
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE LA
GRANGE-CHANCEL.

Nouvelle Edition revüe & corrigée par lui-même.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez LES LIBRAIRES associés.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

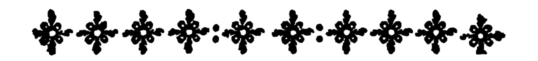
TABLE

Des Piéces contenues dans ce troisiéme Tome.

ERIGONE,

TRAGEDIE.

Représentée pour la premiere fois le 17 Décembre 1731.



ACTEURS.

ERIGONE, Reine d'Epire, la derniere de la race des Æacides.

STENELUS, Roi de Créte, amant de Nérée.

ANDROCLIDE, Ministre d'Etat.

ISMENE, femme d'Androclide.

ATTALE, fils d'Androclide & d'Ismène.

NERE'E, sœur d'Attale.

MILON, ami d'Attale.

CYNEAS, Capitaine des gardes de la Reine.

PHŒNIX, } députés des Etats.
ACASTE, }

GARDES.

La Scene est dans le palais des Rois d'Epire.



ERIGONE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

STENELUS, ANDROCLIDE.

STENELUS.



N'En doutez point, Seigneur, par le trépas d'Eumene,
J'hérite de son sceptre, & non pas de sa haine.
Quand il semoit ici le carnage & l'horreur,
Je servois à regret son injuste fureur;

Mille secrets remords empoisonnoient les charmes
Que donne aux jeunes cœurs la gloire de leurs armes.
Aussi, lorsque le sort, par vos nobles travaux,
Quitta notre parti pour suivre vos drapeaux,
Je connus que des Dieux la justice immortelle
Protege rarement une injuste querelle,
Ou que si le tonnerre est oisif quelque tems,
Un jour seul peut ternir la gloire de vingt ans.
Ils ont fait voir en vous, qu'au salut d'un empire,
D'un ministre éclairé la vertu peut suffire.
Un fils digne de vous, avec tant de succès
A reglé sa valeur sur vos sages projets,
Que l'Epire jamais ne doit craindre sa chute,
Tant qu'Androclide ordonne, & qu'Attale exécute.
Pour moi, quoique vaincu par ce jeune guerrier,
Dont le dernier exploit me fit son prisonnier,
Par l'effet que produit la perte de ma gloire,
J'estime ma défaite autant que ma victoire,
Puisque l'heureuse paix qui suit mes vains efforts,
Avec nos différends termine mes remords.

ANDROCLIDE.

Seigneur, dans nos malheurs notre juste colere
A toujours distingué Sténélus de son pere.

Je sai que vos vertus condamnant ses rigueurs,
L'un suivoit son devoir, & l'autre ses fureurs.
Le pere étoit injuste, & le fils magnanime;
L'un méritoit ma haine, & l'autre mon estime;
Et du jour qu'en vos mains son sceptre fut remis,
Je ne vous comptai plus parmi nos ennemis.
Que dis-je? quand sur nous commença cet orage,
Je sai qu'un lustre à peine ayant borné votre âge,
Nos malheurs jusqu'à vous foiblement parvenus,
Dans toute leur horreur ne vous sont pas connus;
Et c'est par-là, Seigneur, que j'ose vous redire
Les crimes de la Créte, & les maux de l'Epire.
D'un sang qui tient d'Achille, & sa source & son nom,
Erigone nâquit le dernier rejetton.
Les armes des mutins la priverent d'un pere;
La douleur de sa mort la priva d'une mere.
Quel fut mon désespoir à ces tristes objets!
Contre autant d'ennemis qu'elle avoit de sujets,
Son trône & son berceau n'avoient pour leur défense,
Qu'un zele sans effet par mon peu de puissance;
Et si ce même zele avoit pû moins sur moi,
J'aurois mêlé mon sang à celui de mon roi.

Les Dieux me réservoient pour un plus digne
ouvrage ;
Je sentis leur faveur réveiller mon courage.
Quand j'y pensois le moins, je vis autour de
moi
Ce qui restoit d'amis fideles à leur roi ;
Avec ce peu de bras, zelés pour la patrie,
Je soutins des mutins la premiere furie.
Mais que pouvoit long-tems un si foible secours
Contre un si fier torrent qui grossissoit toujours?
Dans le sang de Minos, dont sortoit votre pere,
Je crus que la justice étoit héréditaire.
J'implorai son appui. Ses nombreux bataillons
Du sang des révoltés remplirent nos sillons ;
Et dans moins de six mois, heureusement ven-
gée,
De ce sang corrompu l'Epire fut purgée.
Mais qu'il nous vendit cher ce service trom-
peur !
Nous trouvons un tyran dans notre défenseur.
Pour secourir l'Epire, il croit l'avoir conquise ;
Il veut qu'entre ses mains la reine soit remise :
Déja même j'apprens que pour s'en assurer,
Par force, ou par surprise, il venoit s'emparer
D'un fort, où, sous les yeux d'une épouse fidelle,
Deux fruits de mon hymen s'élevoient avec elle.
Pour des gages si chers je crois beaucoup ga-
gner,
Si du premier péril je les puis éloigner.

Je fuis, de l'ennemi je trompe la poursuite :
Le silence & la nuit lui dérobent ma fuite ;
Fuite dont le succès n'est funeste qu'à moi,
Tandis que digne sœur de notre dernier roi,
La généreuse Ismène, à qui l'hymen me lie,
Soutint seule l'effort d'une armée ennemie ;
Et ne rendit la place au vainqueur irrité,
Qu'après que son grand cœur nous eut en sû-
 reté.
Excusez les transports & la douleur mortelle
Que dans mon souvenir cette image rappelle :
Ni le sang de Pyrrhus qu'il devoit révérer,
Ni les vertus qu'en elle il devoit admirer,
Ne purent empêcher qu'esclave infortunée,
Dans le fond de la Créte elle ne fût traînée ;
Où des fers, plus honteux aux vainqueurs qu'aux
 vaincus,
Ont été jusqu'ici le prix de ses vertus.

STENELUS.

Seigneur, les vérités qui sont les plus connues,
Rarement jusqu'aux rois arrivent toutes nues ;
Et ce qu'on prend de soin à les leur déguiser,
Souvent de leur pouvoir les force d'abuser.
Ce que, par ce récit, vous m'avez fait connoître,
Me fait presque haïr le sang qui m'a fait naître ;
Surtout de votre épouse admirant le grand
 cœur,
Autant que je la plains, je blâme son vainqueur.

Tant de rares vertus qu'assembloit l'hyménée,
Méritoient de sa part une autre destinée;
Et jamais deux époux, dignes d'être admirés,
Avec moins de raisons ne furent séparés.
Aussi dès qu'à mes loix la Créte fut soumise,
J'ordonnai qu'en vos mains Isméne fût remise;
Et si l'événement ne trompe mon espoir,
Vous jouirez bientôt du plaisir de la voir.
Aux vaincus cependant n'est-ce point trop d'audace,
D'oser de vous, Seigneur, espérer une grace?

ANDROCLIDE.

Vous pouvez tout sur nous comme sur vos sujets.
Si pour la liberté vous formez des souhaits;
Si c'est une douceur qu'on vous fait trop attendre,
Ne croyez pas, Seigneur, qu'afin de vous la rendre,
Ma générosité cédant à mon amour,
D'Isméne dans ces lieux attende le retour.
Déja vous êtes libre, & mon ame ravie....

STENELUS.

Seigneur, la liberté flatte peu mon envie.
C'est sans haïr mes fers, qu'esclave couronné,
Par deux puissans vainqueurs je me vois enchaîné.

Le frere a commencé par l'effort de ses armes
Ce qu'acheve la sœur par l'éclat de ses charmes.
Oui, *Seigneur*, je l'adore ; & la Créte par moi
Vous demande une reine en lui rendant son roi :
J'espere que l'aveu d'une amour si parfaite...

ANDROCLIDE.

Excusez le désordre où ce discours me jette.
Cet honneur, pour un pere, a de si doux appas ;
Que c'est avec douleur qu'il ne l'accepte pas :
Mais je sai préférer l'état à ma famille,
La gloire de ma reine à celle de ma fille.
La reine qui s'apprête à choisir un époux,
Feroit un mauvais choix s'il ne tomboit sur vous ;
Et ce seroit pour vous une tache éternelle,
Si vous tourniez les yeux sur d'autres que sur elle.

STENELUS.

Ah ! Seigneur, que l'amour est peu connu de vous !
Le don de notre cœur ne dépend pas de nous ;
Le pouvoir attirant d'un charme qu'il ignore,
L'entraîne malgré lui vers l'objet qu'il adore.
L'on ne se choisit point ses fers ni sa prison,
Et l'on n'aime jamais par choix ni par raison.
La reine à ses appas joint l'offre d'un empire :
Je sai que de la Créte unie avec l'Epire,

Les peuples belliqueux rassemblés sous mes
loix,
Me rendroient le plus craint, & le plus grand
des rois;
Mais content des états que m'ont laissé mes
peres,
Je ne recherche point des grandeurs étrange-
res.
Mon coeur, d'un bien plus doux uniquement
charmé,
N'aspire qu'au plaisir d'aimer & d'être aimé,
Qu'à posséder un coeur où mon ame ravie
Attache à tout moment le bonheur de ma vie,
Et de qui la vertu secondant mes projets,
Fasse avec mon bonheur celui de mes sujets:
C'est ce que j'espérois de l'hymen de Nérée.
Et puisqu'à vos regards mon ardeur s'est mon-
trée,
Ne croyez pas, Seigneur, que mon coeur amou-
reux
Se résolve jamais à former d'autres noeuds;
Et si vous me privez des charmes que j'adore;
Si vous me refusez la faveur que j'implore,
Vous me verrez bientôt, par un cruel trépas,
Mettre fin à des maux qui ne vous touchent pas.



SCENE II.

STENELUS, ANDROCLIDE, ATTALE, MILON.

STENELUS.

VEnez m'aider, Attale, à désarmer un pere
En faveur d'une sœur qui vous doit être chere,
Et ne permettez pas qu'il songe à la priver
D'un trône où mon amour ne tend qu'à l'élever.
Si vous pouvez pour moi surmonter cet obstacle ;
Si vos soins généreux m'obtiennent ce miracle ;
Jusqu'au dernier soupir, vous trouverez un roi
Prêt à perdre pour vous le jour que je vous doi.



SCENE III.

ANDROCLIDE, ATTALE, MILON.

ATTALE.

Se pourroit-il, Seigneur, qu'une si grande gloire....

ANDROCLIDE.

Je sai ce qu'elle exige & ce que j'en dois croire.
En pressant cet hymen, Attale, je le voi,
Tu fais moins pour ta sœur que tu ne fais pour toi.
Mais ne te flatte pas que l'amour paternelle
Ait plus d'égard pour toi, qu'elle n'en a pour elle.
Notre reine aujourd'hui, sur le choix d'un époux,
Doit prendre nos avis, ne veut croire que nous:
Agissons pour sa gloire à l'envi l'un de l'autre;
Songeons à sa grandeur sans songer à la nôtre.
Sténélus, dans la Grece, est le seul souverain
Digne de réunir deux sceptres dans sa main:

La Créte eſt trop à craindre étant notre enne-
mie,
Et la paix, ſans ce nœud, ſeroit mal affermie.
Voilà ce qu'à la reine il faut perſuader ;
Voilà le ſeul objet que tu dois regarder.
Préfere ton devoir à ce qui peut te plaire ;
Regle un peu ta vertu ſur celle de ton pere,
Et ne le force point par ta témérité,
A s'armer contre toi de ſon autorité.

ATTALE.

Quoi ! *Seigneur*, s'il falloit que le choix de la
reine....

ANDROCLIDE.

Ah ! mon fils, garde-toi d'une eſpérance vaine.
Ce choix ſeroit pour moi le plus grand des mal-
heurs ;
Et ta mort à mes yeux coûteroit moins de
pleurs.
Vois par-là, vois, mon fils, quel parti tu dois
prendre ;
Et touché des raiſons que je t'ai fait entendre,
Laiſſe-moi te cacher d'autres ſujets d'effroi
Qui te feroient trembler s'ils alloient juſqu'à
toi.



SCENE IV.

ATTALE, MILON.

ATTALE.

AS-tu rien vu d'égal aux malheurs de ma vie ?
Ah ! tu n'en vois encor qu'une foible partie.
Car enfin, cher Milon, cet ordre rigoureux,
Des coups que je reçois n'est pas le plus affreux.
Il faudroit que ton cœur, pour juger de mes peines,
Sentît toute l'horreur, tout le poids de mes chaînes,
Que l'amour sur ton ame eût le même pouvoir ;
Et ta seule amitié ne les peut concevoir.

MILON.

Seigneur, ou je me trompe, ou cet ordre sévere
Doit n'exciter en vous qu'une crainte légere.
La vertu d'Androclide, à qui sait bien aimer,
N'offre point des sujets de se tant allarmer :
Opposez seulement, dans cette conjoncture,
Les ordres de l'amour à ceux de la nature.

Que pourra sa rigueur contre un si fort appui ?
Si la reine est pour vous, que craindrez-vous de lui ?

ATTALE.

Si la reine est pour moi ! Dans cette incertitude,
Puis-je livrer mon ame à trop d'inquiétude ?
Si le plus tendre amant la pouvoit mériter,
Je sens que de son choix je pourrois me flatter :
Mais, hélas ! que me sert ce frivole partage,
Quand *Sténélus* d'un trône a sur moi l'avantage,
Celui du sang des Dieux dont il reçut le jour :
Contre tant de raisons je n'ai que mon amour.
Ah ! que j'ai bien pour elle un sentiment contraire !
Ce n'est point par son rang qu'Erigone m'est chere :
Dans l'état le plus vil, dans le sort le plus bas,
J'aurois la même ardeur pour ses divins appas ;
Et pour changer mon cœur, pour tenter ma constance,
Mille sceptres offerts manqueroient de puissance.

MILON.

Ne doutez pas, Seigneur, qu'un amour si parfait,
Sur un cœur généreux ne fasse son effet.

Et qu'avec un tel poids, sur le choix de la reine;
La balance pour vous soit long-tems incertaine.
L'amant de votre sœur, ou je m'y connois mal,
Ne peut être pour vous un dangereux rival.
Pourquoi, si par soi-même on doit juger des autres,
Lui croyez-vous des feux moins constans que les vôtres,
Et qu'aspirant ailleurs, il trouve des appas
A vous ravir un bien qu'il ne demande pas?

ATTALE.

Oui, je crois que Nérée est digne de lui plaire,
Et qu'il ressent pour elle un feu qu'il croit sincere.
Mais on voit tous les jours des cœurs mieux enflammés
Voler vers des objets plus dignes d'être aimés.
S'il faut qu'en sa faveur la reine se déclare,
Ma sœur n'a point contr'elle un mérite assez rare
Pour détourner le coup tout prêt à me frapper,
Et retenir un cœur qui lui veut échapper.
Non, non; à mon malheur je vois trop d'apparence;
Sténélus a des yeux, & n'a pas ma constance:
Contre un prix aussi beau que celui qui l'attend,
Ses premieres ardeurs ne tiendront qu'un instant.

Avec tant de vertus, Milon, & tant de charmes,
La reine, pour le vaincre, a de trop fortes armes;
Et le don de sa main, tu le connois trop bien,
Peut ébranler un cœur plus fermé que le sien.

MILON.

Je ne crois pas pourtant que l'orgueil de la reine
S'applaudît d'un captif marqué d'une autre chaîne;
Ses sentimens pour vous ont paru trop au jour...

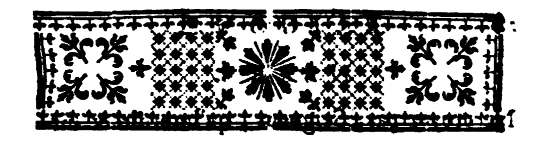
ATTALE.

Le trône met une ame au dessus de l'amour:
Les plus beaux fers brisés par les moindres caprices,
Les sermens violés, l'oubli de nos services,
Ont toujours chez les rois de favorables noms,
Et jamais nos malheurs ne manquent de raisons.
Mais s'il faut qu'à mes yeux cet hymen s'accomplisse,
Avant que de mon bien un rival se saisisse,
Je vais tâcher, Milon, par un dernier effort,
D'empêcher, ou du moins de différer ma mort.
Mon pere veut en vain, par sa rigueur extrême,
Qu'au bonheur d'un rival je travaille moi-même:

J'ai trop peu de vertu pour des efforts si grands ;
L'amour me donne ici des ordres différens.
Agissons au conseil, où la reine m'appelle,
En véritable amant, plus qu'en sujet fidele ;
Et dans les mouvemens dont je suis combattu,
Laissons parler l'amour, & taire la vertu.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STÉNELUS, NERÉE.

STENELUS.

Oui, quoique dans les fers, & loin de mon empire;
Je ne reconnois point les ordres de l'Epire;
Ils ne s'étendent point sur un front couronné,
Pour vous ôter le cœur que je vous ai donné;
Et si vos yeux, Madame, à mes vœux favorables,
Ne trouvent point ailleurs des chaînes plus aimables;
Si la splendeur du trône où vous pouvez monter,
Peut mériter l'aveu dont j'aime à me flatter,
Vous verrez que l'amour ayant fait ces miracles,
Surmontera bientôt tous les autres obstacles.

NERE'E.

Ne croyez pas, Seigneur, qu'interdit & surpris,
Mon cœur de tant d'honneurs ne connoisse le prix ;
Que tant d'amour uni avec tant de puissance,
Ne flatte mon orgueil & ma reconnoissance ;
Ni que de tant de biens offerts par un grand roi,
Le don de votre cœur soit le moins cher pour moi.
Mais je dépens d'un pere ; & sa vertu rigide....

STENELUS.

Ah ! ne m'opposez plus la vertu d'Androclide ;
Je ne la craindrois plus si vous saviez aimer :
La vôtre plus injuste a droit de m'allarmer.
Un cœur n'est en effet ni généreux ni tendre,
Qui pour l'objet aimé n'ose rien entreprendre,
Et ne fait pas céder à l'éclat des grandeurs
Ces scrupules communs qui bravent les grands cœurs.
Oui, puisque la foi seule & reçue & donnée,
A des nœuds assez forts pour former l'hyménée,
Sans tenir plus long-tems notre sort incertain,
Payez le cœur d'un roi du don de votre main ;
Que votre pere après, pour briser notre chaîne,
Unisse à son pouvoir tout celui de la reine.

Si l'Epire a des bras pour s'armer contre vous,
La Créte est en état d'en repousser les coups;
Et ce sera, Madame, une foible tempête
Pour qui n'a que les Dieux au dessus de sa tête.

NERE'E.

Seigneur, si d'un beau feu vous vous sentez brûler,
Un véritable amant peut-il ainsi parler?
L'amour n'obtient sur nous qu'une fausse victoire,
Quand de l'objet aimé nous n'aimons pas la gloire.
Ah! si de vos transports j'approuvois la fureur,
Quelle estime pour moi garderoit votre cœur?
Et pourrois-je, Seigneur, d'un prince magnanime
Me conserver l'amour & perdre son estime?
Que sai-je même, helas! si mes vœux trop hardis
N'ont point été plus loin qu'il ne m'étoit permis?
J'ai cru que sans l'aveu de ceux qui m'ont fait naitre,
Mon cœur avoit le droit de se choisir un maître;
Mais ma main obligée à suivre d'autres loix,
Pour se donner à vous a besoin de leur choix:
J'espere cependant qu'au retour d'une mere,
Sa tendresse pour moi pourra fléchir un pere;

Je compte même encor, quel que soit mon effroi,
Sur la tendre amitié que la reine a pour moi.
Vain espoir, dont l'appas ne sert qu'à me séduire !
Vains projets, que d'un mot la reine peut détruire !
Peut-être qu'au moment que j'aime à me flatter,
Mon bonheur, comme un songe, est prêt à me quitter ;
Qu'ébloui de la gloire où son choix vous appelle,
Les vœux que vous m'offrez se vont tourner vers elle,
Et que mon tendre cœur, sans espoir de retour,
Va perdre son amant, & garder son amour.

STENELUS.

Contre ces vains soupçons, qui font tort à ma flâme,
Ce jour va dissiper le trouble de votre ame,
Et vous mettre en état de ne pouvoir douter...
Mais la reine qui vient m'oblige à vous quitter.
Croyez que ses états seront long-tems sans maître,
S'ils ne trouvent que moi qui s'empresse de l'être.

SCENE II.

ERIGONE, NERÉE.

ERIGONE.

ENfin, loin d'une cour qui m'assiége en tous lieux,
Pour témoin de mes maux je n'ai plus que tes yeux.
D'un moment de repos je puis goûter les charmes,
Et dans un sein fidele épancher mes allarmes.
O que le sort des rois est digne de pitié !
Sous ombre de respect, de zele & d'amitié,
Toujours environnés d'une foule importune,
Ce n'est pas nous qu'on aime, on aime la fortune :
Tous veulent pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs,
Moins comme nos amis, que comme nos censeurs ;
Et dans nos déplaisirs, charmés de nous contraindre,
Ils aiment à les voir, & feignent de les plaindre.

NERE'E.

Qu'entens-je ? quels chagrins attaquant vos
beaux jours,
De vos profpérités veulent troubler le cours,
Madame ? Tout vous rit ; nos armes fortunées
Ont ici l'abondance & la paix ramenées.
Vos ennemis vaincus, & leur roi dans vos fers,
Vengent bien vos fujets des maux qu'ils ont
foufferts ;
Et le bandeau royal brille fur votre tête,
Et par droit de naiffance, & par droit de con-
quête.
Avec tant de fuccès, de puiffance & d'appas,
Quels rois feront contens, fi vous ne l'êtes pas ?

ERIGONE.

Ah ! que tu connois mal, quand tu tiens ce lan-
gage,
Combien pour nous le trône eft un foible avan-
tage,
Si, quand nous y montons, n'y montant qu'à
demi,
Il faut le partager pour le rendre affermi !
A peine délivrés de leurs longues allarmes,
Mes peuples de la paix ont-ils goûté les char-
mes,
Que las de m'obéir, ils veulent d'autres loix.
Vois comme d'un époux ils m'impofent le
choix ;

Que reine, à mes ſujets il faut que j'obéiſſe,
Que je renonce au trône, ou ſuive leur caprice.

NERE'E.

Madame, mon reſpect ne ſçauroit m'empêcher
De combattre un ſoupçon où vous ſemblez pencher.
Dans tout ce qu'ils ont fait, vous avez dû connoître
Que leur empreſſement à demander un maître,
N'eſt point un attentat contre votre pouvoir,
Puiſque ce n'eſt qu'à vous qu'ils veulent le devoir;
Et que dans ſa grandeur, reſpectant votre ouvrage,
Vous verrez votre choix ſuivi de leur hommage.
Mais ſi leur trop de zele a pû vous offenſer,
De ma témérité que pourrez-vous penſer,
Si mon cœur trop ſenſible aux intérêts d'un frere,
Vouloit de vos ſecrets pénétrer le myſtere?
Je vois qu'entre tous ceux que vous pouvez nommer,
Sténélus par ſon rang a droit de m'allarmer,
Puiſque la paix, Madame, à vos ſujets donnée,
Ne peut ſe maintenir que par cet hyménée.

Mais que devient Attale ? Excusez ce transport ;
En vous donnant ailleurs, vous lui donnez la
mort ;
Le choix de votre époux va me ravir mon frere.
Votre gloire, à ce prix, peut-elle m'être chere ?

ERIGONE.

Hé ! crois-tu, si le sort m'impose cette loi,
Qu'en perdant mon amant, je perde moins
que toi ?
Crois-tu, que moins sensible aux tourmens qu'il
endure,
L'amour parle pour lui moins haut que la na-
ture ?
S'il ne falloit choisir qu'entre les plus grands
rois,
Je sens que Sténélus auroit bientôt ma voix,
Et que le seul Attale auroit droit d'y prétendre,
S'il ne falloit choisir que l'amant le plus ten-
dre.
Entre ces deux partis, balançant tour-à-tour,
J'écoute mon devoir, j'écoute mon amour.
Devoir, si sur l'amour il faut que tu l'emportes,
Rends son ardeur moins vive, ou tes raisons
plus fortes.
Et toi, fatal amour, si je te dois céder,
Fais qu'avec mon devoir je puisse t'accorder.
Pour me déterminer au choix que je dois faire,
J'ai voulu n'écouter qu'Androclide & ton frere,

Balancer les raisons, peser le sentiment
Du fidele sujet, & du fidele amant.
Cependant c'en est fait; voici l'heure fatale...
On vient. C'est Androclide; & j'apperçois Attale.
Sur le choix des raisons qui doivent m'éclairer,
Va demander aux Dieux qu'ils daignent m'inspirer.

SCENE III.

ERIGONE, ANDROCLIDE, ATTALE.

ERIGONE.

Approchez l'un & l'autre, & prenez votre place.
L'Epire veut un roi. J'excuse son audace:
Je me soumets aux loix qu'elle veut m'imposer:
Mais du sceptre sans vous je ne puis disposer.
C'est à votre valeur, c'est à votre prudence
Que je le dois bien plus qu'aux droits de la naissance;
Et quiconque aujourd'hui deviendra mon époux,
Ne peut avoir de biens qu'ils ne viennent de vous.

Ainsi, puisqu'à l'Epire il faut choisir un maître ;
Vous avez intérêt qu'il mérite de l'être ;
Que le fruit de vos soins, le prix de vos exploits,
Ne tombent qu'en des mains dignes de ce grand choix.
Faites-le donc vous-mêmes, & me servez de guides.
Vos jugemens plus sains, vos raisons plus solides,
Seront bien moins sujets à se préoccuper,
Que mon cœur & mes vœux, qui peuvent me tromper.

ANDROCLIDE.

Je répondrai, Madame, à cet honneur extrême,
Moins en sujet zélé, qu'en pere qui vous aime ;
Et qui, de votre gloire uniquement flatté,
Par d'autres intérêts ne peut être excité.
Vous avez des sujets plus guerriers que fideles :
A peine ils sont oisifs, qu'ils deviennent rebelles.
Les exemples passés vous font assez juger
Qu'il faut, pour les réduire, un secours étranger.
De la Créte aisément nous le pourrions attendre ;
Mais elle peut nous nuire autant que nous défendre ;

Et l'on doit redouter de si puissans voisins,
Soit qu'ils servent nos rois, ou servent les mutins.
L'hymen seul peut finir cette longue querelle;
Unir deux grands états d'une chaîne éternelle;
Et par cette union, rassemblés sous un roi,
Au reste de l'europe ils donneroient la loi.
Jamais occasion ne fut plus favorable;
La laisser échapper, c'est vous rendre coupable;
C'est irriter les Dieux, & leur faire un affront,
Que de n'accepter pas les graces qu'ils nous font.

ATTALE.

Ce que je dois, Madame, aux raisons de mon pere,
Ne sauroit m'exempter d'un sentiment contraire;
Et quand vos intérêts me forcent de parler,
Il n'est respect humain qui puisse m'ébranler.
Vous ne pouvez unir l'Epire avec la Créte,
Sans la rendre rebelle, ou la rendre sujette.
Un peuple accoutumé de voir regner son roi,
D'un monarque éloigné brave aisément la loi;
Et l'on ne peut chercher de couronne étrangére,
Qu'on ne s'expose à perdre un trône héréditaire.
De ce fatal hymen voyez donc le péril.
Tout ce qu'il a d'éclat n'est qu'un pompeux exil,

Capable d'éblouir toute autre qu'une reine,
Mais qui n'ajoute rien au rang de souveraine.
Ah ! sans vous exposer aux refus, aux mépris
D'un roi, qui d'autres feux se sent peut-être
épris,
N'est-il dans vos états aucun sujet fidele,
De qui quelque valeur n'accompagne le zele,
Et qui, pour soutenir le trône de Pyrrhus,
Ne vaille bien des rois que nous avons vaincus ?
Oui, Madame, il en est, vous le savez vous-
même,
Qui n'aiment point en vous l'éclat du diadême;
Qui, jusqu'à votre rang, ne voudroient s'élever
Que pour avoir mieux droit de vous le conser-
ver;
Qui, retenant pour eux tout ce qu'il a d'al-
larmes,
Réserveroient pour vous tout ce qu'il a de char-
mes,
Et ne se prévaudroient du nom de votre époux,
Que pour donner les loix qu'ils recevroient de
vous.

ANDROCLIDE.

Ces frivoles raisons qu'on veut vous faire croire,
Sont des piéges cachés qu'on tend à votre
gloire.
Faire un roi d'un sujet, le prendre pour époux,
N'est pas tant l'élever, que le perdre avec vous.

Ceux que sous mêmes loix le destin a fait naître,
Dans un égal, Madame, ont peine à voir un maître :
Vous les verriez bientôt, jaloux de ses honneurs,
Replonger vos états dans de nouveaux malheurs ;
Et peut-être la Crête, à vos refus sensible,
Rendroit, par son secours, leur parti plus terrible ;
Peut-être dans vos bras viendroient-ils l'immoler.
Hé ! croyez-vous, Madame, à ne vous rien celer,
Qu'on respectât un sang d'une source vulgaire,
Plus que le sang des Dieux, dont sortoit votre pere ?
Pour écarter de vous les maux que je prévois,
Tout l'état à vos pieds vous parle par ma voix.
Par les soins que j'ai pris d'élever votre enfance,
Et de la garantir d'une injuste puissance ;
Par cet amour si fort, que jusques à ce jour
Un pere pour son sang n'eût jamais tant d'amour,
Rejettez un conseil pour vous, pour votre empire,
Plus funeste cent fois que je ne le puis dire.

Ou, par un prompt trépas, daignez me préserver
De voir les maux affreux qu'il en peut arriver.

ERIGONE.

Seigneur, de vos conseils je connois l'importance :
Dans ceux de votre fils je vois moins de prudence.
Les uns s'attachent mieux aux soins de ma grandeur ;
Les autres flattent mieux le penchant de mon cœur ;
Et de quelque côté que mon esprit se range,
Je ne vois point de biens, ni de maux sans mélange.
Dans cette égalité de frayeur & d'espoir,
Sans trahir mes sujets, sans blesser mon devoir,
Je crois que pour moi-même un peu de complaisance,
Peut bien dans un partage emporter la balance.
Attale, c'en est fait ; je céde à vos avis ;
De l'hymen d'un sujet ils vont être suivis.
Vous êtes plus que tous digne de la couronne,
Et c'est avec plaisir que ma main vous la donne.

A Androclide.

Vous, Seigneur, ordonnez tout ce qui, dans ma cour,
A de quoi relever l'éclat de ce grand jour ;

Assemblez mes états, & leur faites connoître,
Par celui que leur reine a choisi pour leur maître,
Qu'il n'est rien qu'un héros ne puisse mériter,
Et que l'appui d'un trône est digne d'y monter.

SCENE IV.

ANDROCLIDE, ATTALE.

ANDROCLIDE.

HÉ bien ! c'est donc ainsi qu'un enfant téméraire
Se montre obéissant aux ordres de son pere ?

ATTALE.

Ah ! Seigneur, jusques-là si j'ai pû m'oublier,
Le succès que j'obtiens me doit justifier.
Ce jour va m'élever à la grandeur suprême ;
Ce jour entre mes bras va mettre ce que j'aime ;
Et quand tout mon espoir m'alloit abandonner,
Par les mains de l'amour je me vois couronner.
Votre aveu manque seul aux plaisirs que j'éprouve ;
Mon bonheur est parfait, si mon pere l'approuve.

Peut-il voir tant de gloire, & ne se rendre pas ?

ANDROCLIDE.

Que la terre plutôt s'entr'ouvre sous mes pas,
Que le renversement de la nature entiere,
Que le flambeau du jour éteignant sa lumiere,
D'une nuit éternelle enveloppe ces lieux,
Plutôt que d'éclairer cet hymen odieux.

ATTALE.

Qu'entens-je ? quelle horreur jettez-vous dans mon ame !
Seigneur, quand tout conspire au succès de ma flâme,
Qu'au trône qui m'attend je suis prêt de monter,
C'est mon pere, c'est lui qui m'en veut écarter !
Est-ce ainsi que d'un fils la goire vous est chere ?

ANDROCLIDE.

Ah ! loin de murmurer des refus de ton pere,
D'un malheureux amour tâche de te guérir ;
Crois que j'ai des raisons pour ne le pas souffrir.

ATTALE.

De cet ordre du moins apprenez-moi la cause.
Quel obstacle à mes feux, quelle raison s'oppose ?

Se peut-il qu'un amour aussi pur que le mien...

ANDROCLIDE.

Pour la reine, pour toi, ne me demande rien :
Mon secret révélé pour plaire à ton envie,
Peut lui coûter le sceptre, & peut-être la vie.

ATTALE.

La reine est en péril ! & vous pouvez, *Seigneur*,
Me dérober l'objet de ma juste fureur !
Ah ! si je vous suis cher, hâtez-vous de m'apprendre.
Les secrets ennemis dont je la dois défendre.
Croyez-vous qu'un amant soit moins zélé que vous ?
Souffrez que de mes plurs j'arrose vos genoux,
Et que, pour obtenir cette grace d'un pere...

ANDROCLIDE.

Hé bien ! pour te confondre, il faut te satisfaire.
Leve-toi, fils aveugle, & connois ton malheur.
Erigone est ma fille ; Erigone est ta sœur.

ATTALE.

Ma sœur ! O coup affreux, à qui ma raison céde !

ANDROCLIDE.

Des maux de cet état ce fut le seul remede.

Par la mort de leur roi qu'ils venoient d'accabler,
La fureur des mutins sembloit se redoubler ;
Et la reine, en mourant, ne mît à la lumiere
Qu'un fruit prématuré par sa douleur amere.
Sa mort, dont chaque instant menaçoit cet état,
M'inspira pour ta sœur un illustre attentat :
Dans ce même palais elle venoit de naître,
Je lui fis remplacer la fille de mon maître.
Cet heureux changement s'étendit sur les cœurs ;
Des fideles sujets il calma les frayeurs :
Ce n'est pas que mon cœur ne se fît une peine
D'avoir deshérité ma véritable reine,
Quand je vis cette fleur, prenant un autre cours,
S'affermir dans mon sein, & croître tous les jours.
Mais il n'étoit plus tems de lui rendre justice ;
Le peuple prévenu n'eût pas cru mon indice :
A mon ambition on l'auroit imputé ;
Comme un lâche artifice on l'auroit rejetté ;
Et l'inutile aveu d'un crime irréparable,
Pour me rendre innocent, m'auroit rendu coupable.
Je le dirai pourtant, que charmé quelquefois
De voir mon sang assis au trône de mes rois,
Je sentois dans mon cœur de flatteuses images,
Qui de tous mes remords écartoient les nuages.

Ce même amour de pere abusant mes esprits,
Ne m'aveugloit pas moins en faveur de mon fils :
J'aimois à voir sur toi, sans prévoir vos pensées,
Les faveurs de la reine à pleines mains versées ;
Je croyois que du sang les mouvemens secrets,
Sur deux cœurs vertueux produisoient ces effets.
Mais lorsque je vous vis blessés des mêmes armes,
Passer à des transports dignes de mes allarmes,
Quels sujets de reproches & de douleur pour moi !
J'intéressai le peuple à demander un roi :
Je crus que dans l'époux qu'on la pressoit d'élire,
La reine auroit égard au bien de son empire,
Que mes sages conseils l'y pourroient engager ;
Et que nos soins unis préviendroient ce danger.
Loin de me seconder, refusant de me croire,
De me désobéir tu t'es fait une gloire.
Voi maintenant l'état où tes jours sont réduits ;
Voi quel gouffre de maux, quelle foule d'ennuis.
La fuite est aujourd'hui ta derniere espérance :
Un malheureux amour se guérit par l'absence.
Fuis, mon fils ; hâte-toi d'abandonner ces lieux ;
Rends-toi digne des pleurs qui coulent de mes yeux ;

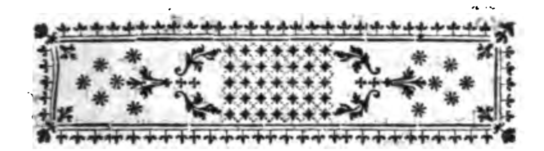
Et va chercher ailleurs, loin d'une sœur trop
chere,
Le repos qu'en fuyant tu ravis à ton pere.

ATTALE.

Oüi, fuyons des attraits que je ne dois plus
voir ;
Plus ils sont près de moi, plus ils ont de pou-
voir :
Chaque moment ici, dans l'ardeur qui m'a-
nime,
A mes crimes passés ajoûte un nouveau crime.
Hâtons-nous de quitter ces dangereux climats.
Mais jusqu'à ce moment ne m'abandonnez pas ;
Favorisez ma fuite ; & par votre sagesse,
Soutenez ma vertu, qui céde à ma foiblesse.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIGONE, STENELUS, *Gardes*.

ERIGONE.

SEigneur, il eſt bien doux, pour qui fait un beau choix,
De l'entendre applaudir d'une commune voix.
Je n'ai jamais connu le prix d'un diadême,
Que depuis que ma main couronne ce que j'aime,
Et que, malgré le ſort, l'amour l'a revêtu
D'un titre que les Dieux devoient à la vertu.
Qu'aveuglés ſont les rois, dont les fauſſes maximes
D'un orgueil inſenſé les rendent les victimes;

Qui par un vain éclat se laissant éblouir,
Refusent le bonheur dont ils pourroient jouir;
Si pour un chaste hymen, moins fiers de leur puissance,
Ils cherchent la vertu plutôt que la naissance!

STENELUS.

Votre exemple, Madame, & vos justes raisons,
Pour tous les souverains sont d'illustres leçons,
Dont ils pourroient tirer un pareil avantage,
Si de vous imiter ils avoient le courage.
Votre choix est si beau qu'il doit rendre jaloux
Ceux qui, pour le mérite, ont des yeux comme vous.
En élevant Attale à la grandeur supréme,
Vous faites le bonheur d'un héros qui vous aime.
Que ne peut le beau feu qui regne dans mon cœur,
Payer d'un prix égal les vertus de sa sœur!
Je n'ai rien épargné pour l'obtenir d'un pere;
Mais je l'ai vu, Madame, à mes desirs contraire,
Opposer des refus aux éternels liens
Dont je voulois unir vos états & les miens.
Par la félicité qui vous est assurée;
Par l'hymen dont pour vous la pompe est préparée,

D'Androclide pour moi fléchissez la rigueur ;
Faites que deux Amans vous doivent leur bonheur.

ERIGONE.

Androclide, Seigneur, pour l'un & l'autre empire,
Formoit de grands projets que je viens de détruire.
Il verra d'un autre œil les offres d'un grand roi ;
Et sa fille est à vous, quand son fils est à moi.
Pourroit-il, d'une paix si long-tems desirée,
Voir un gage plus sûr que l'hymen de Nérée ?
Pour moi, je le confesse, à tous ses intérêts
Le sang & l'amitié m'attachent de si près,
Qu'au défaut de ma main, mon plaisir est extrême
De m'unir avec vous par un autre moi-même ;
Que l'amour, par vos mains, ait un sceptre à donner
A la sœur d'un amant que je vais couronner ;
Et que des mêmes nœuds vous joignant l'un & l'autre,
Mon bonheur redoublé s'augmente par le vôtre.
De tous ceux que l'amour a rangés sous sa loi,
Je voudrois que chacun fût heureux comme moi ;
Et que mon allegresse, au comble parvenue,
Sur tout ce que je vois pût être répandue.

Mais cependant, Seigneur, Attale ne vient pas ;
Attale dans ces lieux ne porte point ses pas :
De son retardement que veut-il que je croie ?
Trouve-t-il donc ailleurs tant de sujets de joie,
Qu'il puisse loin de moi s'arrêter si long-tems ?
Il auroit dû m'attendre, & c'est moi qui l'attends.
Ah ! si près d'un hymen que sa lenteur différe,
Quels reproches secrets n'a-t-il pas à se faire,
Que mon empressement, pour de si doux liens,
Lui fasse voir des feux plus ardens que les siens ?

STENELUS.

Il n'est pas surprenant que dans cette journée,
Occupé des apprêts d'un si grand hyménée,
Les honneurs qu'il reçoit de ses nouveaux sujets....

ERIGONE.

Pour un cœur amoureux sont de foibles objets.
Non, Seigneur, un amant si tendre, si fidele,
Devroit moins s'occuper de sa grandeur nouvelle.
Tous les soins que l'on donne aux apprêts d'un grand jour,
Sont autant de larcins que l'on fait à l'amour :
La pompe la plus rare & la mieux ordonnée,
N'augmente point le prix d'un heureux hyménée.

Et n'a point de plaisir pour un cœur enflammé,
Qui ne doive céder à celui d'être aimé.

SCENE II.

ERIGONE, STENELUS, NERÉE, *Gardes.*

ERIGONE.

V Enez, belle Nérée, il est tems que votre ame
Partage le bonheur, que l'hymen ....

NERÉE.

Ah ! Madame ...

ERIGONE.

Que m'annoncent les pleurs qui coulent de vos yeux ?

NERÉE.

Attale ....

ERIGONE.

Hé bien, Attale ?

NERÉE.

Il va quitter ces lieux.

ERIGONE.

Attale !

STENELUS.

Lui ?

NERE'E.

J'ai vu sur la plaine azurée,
Du vaisseau qui l'attend la voile préparée ;
Il ne faut qu'un moment pour l'éloigner de nous ;
Il est près du rivage....

ERIGONE.

Ah ! que me dites-vous ?
Attale veut partir ! où me vois-je réduite !

Aux gardes.

Allez, gardes, courez ; qu'on s'oppose à sa fuite ;
Qu'on empêche la mort qu'il cherche à me donner.

STENELUS.

Je vais périr, Madame, où vous le ramener.



SCENE III.

ERIGONE, NERÉE.

ERIGONE.

NErée, il est donc vrai que ta reine abusée
Voit son amour trahie, & sa foi méprisée;
Et que dans un amant, que j'ai cru rendre heureux,
Je ne vois qu'un ingrat indigne de mes feux?
Où serois-je aujourd'hui, si de sa perfidie
Ta fidelle amitié ne m'eût point avertie?
Son départ, de ma mort auroit été suivi;
Et je te dois le jour que l'ingrat m'eût ravi.
Mais, sais-tu les raisons de son ingratitude?
Sais-tu ce qui m'attire un traitement si rude,
Et par quel crime enfin mon amour & ma foi
Ont-ils pû mériter le prix que j'en reçoi?

NERE'E.

Plus je cherche, Madame, à percer ce mystere;
Moins je vois les raisons du départ de mon frere;
Et d'abord qu'un soupçon commence à me frapper,
Par l'instant qui le suit, je le sens dissiper.

Il ſortoit du conſeil. De vos bontés, Madame,
L'agréable nouvelle avoit charmé mon ame ;
Et pour mêler ma joie à ſon raviſſement,
J'ai couru ſur ſes pas dans ſon appartement.
Mais, ô Dieux! quel objet s'eſt offert à ma vue!
Hélas! en l'abordant, que ſuis je devenue,
Quand, parmi les ſanglots, les tranſports, les regrets,
Je l'ai vu de ſa fuite ordonner les apprêts;
Et d'un torrent de pleurs inondant ſon viſage,
Prendre ſecrettement le chemin du rivage,
Dont l'alloit éloigner ſon affreux déſeſpoir,
Sans l'avis diligent que j'ai cru vous devoir?

ERIGONE.

Ah! par ce déſeſpoir, dont j'ignore la cauſe,
Combien de nœuds charmans où ſa fureur s'oppoſe?
Sans l'obſtacle imprévu qu'il met à mes deſſeins,
Le ſceptre de la Créte eût paſſé dans tes mains.
Pour m'informer de tout, éclaire ſa conduite;
Tâche à développer le ſujet de ſa fuite;
Par tes ſoins redoublés, autant que tu pourras,
Obſerve ſes diſcours, ſes regards & ſes pas:
Par des ſoupçons jaloux qu'il eſt aiſé de prendre,
L'amant le plus aimé peut ſe laiſſer ſurprendre.

Vois si, pour me noircir, quelque ami déguisé,
De sa crédulité n'auroit point abusé.
Enfin, ce n'est qu'en toi que mon amour espere :
Mais il vient; laisse-nous, & fais venir ton pere;
Dis-lui que je l'attens; que sûre de sa foi,
Je le prens pour arbitre entre son fils & moi;
Que mon amour trahi veut, aux yeux d'Androclide,
De reproches sanglans accabler un perfide,
Pour arracher de lui l'aveu de ses forfaits,
Et punir un ingrat à force de bienfaits.
Si mon repos t'est cher, fais ce que je desire.

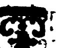
SCENE IV.

ERIGONE, ATTALE, *Gardes*.

ERIGONE.

**Aux gardes.*

Approchez-vous, Attale. *Et vous, qu'on se retire.



SCENE V.

ERIGONE, ATTALE.

ERIGONE.

He bien ! prêts d'être unis par les nœuds les plus doux,
Vous voulez que les mers me séparent de vous ?
Vous préférez l'exil au don de ma couronne,
Et la fureur des flots à l'hymen d'Erigone ?
Pourquoi, si dans ces nœuds vous trouviez peu d'appas,
Feigniez-vous un amour que vous ne sentiez pas ?
Quand je vous confiois le destin de l'Epire ;
Par d'indignes conseils deviez-vous me séduire ;
Et me faire éprouver le comble des malheurs,
Quand je vous élevois au faîte des grandeurs ?
Peut-être avez-vous cru que l'époux d'une reine,
Du pouvoir souverain n'auroit qu'une ombre vaine,
Qu'un titre infructueux & digne de mépris ;
Et que, pour un héros qui n'est roi qu'à ce prix,
Il est plus glorieux de ne vouloir pas l'être,
Que d'avoir des sujets pour n'être pas leur maître ?

Ah !

Ah ! si votre départ n'a point d'autres raisons,
Que je mérite peu vos injustes soupçons !
Pour vous désabuser d'une erreur qui m'offense,
Que n'ai-je cent états sous mon obéissance !
Si par eux votre cœur pouvoit mieux s'acquerir,
Je ne les aimerois que pour vous les offrir.
Parlez, parlez, Attale ; il est tems de répondre ;
Dites-moi des raisons qui puissent me confondre :
Quel crime de ma part a pu vous offenser ?
Quand vous m'en instruirez, je le ferai cesser ;
Je saurai dissiper des soupçons, des allarmes,
Sans qui l'amour tranquille a souvent peu de charmes,
Et vous faire éprouver que des cœurs bien épris,
Après leurs différends n'en sont que mieux unis.

ATTALE.

Madame, les bontés d'une si grande reine
Devroient faire ma gloire, & font toute ma peine.
Plus je vois les appas dont mon cœur est charmé,
Moins je puis me livrer au plaisir d'être aimé ;
Et tout ce qu'à mes yeux votre amour fait paroître,
Me force d'être ingrat, pour ne vouloir pas l'être.

Tantôt, quand vos bontés m'ont daigné consulter
Sur le choix d'un époux qui pût vous mériter,
Je devois imiter le zele de mon pere;
Je devois à ma reine un conseil plus sincere,
Et former pour sa gloire un plus noble projet,
Que d'abaisser son choix à l'hymen d'un sujet.
Mais qu'il est mal-aisé, quand l'amour est extrême,
Que de ses propres traits on s'immole soi-même,
Et qu'un cœur ébloui par un trop doux espoir,
N'écoute son amour plutôt que son devoir!
D'un prix si glorieux ma lâcheté suivie,
N'a pû voir sans remords votre gloire trahie;
Qu'une main, qu'un roi seul est digne d'obtenir,
Couronnât un forfait qu'elle auroit dû punir;
Et mieux instruit qu'avant ces ardeurs indiscrètes,
Et de ce que je suis, & de ce que vous êtes,
J'allois dans les horreurs d'un exil éternel,
Chercher le châtiment d'un conseil criminel.

ERIGONE.

Sans tous ces vains détours, dis plutôt que mon ame
T'a paru trop facile à couronner ta flâme,

Et confesse qu'un cœur aussi grand que le tien,
Ne veut point d'un bonheur qui ne lui coûte rien.
Je croyois que mon rang prévenant ces allarmes,
Me prêteroit l'éclat qui manquoit à mes charmes ;
Et sur ce faux espoir, je ne prévoyois pas
Que souvent trop d'amour ne fait que des ingrats.
Mais où mon cœur aveugle, & ma raison séduite,
Vont-ils chercher si loin les raisons de ta fuite ?
Quel affreux jour me luit ! Perfide, je le voi,
Tu brûles en secret pour une autre que moi :
De ton départ furtif je perce le mystere.
Pour mieux m'assassiner tu cherchois à me plaire ;
Tu n'as voulu mon rang que pour le refuser ;
Tu n'as voulu ma main que pour la mépriser ;
Et ton amour pour moi n'étoit qu'un artifice
Pour faire à ma rivale un plus grand sacrifice.

ATTALE.

Juste ciel !

ERIGONE.

Mon courroux ne doit point t'allarmer :
Montre-moi cet objet ; tu peux me le nommer :

C'est pour te rendre heureux, & non pour ma
vengeance,
Que mon amour aspire à cette connoissance ;
Je veux que l'un & l'autre, à l'autel amené,
Y trouve le bonheur qui m'étoit destiné.
Viens, au lieu de ta reine, épouser ma rivale :
Je crains moins cet hymen que l'absence d'Attale ;
Et j'aime mieux encor, quels que soient mes
regrets,
La voir entre tes bras, que ne te voir jamais.

ATTALE.

Ah ! pour faire cesser un soupçon qui m'offense,
Que ne m'est-il permis de rompre le silence !

ERIGONE.

Ciel ! où tend ce discours ? quels pleurs vois-je
couler !
Quel mystere inconnu t'empêche de parler ?
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire ?
Quel est ce grand secret que tu n'oses me dire ?
Mes troupes, mes trésors, dont tu peux disposer,
De ton autorité t'ont-ils fait abuser ?
T'auroient-ils inspiré la criminelle envie
De m'arracher ensemble & le sceptre & la
vie ?

ATTALE.

Hé bien ! il faut me perdre, & vous perdre avec moi :
Ces reproches cruels, ces doutes de ma foi,
Forcent le désespoir que j'ai de les entendre,
A percer votre cœur par l'endroit le plus tendre.
Sachez ce qu'à jamais vous deviez ignorer.

SCENE VI.

ERIGONE, ANDROCLIDE, ATTALE, MILON, *Gardes.*

ANDROCLIDE.

Que fais-tu, malheureux ? que vas-tu déclarer ?
Veux-tu que de mon sang la honte soit publique ?

ERIGONE.

Ah ! de grace, Seigneur, permettez qu'il s'explique,
Et que, par le récit de tous ses attentats....

ANDROCLIDE.

A pénétrer plus loin ne vous obstinez pas.

SCENE VIII.

ANDROCLIDE, MILON.

ANDROCLIDE.

AH ! Milon, vous voyez le malheur de mon fils :
Une étroite amitié vous a toujours unis :
Ses jours ſont en péril ; c'eſt vous ſeul qu'il implore ;
Peut-il compter ſur vous ? vous eſt-il cher encore ?

MILON.

D'un autre que de vous, un ami tel que moi
Auroit peine à ſouffrir ces doutes de ma foi.
Je n'ai point pour Attale une amitié commune,
Qui, plus qu'à la vertu, s'attache à la fortune :
Et dans le changement qu'il éprouve aujourd'hui,
Je ne crains point la mort, s'il faut mourir pour lui.

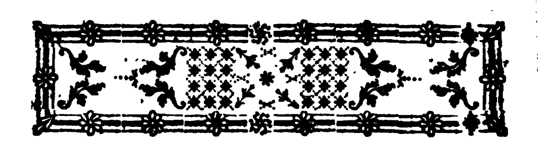
ANDROCLIDE.

Pour arrêter le cours de nos deſtins contraires,

Venez donc recevoir les ordres nécessaires.
Je ne trouve mon fils malheureux qu'à demi,
Puisqu'il lui reste encore un si fidele ami.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIGONE, NERÉE.

Gardes.

NERÉE.

NOn, je ne croyois pas, quand je vous ai servie,
Qu'à mon malheureux frere il en coûtât la vie,
Ni que pour un dessein que j'ai fait avorter,
En criminel d'état je le verrois traiter.
Quoi ! vous pourrez souffrir que la mort nous l'enleve ?
Mon avis la commence, & votre ordre l'acheve.
Il semble qu'aujourd'hui la nature & l'amour
Unissent leurs efforts pour lui ravir le jour.
Dieux ! après une ardeur que je croyois si pure,
Aurois-je dû prévoir, excusez ce murmure,

Que les amours des rois, quand nous les irritons,
Fussent si différens de ceux que nous sentons;
Et que de leurs bontés, la trompeuse apparence
Portât à cet excès la soif de la vengeance!
Ah! si quand on peut tout, on se croit tout permis;
Si je ne puis jouir d'un trône qu'à ce prix,
Celui que vous m'offrez n'a plus de quoi me plaire,
Reprenez vos présens, & rendez-moi mon frere;
Ses jours me sont plus chers qu'un si funeste rang,
Où l'on ne connoît plus ni l'amour ni le sang.

ERIGONE.

Ah! ce n'est pas de moi qu'il faut que tu l'obtiennes;
Sa grace est dans ses mains, & non pas dans les miennes.
Quand je crains ses périls, il aime à les braver;
Et lui seul veut périr quand je le veux sauver.
Hé! devois-je à mon rang une moindre vengeance?
Crois-tu qu'en me portant à cette violence,
Mon cœur, mon tendre cœur, auteur de son ennui,
Ait été moins à plaindre, ait moins souffert que lui,

Et que mon faux orgueil cédant à mes allarmes,
Ne m'ait point arraché de véritables larmes ?
Mais c'est trop essuyer de combats en un jour.
Je me rends à tes pleurs; je céde à mon amour,
Puisque pour le sauver je n'ai plus d'autre voie.
Je lui pardonne tout, pourvu que je le voie.
Viens, suis-moi dans la tour; aux yeux de l'univers
Je prétens réparer la honte de ses fers;
Et goutant le plaisir de les briser moi-même,
Par cet excès d'honneur te montrer si je l'aime.

SCENE II.

ERIGONE, NERÉE, CYNEAS, *Gardes.*

CYNEAS.

AH! Madame, apprenez un nouvel attentat
Formé contre vos jours & contre votre état.
Attale s'échappoit, & par Milon séduite
Sa garde lâchement consentoit à sa fuite.
Mais quand la trahison alloit s'exécuter,
J'ai surpris le coupable, & l'ai fait arrêter,
Madame; on l'a trouvé saisi de cette lettre,
Et j'ai cru promptement vous la devoir remettre.

ERIGONE.

Attale s'échappoit ! Allez le retrouver,
Et redoublez vos soins pour le faire observer.

SCENE III.

ERIGONE, NERÉE, *Gardes.*

ERIGONE.

Je ne puis concevoir de quel affreux mystere
Ce billet qu'on me rend est le dépositaire.
Mais je ne puis le voir sans un trouble secret,
Et ma tremblante main ne l'ouvre qu'à regret.

Elle lit.

Laissez-vous gouverner par un ami fidele ;
En fuyant votre sœur, prévenez le danger
Où pourroit tous nous engager
Et son amour pour vous, & le vôtre pour elle.

ANDROCLIDE.

Dieux ! qu'est-ce que j'apprens? O crime ! ô trahison
Qui révolte mes sens, & trouble ma raison !
Quoi, perfide, c'est vous qui m'enlevez Attale !
Dans la sœur d'un amant je trouve ma rivale !

Oui, oui, préparez-vous à toutes les fureurs
Que l'amour, qu'on outrage, allume dans les cœurs :
Je ne puis sans horreur vous voir ni vous entendre.
Dans votre appartement vous n'avez qu'à vous rendre ;
Attendez-y l'effet de mes transports jaloux,
Et ce que votre reine ordonnera de vous.

Aux gardes.

Gardes, qu'on l'y retienne ; & ramenez son frere.

SCENE IV.

ERIGONE.

A Quels monstres, soleil, prête-tu ta lumiere ?
Ceux qu'Argos & la Créte avoient tant signalés ;
Devoient-ils en Epire être renouvellés ?
Et toutes ces horreurs dont la Grece est fertile,
Devoient-elles passer dans la race d'Achile ?
Du moins, en s'éloignant de ces funestes bords,
Attale pour son crime a montré des remords :
Nérée est plus que lui digne de ma colere ;
Son forfait est plus grand que celui de son frere

Et

Et brisant tous les nœuds qui peuvent les unir,
Pour le rendre innocent, je n'ai qu'à la punir.
Mais quoi! toujours parler de haine & de vengeance;
Toujours à ces objets employer ma puissance?
Songe, songe plutôt à ceux dont tu la tiens:
Les auteurs de leurs jours ont conservé les tiens;
Tu ne dois ta grandeur qu'aux travaux de leur pere;
Tu n'échapas des fers que par ceux de leur mere;
De moment en moment je l'attens en ces lieux;
Pourrai-je en cet état me montrer à ses yeux,
Et lui tendre des bras, tyrans de sa famille,
Dont ils n'ont épargné ni le fils, ni la fille?
Ah! prenons un parti plus sûr, plus généreux.
Attale veut partir; qu'il parte, je le veux;
Je n'aurai pas du moins la douleur sans égale
De le voir à mes yeux adorer ma rivale;
Et son éloignement, qui va les séparer,
Lui fera part des maux qui me font soupirer.

SCENE V.

ERIGONE, ATTALE.

ERIGONE.

J'Ai tout appris sans vous : cet écrit plus sincere
Révele le secret que vous vouliez me taire.
Attale, toutefois dans un sort si cruel,
En vous je hais le crime, & plains le criminel.
Lorsque pour cette sœur, dont l'amour vous entraîne,
Vous refusiez le sceptre & la main d'une reine ;
Je vois que du destin le barbare courroux,
A de honteux transports vous forçoit malgré vous,
Et que, par les efforts d'un remords légitime,
Vous fuyez les appâs qui vous portoient au crime.
J'en ai fait un plus grand, quand vos pas retenus....
Mais c'en est fait ; partez, je ne vous retiens plus ;
Cherchez un sort plus doux dans quelqu'autre contrée ;
Quittez ces tristes lieux. J'aurai soin de Nérée ;

Je lui pardonne, hélas ! son crime & mon malheur :
Mais ne renvoyez plus ni moi, ni cette sœur,
Que le sort & le tems, à qui tout est facile,
N'ait remis votre cœur dans un état tranquile;
Et que votre vertu, ranimant ses efforts,
N'ait achevé sur vous l'effet de ses remords.

ATTALE.

Je ne puis le nier : une sœur que j'adore,
A fait naître une ardeur que j'aime & que j'abhorre;
Et jusques dans l'exil, ces funestes amours
Ne trouveront de fin qu'en celle de mes jours.
Mais si de cet exil, que votre ordre m'impose,
Vous jugez que Nérée est une juste cause,
Ce billet à demi vous apprend mon secret;
Et vous montrant l'amour, vous en cache l'objet.

ERIGONE.

Quoi ! vous ne l'aimez pas ! Ah ! seroit-il possible
Que pour un autre objet votre cœur fût sensible?

ATTALE.

Je ne m'en dédis point : les charmes de ma sœur,
D'une funeste flamme ont embrasé mon cœur.

Mais brûler pour ma sœur, sans brûler pour Nérée,
Sans qu'avec moins d'ardeur vous soyez adorée,
Vous fuir, & renoncer au nom de votre époux;
N'est-ce pas vous nommer, & dire que c'est vous?

ERIGONE.

Moi?

ATTALE.

Je ne vous dis point par quel destin étrange
L'intérêt de l'état produisit cet échange:
Plus propre à s'acquitter de ce triste devoir,
Mon pere mieux que moi vous le fera savoir.
Il suffit maintenant de vous faire connoître
Que c'est d'un même flanc que le ciel nous fit naître,
Et que les nœuds du sang brisant les autres nœuds,
Pour trop unir nos cœurs, les séparent tous deux.
Quel devins-je au moment que l'aveu de mon pere
Découvrit à mes yeux ce malheureux mystere?
J'aimois: j'étois aimé; je n'en pouvois douter:
Nous allions être unis; il fallut nous quitter;
Il fallut que des feux, qui sembloient légitimes,
Changés en un moment, me parussent des crimes;

Et que, pour un hymen qui faisoit son honheur,
Un malheureux amant n'eût plus que de l'horreur.

ERIGONE.

Je ne vous cele point que ce revers m'étonne.
Le sort m'ôte un amant; il m'ôte une couronne:
Mais malgré cet assaut, un frere qu'il me rend
Peut consoler mon cœur en le désespérant,
Et me faire essuyer avec moins de martyre,
La perte d'un amant, & celle de l'empire.

ATTALE.

Pour l'empire, Madame, il est toujours à vous;
Puisque ce grand secret n'est encor qu'entre nous.

ERIGONE.

Non, je ne prétens point retenir par un crime,
Ce dont j'ai cru jouir par un droit légitime;
Et ma gloire au-dessus des plus illustres rangs,
Ne veut point augmenter le nombre des tyrans.
Le trône est à Nérée, il faut que j'en descende;
C'est un bien usurpé qu'il faut que je lui rende.
Heureuse, si par-là je goûte la douceur
De réparer l'affront que lui fit mon erreur.
Hé! de quel prix pour moi seroit un diadême?
Je l'aimois pour vous seul bien plus que pour moi-même;

Et puisque j'ai perdu cette félicité,
Je rends graces aux Dieux de me l'avoir ôté.
Mon frere, puisqu'enfin, dans un sort si funeste,
Ce nom, pour ma tendresse, est le seul qui me reste,
Ne vous opposez point à ce juste devoir;
Et loin de l'empêcher par votre désespoir,
Souffrez que dans le temple, où Diane est servie,
J'aille donner aux Dieux les restes de ma vie,
Et séparer des feux dignes de leur courroux,
Par l'offrande d'un cœur qui n'est plus fait pour vous.

ATALE.

Non, je ne puis souffrir ce dessein téméraire,
Ni comme votre amant, ni comme votre frere;
Je défendrai plutôt, en mourant à vos yeux,
Les droits de la justice, & la cause des Dieux.
Ah! ceux dont les vertus doivent servir d'exemples,
Ne peuvent justement les cacher dans les temples;
Et le trône en est un, où les Dieux immortels
Sont mieux servis des rois, qu'au pied de leurs autels.

ERIGONE.

Mon frere, ces transports me font voir que votre ame
Se plaît trop à nourrir une funeste flame.

Je vais faire assembler les premiers de l'état ;
De ce jour solemnel ne troublez point l'éclat.
Je vais rendre à leurs yeux, quoi que vous puissiez faire,
Des sujets à leur reine, une fille à son pere ;
Me dépouiller d'un sceptre usurpé trop long-tems,
Et produire au grand jour un secret de vingt ans.
Modérez la douleur où ce dessein vous livre.
Adieu : je vous défens, Attale, de me suivre :
Souffrez, puisque l'Epire est encor sous mes loix,
Que je commande ici pour la derniere fois.

(Elle sort.)

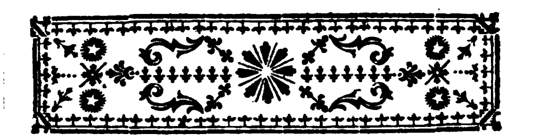
ATTALE.

Commandez donc aussi que mon coeur soit capable
D'obéir à vos loix sans devenir coupable :
Où la vertu paroît, elle a droit de charmer,
Et jamais aucun nom n'empêcha de l'aimer.
Allons donc, animé d'une ardeur différente,
La servir comme soeur, & non plus comme amante.
Prévenons ses sujets ; allons leur réveler
Le funeste secret qui les doit assembler.
Excitons la pitié d'un peuple qui l'adore

Allons lui conserver un trône qu'elle honore ;
Et que par ses vertus elle mérite mieux,
Ni que le sang des rois, ni que le sang des
Dieux.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STÉNELUS, NERÉE.

STENELUS.

Pourquoi me fuyez-vous ? & par quelle injustice
Pouvez-vous m'impoſer un ſi cruel ſupplice,
Qu'innocent de vos maux j'en ſouffre la rigueur,
Et que j'en ſois puni ſans en être l'auteur ?
Au nom de mon amour ; au nom des Dieux, Madame,
Faites ceſſer des pleurs qui déchirent mon ame :
Si la reine a trop cru ſes premiers mouvemens,
On doit tout excuſer de la part des amans.
Hé ! ne voyez-vous pas qu'à préſent appaiſée,
De tous ſes vains ſoupçons elle eſt déſabuſée ?

Ses ordres sont changés en des ordres plus doux,
Et l'on ne retient plus votre frere ni vous.
Peut-elle vous montrer avec plus d'évidence,
Qu'elle a connu sa faute, & vu votre innocence?

NERE'E.

Ah! Seigneur; quand l'honneur une fois accusé,
A d'indignes soupçons s'est pu voir exposé,
Il a beau s'en laver; un affront si funeste
Ne peut être effacé que la honte n'en reste,
Et que des traits fâcheux, qu'il ne peut empêcher,
Ne soient toujours en droit de le lui reprocher.
En l'état où m'a mise une injure mortelle,
Suis-je digne du trône où votre amour m'appelle?
Après qu'on a tâché de me deshonorer,
Au nom de votre époux ai-je droit d'aspirer?
Celle qui doit remplir cette place éclatante,
De crime seulement ne doit pas être exempte;
Il faut que, pour répondre à cet illustre nom,
Elle soit même encore exempte de soupçon.

STENELUS.

Votre rare vertu, dont j'adore les charmes,
Doit éloigner de vous ces injustes allarmes:
Plus grands sont les assauts qu'il lui faut soutenir,
Plus sa gloire s'augmente, en la voulant ternir;

Et jamais tant d'éclat ne pare l'innocence,
Qu'après que l'imposture est forcée au silence.
Madame, il ne faut pas qu'un bonheur assuré,
Par des scrupules vains puisse être différé:
Votre main est à moi par l'aveu de la reine;
Ce jour, de notre hymen devoit former la chaîne:
Entr'elle & son amant quelque trouble excité,
Ne doit point retarder notre félicité.
Le temple est préparé; la pompe est déja prête:
Allons sans eux, Madame, en célébrer la fête;
Hâtons-nous de quitter ces climats dangereux:
De vos nouveaux sujets venez combler les voeux;
Et si, par les chagrins où la reine se livre,
Forcé de la quitter, Attale veut nous suivre,
Rien ne peut mieux flatter les vœux de Sténélus,
Que de voir ses états l'asyle des vertus.

NERE'E.

Il n'est pas tems, Seigneur, pour moi, ni pour mon frere.
Indigne de l'honneur que vous me voulez faire,
Je ne puis l'accepter, ni m'éloigner d'ici,
Que ce mystere affreux ne se soit éclairci.
Me serois-je attendue au malheur que j'essuie?
Je n'ai pû voir mon pere; il semble qu'il me fuie;

Que du trouble qu'il cause, il craint de me tirer,
Et que tout est d'accord pour me désespérer.
Je l'attends au passage : il doit ici se rendre ;
J'espere que les pleurs qu'il me verra répandre,
Forceront sa tendresse à laisser éclater....
Mais la reine paroît, laissez-moi l'éviter ;
Mon ame à son aspect est encor trop émue.

SCENE II.

ERIGONE, STENELUS, NERÉE, PHŒNIX, ACASTE, *Gardes.*

ERIGONE.

MAdame, demeurez, ne craignez plus ma vue :
Mes principaux sujets me suivent dans ces lieux ;
Je veux que votre affront se répare à leurs yeux,
Et que votre vertu, faussement accusée,
Triomphe de l'erreur qui m'avoit abusée.

A Stenelus.

Je me flatte, Seigneur, qu'un témoin tel que vous,
Voudra bien honorer un ſpectacle ſi doux;
Et crois que votre amour s'eſt aſſez déclarée
Pour joindre cet honneur aux honneurs de Nérée.

NERE'E.

Madame, c'en eſt trop; je n'exigeois pas tant.
Mon cœur, ſans cet honneur, auroit été content
Qu'écartant des ſoupçons, dont j'étois la victime,
Ma reine m'honorât de ſa premiere eſtime.

PHŒNIX.

A ce dernier effort il eſt tems de vous rendre
Contre tant de raiſons voulez-vous vous défendre,
Réſiſter ſeule à tous, & combattre à la fois
Les Dieux & vos ſujets, & Nérée, & nos loix?
L'hymen où nous voyons que Sténélus aſpire,
Suffit pour le priver du trône de l'Epire.
Trop jaloux de ſes droits, ſous un prince étranger,
Madame, cet état ne veut point ſe ranger;

Il ne veut point un roi, quelque grand qu'il
puiſſe être,
Qui priveroit ces lieux de l'aſpect de leur maî-
tre,
Et qui, trop loin de nous pour être notre ap-
pui,
Nous donneroit ſes loix par d'autres que par
lui.
Niéce d'Eacidas, dont vous tenez la place,
Le pouvoir ſouverain ne ſort point de ſa race;
Et tous vos vrais ſujets, qui parlent par ma
voix,
Proteſtent de mourir & vivre ſous vos loix.

ACASTE.

Oui, Madame. Et de plus, je dois encor vous
dire,
Qu'en prenant dans vos mains les rênes de
l'empire,
Des ſermens mutuels lierent pour jamais
Vos ſujets avec vous, vous avec vos ſujets.
Nous ne pouvons ſortir de votre obéiſſance;
Vous ne pouvez quitter la ſuprême puiſſance;
Et ſi tant de reſpects deviennent ſuperflus,
D'un peuple au déſeſpoir je ne vous répons plus.
Déja même ces cris, que vous venez d'enten-
dre,
Ces longs gémiſſemens vous font aſſez com-
prendre

Qu'eux-mêmes dans ces lieux viennent vous confirmer
Ce dont j'ai cru pour eux vous devoir informer.

ERIGONE.

Voudroient-ils me forcer par quelque violence,
A faire agir contr'eux mon reste de puissance?
Et viennent-ils braver, par des soins superflus,
Celle qu'ils ont pour reine, & celle qu'ils n'ont plus?

SCENE III.

ERIGONE, STENELUS, ANDROCLIDE, NERÉE, MILON, PHŒNIX, ACASTE, *Suite*.

MILON.

De leur empressement n'espérez point d'allarmes;
Ils ne portent vers vous que des cris & des larmes;

De vos desseins, Madame, ils viennent effrayés,
Ou vous en détourner, ou mourir à vos pieds;
Et vous ne pourrez voir un spectacle si tendre,
Sans imiter les pleurs que vous faites répandre.
Les prêtres revêtus des ornemens sacrés;
Les vestales en deuil, en voiles déchirés;
Résolus d'appuyer des prieres si justes,
Forment d'un pas égal deux colonnes augustes,
Et portent dans leurs mains, pour signes de douleurs,
Les images des Dieux, qu'ils baignent de leurs pleurs.
Le sénat après eux, dans un ordre semblable,
Tourne vers ce palais sa marche vénérable;
Et parmi les sanglots du peuple qui les suit,
Attale est à leur tête, Isméne les conduit.

ERIGONE.

Ma mere? O justes Dieux!

MILON.

Au moment qu'elle arrive,
Elle voit tout ce peuple assemblé sur la rive;
Elle apperçoit son fils qui, baigné de ses pleurs,
Par ses gémissemens exprime ses douleurs:
Elle en apprend la cause; elle en est attendrie;
Et dans le même instant, des vestales suivie,

Le reste après son fils garde un ordre pareil,
Et viennent tous à vous dans ce triste appareil.
Les voici l'un & l'autre.

SCENE DERNIERE.

ERIGONE, STENELUS, ISMENE, ANDROCLIDE, ATTALE, NERÉE, MILON, PHŒNIX, ACASTE, *Chœur de peuples.*

ERIGONE.

O Mon unique mere!
C'est en votre secours que votre fille espere.
Soutenez mon courage; il est presque abattu
Des assauts douloureux qu'on livre à ma vertu.

ISMENE.

Oui, Madame; & le ciel dans ces lieux me renvoie,
Pour changer vos regrets en des transports de joie.

Vous m'honorez d'un nom qui devroit me charmer ;
Mais il vous coûte trop pour me le faire aimer ;
Et le ſang qui nous joint, ſans être votre mere,
A mon cœur, ſans ce nom, ne vous rend pas moins chere.

ATTALE.

Elle n'eſt pas ma ſœur, Madame ?

ISMENE.

Non, mon fils.

ERIGONE.

Dieux !

ISMENE.

Ecoutez-moi tous, vous ſerez éclaircis.

A Androclide.

Seigneur, car c'eſt à vous qu'il faut que je m'adreſſe,
Pour le ſang dont je ſors excuſez ma tendreſſe :
Senſible à des devoirs par la nature empreints,
Pour ma fille, il eſt vrai, j'approuve vos deſſeins,
Lorſqu'un trépas prochain de celle de mon frere
Sembloit devoir fermer la mourante paupiere ;
Mais mon ſaiſiſſement ne peut être exprimé,
Quand je vis par mes ſoins ce flambeau rallumé.

Je l'avourai, Seigneur, plus sujette que mere,
Je craignis de vous voir, par un effet contraire,
Plus pere ambitieux que fidele sujet,
Pour suivre jusqu'au bout votre premier projet;
Et moi, qui de ma reine adorant la famille,
En préférois la gloire à celle de ma fille,
A la deshériter je ne pus consentir.
Du fort qui nous gardoit il vous fallut partir:
Tandis que par vos mains des victoires nouvelles
Achevoient d'accabler le parti des rebelles,
Aux dépens de mon sang, mon zele généreux
De votre éloignement saisit le tems heureux.
Un échange nouveau plus juste que le vôtre,
Dans leur premier état fit rentrer l'un & l'autre;
Et ces tendres objets éloignés de vos yeux,
En changeant de berceau reprirent leurs ayeux.

ATTALE.

Ciel!

ERIGONE.

O ciel!

ISMENE.

La prison, où depuis tant d'années
J'ai passé loin de vous de si tristes journées,
Jointe aux soins rigoureux qu'on prit de me garder,
M'a jusqu'ici forcée à ne point hazarder

Un ſecret qui tombant en des mains infi-
delles,
Eût cauſé dans l'état des allarmes nouvelles.

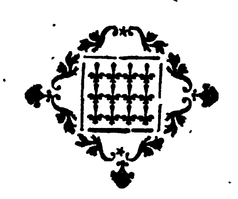
ANDROCLIDE *à Erigone.*

Ah ! Madame....

ERIGONE.

Seigneur, ne perdons point de tems
A rendre grace au ciel qui nous rend tous con-
tens ;
Et que d'un double hymen, la pompe préparée
Couronne en même tems votre fils & Nérée.

FIN.



MEDUS,

ROI DES MEDES,

TRAGEDIE.

Repréſentée par l'Académie Royale de Muſique, l'an 1701.

UN MATELOT.

En vain nous implorons le ſecours de Neptune :
C'eſt vous, ô puiſſante Fortune !
Qui regnez ſur les vaſtes mers ;
Vous commandez aux vents qui grondent ſur nos têtes ;
Vous ſavez exciter ou calmer les tempêtes,
Selon vos caprices divers.

Une troupe de bergers & de bergeres vient braver le pouvoir de la Fortune.

UN BERGER.

Non, non, non, Fortune volage,
Tu n'as pour partage
Que de faux appas :
Non, non, non, de ton vaſte empire
Les biens où j'aſpire
Ne dépendent pas.
La beauté
Dont je fais ma divinité,
N'a plus de cruauté ;
Son cœur reſſent l'amour qu'il m'inſpire.
Quand on s'aime bien,
Non, non, tout le reſte n'eſt rien.

Une troupe de guerriers, jaloux de la gloire de la France, vient implorer le ſecours de la Fortune.

LE

LE CHEF DES GUERRIERS.

Je viens implorer ton ſecours
Contre un roi trop heureux, qui brave ta puiſ-
ſance,
Et que, malgré ton inconſtance,
Tu favoriſes tous les jours.
N'oſe-tu te venger d'un ſi cruel outrage ?
Il diſpenſe les biens, qui de tous les mortels,
T'attiroient autrefois l'hommage :
Et ce n'eſt plus qu'à lui qu'on dreſſe des autels.
En cherchant tes faveurs, c'eſt lui ſeul qu'on
implore
Mais ſi tu veux t'unir à moi,
Tu pourras faire voir encore
Que le ſort des mortels ne dépend que de toi.

LA FORTUNE.

Superbes ennemis, votre eſpérance eſt vaine ;
Je ne protege plus les criminels projets :
La vertu de ce roi, que pourſuit votre haine,
Me force à ne changer jamais.
Vous qui voulez troubler le repos de la terre,
Fuyez, & que pour vous mon temple ſoit fermé.
Votre ſang éteindra le flambeau de la guerre
Que vos fureurs ont allumé.
Et vous, peuples heureux, dont la cauſe eſt
commune,
Venez dans ce charmant ſéjour

Joindre les biens de la Fortune
Avec les plaisirs de l'amour.

Une troupe de François, d'Espagnols & d'Italiens, se réunissent, & forment la derniere entrée.

CŒUR.

La Fortune pour nous se déclare en ce jour :
Joignons, joignons ses biens aux plaisirs de l'amour.

LA FORTUNE.

Amans fideles,
Qui dans vos amours
Souffrez toujours
Pour des beautés cruelles,
Venez auprès d'elles
Chercher mon secours.
L'amour lui-même
Sans moi ne peut rien ;
Par mon moyen
Il fléchit ce qu'on aime :
Son pouvoir suprême
Releve du mien.

UNE FRANÇOISE.

Les vrais plaisirs de la tendresse
Ne sont que dans le changement.
Un amour qui dure sans cesse,

Ne peut être un plaisir charmant :
Il marque plutôt la foiblesse
Que la constance d'un amant.

LA FORTUNE.

Pour un héros fameux entre les plus grands rois,
Ma faveur prit plaisir d'élever autrefois
Un des premiers trônes du monde :
Tous les lieux que l'Euphrate arrose de son onde,
Par mes commandemens, fléchirent sous ses loix.
De cet événement rappellez la mémoire,
Et montrez que toute sa gloire
N'est qu'un foible crayon de l'empire françois.

Fin du Prologue.





Acteurs de la Tragédie.

PERSE'S, fils du Soleil, Roi de la Tauride Chersonnese.

MEDE'E, grandre prêtresse de Diane, sous le nom de MEROPE.

MEDUS, fils d'Egée & de Medée.

THOMIRIS, fille de Persès.

THOAS, grand prêtre de Diane, amoureux de Thomiris.

CIANE, prêtresse de Diane, & confidente de Medée.

MINERVE.

LE SOLEIL.

UN HABITANT d'Anticire.

UNE EUROPE'ENNE.

LES FURIES.

Chœur de peuple d'Anticire.
Chœur de filles de la suite de Thomiris.
Troupe de Sarmates enchaînés.
Troupe de conjurés.
Peuples de l'Europe & de l'Asie.

La Scene est dans la Ville d'Anticire, Capitale de la Tauride.



MEDUS,

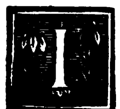
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente le palais des Rois de la Tauride.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE.

MPITOYABLE amour, laiſſe-moi
reſpirer ;
Je n'ai que trop gémi ſous le poids
de tes chaînes.
Tout l'enfer obéit à mes loix ſouveraines ,
Et je ne puis me délivrer

Du poison que tes feux allument dans mes veines.
C'est toi qui me bannis de Corinthe, d'Athenes,
Et des climats heureux où je reçus le jour.
Pourquoi dans ce lointain séjour
Viens-tu me condamner à de nouvelles peines ?
Laisse-moi respirer, impitoyable amour;
Je n'ai que trop gémi sous le poids de tes chaînes.

SCENE II.

MEDÉE, CIANE.

CIANE.

Songez, songez à vous : l'inexorable Mars
Méprise nos cris & nos larmes.
La discorde & l'effroi volent de toutes parts;
Toute la ville est en allarmes.
Le sang coule partout, & mille cris confus
Ne laissent discerner ni vainqueurs ni vaincus.

MEDE'E.

Ne crain rien; il est tems de rompre le silence.
Le roi doit périr aujourd'hui;

L'ennemi que tu vois s'arme pour ma vengeance ;
Et ses propres sujets conspirent contre lui.

CIANE.

Juste ciel ! que voulez-vous faire ?

MEDE'E.

Punir l'usurpateur du trône de mon pere :
L'intérêt de mon fils m'impose cette loi.
Pour me justifier, apprend que je suis mere,
Et que Medée est devant toi.

CIANE.

Vous !

MEDE'E.

Si tu me trahis, redoute ma colere.
Pour remettre mon fils au rang de ses ayeux,
Sous le nom de Mérope arrivée en ces lieux,
J'y tiens depuis dix ans ce sacré ministere.
Mais que dans cet emploi j'ai lieu de soupirer !
De tous les immortels qu'il faut que je révere,
L'amour est le seul Dieu que je puis adorer.

CIANE.

Vivez, vivez toujours sous son obéissance :
Si tous les autres Dieux ne peuvent s'exempter
De reconnoître sa puissance,
Est-ce un crime aux mortels, que de les imiter ?

MEDE'E.

Qui croiroit que l'amour m'eût encore asservie ?
J'avois juré de n'aimer de ma vie,
Et de me garantir d'un si cruel poison :
Mais de tous mes sermens j'ai perdu la mémoire.
Pour un jeune étranger, chéri de la victoire,
Mon cœur a plus d'amour qu'il n'en eut pour Jason.

CIANE.

Sous les loix de l'amour, pourvu qu'on le fléchisse,
Il dispense les cœurs de tenir leurs sermens,
Et l'enfer n'a point de supplice
Pour les parjures des amans.

Ensemble.

MED. { Souffrons que l'amour nous enchaîne.
CIAN. { Souffrez que l'amour vous enchaîne.
Qu'il est doux de sentir ses feux !
Un cœur seroit trop malheureux,
S'il se donnoit tout à la haine.



SCENE

SCENE III.

MEDÉE, THOMIRIS, CIANE,

THOMIRIS.

JE viens, pleine d'un juste effroi,
Implorer avec vous le Dieu qui nous éclaire.
Les cris des combattans sont venus jusqu'à moi:
Je crains pour les jours de mon pere.

MEDE'E.

Ne craignez-vous que pour le roi?
Quelqu'amant qui s'expose à la fureur des armes,
N'at-t-il point de part aux allarmes,
Dont votre cœur paroît frappé?
Contre nos ennemis Thoas est occupé:
Son cœur qui se rend à vos charmes,
Partage ses devoirs entre vous & les Dieux;
Et son parfait amour mérite bien les larmes
Que je vois couler de vos yeux.

THOMIRIS

Ah! ne me parlez point d'un amant que j'abhorre:
C'est votre secours que j'implore.

Le roi ſuit vos avis, appuyez mes refus.
Thoas croit devenir ſon gendre ;
Obtenez que ſes feux ne m'importunent plus ;
Et qu'à mon hyménée il ceſſe de prétendre.
Je crains ce nœud funeſte à l'égal du trépas.

MEDE'E.

Hé ! qui donc aimez-vous, ſi vous ne l'aimez pas ?

THOMIRIS.

Je fuis l'amour ; je crains ſa flâme ;
Mais ſi jamais mon ame
Se rangeoit ſous ſes dures loix,
Ce guerrier qu'on a vu dans la cour de mon pere,
De nos fiers ennemis triompher tant de fois,
Seroit ſeul digne de me plaire.

MEDE'E.

Dieux ! que me dites-vous !

THOMIRIS.

C'eſt Thoas que je vois.
O ciel ! que vient-il nous apprendre !

SCENE IV.

THOAS, MEDÉE, THOMIRIS.

THOAS.

JE viens vous annoncer le plus grand des malheurs.
Laissez, laissez couler vos pleurs;
Vous n'en sauriez assez répandre.

MEDE'E & THOMIRIS.

Que fait le roi?

THOAS.

Plaignez son rigoureux destin.

THOMIRIS.

Ciel!

THOAS.

Il est au pouvoir d'un vainqueur inhumain,
Et j'ai volé pour vous défendre,
Ou mourir à vos yeux les armes à la main.

CHŒUR *de peuples derriere le théâtre.*

Triomphons, triomphons, remportons la victoire.

THOMIRIS.

L'ennemi triomphant s'avance vers ces lieux.
Secourez-nous, ô justes Dieux !

CHŒUR des habitans d'Anticire.

Triomphons, triomphons, remportons la victoire,
Que rien n'égale notre gloire.

THOAS, MEDE'E, THOMIRIS.

Que vois-je! quel objet se présente à mes yeux !

SCENE V.

LE ROI, THOAS, MEDÉE, THOMIRIS, *Troupe d'habitans d'Anticire.*

LE ROI.

CEssez de craindre pour ma vie.
Sans ce jeune étranger, qui dans tous nos combats
A signalé son bras,
Elle m'auroit été ravie.

Lui seul a fait changer le sort ;
Au chef des ennemis il a donné la mort.
Allez, Thoas, allez, secondez mon envie ;
Qu'il vienne recevoir le prix de ses exploits :
Si son ame est ambitieuse,
Je saurai m'acquitter de ce que je lui dois.
La honte d'être ingrat, est la plus odieuse
Qu'on puisse reprocher aux rois.

SCENE VI.

LE ROI, MEDÉE, THOMIRIS, CŒUR de peuples.

LE ROI.

CHantez, peuples, chantez, célebrez sa victoire ;
Vous lui devez la paix qui regne dans ces lieux.
Que tout parle ici de sa gloire ;
Que son nom, par vos chants, soit porté jusqu'aux cieux.

CŒUR.

Chantons, célebrons sa victoire ;
Nous lui devons la paix qui regne dans ces lieux.

THOMIRIS.

L'ennemi triomphant s'avance vers ces lieux.
Secourez-nous, ô justes Dieux !

CHŒUR *des habitans d'Anticire.*

Triomphons, triomphons, remportons la victoire ;
Que rien n'égale notre gloire.

THOAS, MEDE'E, THOMIRIS.

Que vois-je ! quel objet se présente à mes yeux !

SCENE V.

LE ROI, THOAS, MEDÉE, THOMIRIS, *Troupe d'habitans d'Anticire.*

LE ROI.

CEssez de craindre pour ma vie.
Sans ce jeune étranger, qui dans tous nos combats
A signalé son bras,
Elle m'auroit été ravie.

Lui seul a fait changer le sort;
Au chef des ennemis il a donné la mort.
Allez, Thoas, allez, secondez mon envie;
Qu'il vienne recevoir le prix de ses exploits:
Si son ame est ambitieuse,
Je saurai m'acquitter de ce que je lui dois.
La honte d'être ingrat, est la plus odieuse
Qu'on puisse reprocher aux rois.

SCENE VI.

LE ROI, MEDÉE, THOMIRIS, CŒUR *de peuples.*

LE ROI.

CHantez, peuples, chantez, célebrez sa victoire;
Vous lui devez la paix qui regne dans ces lieux.
Que tout parle ici de sa gloire;
Que son nom, par vos chants, soit porté jusqu'aux cieux.

CŒUR.

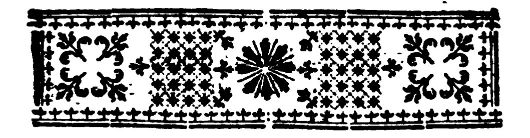
Chantons, célebrons sa victoire;
Nous lui devons la paix qui regne dans ces lieux.

SCENE VII.

MEDÉE.

VEnez, filles d'enfer, venez servir ma haine ;
Venez joindre vos feux à mes transports jaloux :
Les maux qu'on souffre parmi vous
Ne sauroient égaler ma peine.
Le tyran que j'abhorre échappe à mon courroux ;
Et quand sa mort paroît certaine,
Il vient percer mon cœur des plus sensibles coups.
Venez, filles d'enfer, venez servir ma haine ;
Venez joindre vos feux à mes transports jaloux :
Faisons part à Thoas d'un si cruel outrage.
Frappé de cette affreuse image,
Je n'aurai pas de peine à l'unir avec nous.
Venez, filles d'enfer, secondez notre rage ;
Venez joindre vos feux à nos transports jaloux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le théâtre représente les jardins du palais.

SCENE PREMIERE.

THOMIRIS, *Suite de Thomiris.*

AH ! qu'il est doux de s'enflammer,
Quand on n'a point à se contraindre !
Il m'est enfin permis d'aimer
Le héros qui m'a su charmer ;
Et mon cœur n'a plus rien à craindre.
Les flambeaux de l'hymen sont prêts à s'allumer ;
Quels vœux puis-je encore former ?
Amour, de ton pouvoir je n'ai plus à me plaindre.
Ah ! qu'il est doux de s'enflammer,
Quand on n'a point à se contraindre !

THOMIRIS.

De cet emportement, quel fruit esperez-vous ?
Non, ce n'est point par le courroux
Que l'on peut attendrir une ame.
Je crains trop la flâme
D'un amant jaloux.
Non, ce n'est point par le courroux
Que l'on peut attendrir une ame.

On entend une symphonie agréable qui annonce l'arrivée de Medus.

THOAS.

J'apprens par ce bruit odieux,
Que mon rival vient en ces lieux.
D'un triomphe assuré c'est en vain qu'il se flatte ;
Je vais lui préparer un funeste trépas.
Pour être vainqueur d'un Sarmate,
Il n'est pas vainqueur de Thoas.



SCENE III.

MEDUS, THOMIRIS,

Suite de Thomiris, Troupe de Sarmates enchaînés.

MEDUS.

PRinceſſe, quel bonheur ! qui l'auroit oſé croire ?
Le roi veut que l'hymen m'engage votre foi ;
Mais ce n'eſt point le choix du roi
Qui peut m'accorder cette gloire.
Je ne veux la devoir qu'à ma ſincere ardeur :
Tout autre ſentiment me paroîtroit un crime ;
Et duſſai-je expirer d'amour & de douleur,
J'aime mieux renoncer à l'eſpoir qui m'anime,
Que de contraindre votre cœur.

THOMIRIS.

Mon pere a ſur mon cœur une entiere puiſſance.
Son choix s'eſt expliqué pour vous ;
Je fais mon bonheur le plus doux
De répondre à ſes vœux par mon obéïſſance.

MEDUS.

Me parler d'obéir, c'est m'apprendre mon sort :
Mais dussai-je y trouver la mort,
Achevez de m'ouvrir le secret de vôtre ame.
S'il est quelque mortel plus digne de vos feux,
Je ferai, pour servir sa flâme,
Ce qu'un autre feroit pour devenir heureux.

THOMIRIS.

Avec quelle rigueur extrême,
Du trouble de mon cœur cherchez-vous à jouir?
Dire qu'il est doux d'obéir,
N'est-ce pas dire que l'on aime ?

MEDUS.

Qu'entens-je ! O ciel !

THOMIRIS.

En vain je vous aurois celé
Que votre tendresse me touche ;
Mes yeux, au défaut de ma bouche,
Vous l'auroient assez révelé.

MEDUS.

Quel triomphe ! quelle victoire !
Quel bonheur couronne mon sort !
Pour me combler de plaisir & de gloire,
L'amour & l'hymen sont d'accord.

Quel bonheur couronne mon ſort !
Quel triomphe ! quelle victoire !

Enſemble.

La gloire & le devoir autoriſent nos feux ;
Formons toujours de ſi beaux nœuds.

MEDUS.

Que chacun à ſes pieds vienne rendre les armes.
Recevez ces captifs, qui le ſont moins que moi ;
Ils ſont ſoumis à votre loi,
Moins par mon bras que par vos charmes.

Goûtez la douceur de vos fers ;
Rendez hommage à votre reine :
Tout l'empire de l'univers
Ne vaut pas le poids de ſa chaîne.
Goûtez la douceur de vos fers ;
Rendez hommage à votre reine.

CŒUR.

Goûtons la douceur de nos fers ;
Rendons hommage à notre reine :
Tout l'empire de l'univers
Ne vaut pas le poids de ſa chaîne.
Goûtons la douceur de nos fers ;
Rendons hommage à notre reine.

SCENE IV.

LE ROI, MEDUS, THOMIRIS.

LE ROI.

INvincible guerrier, j'ai tout fait préparer
Pour vous donner ma fille, & ma grandeur
suprême :
Mais le jaloux Thoas en ose murmurer.
Si vous êtes d'un sang digne du diadême,
Comme votre valeur doit nous en assurer,
Pour confondre l'envie il faut vous déclarer.
Ne différons point davantage ;
Il pourroit contre nous soulever mes sujets.

LE ROI & THOMIRIS.

Courons dissiper cet orage ;
Allons arrêter ses projets.


SCENE

SCENE V.

MEDUS.

INfortuné Medus, qu'est-ce que tu veux faire ?
Ton nom est un crime en ces lieux.
Après les défenses des Dieux,
Iras-tu découvrir que Medée est ta mere ?
Que mon destin est rigoureux !
Si je déclare ma naissance,
Je perds l'objet de tous mes vœux ;
Et si je garde le silence,
Mon sort n'en est pas plus heureux.
O vous ! divinité d'Athenes,
Qui m'avez délivré de mille affreux dangers,
Vous, qui m'avez promis, sur ces bords étrangers,
Une heureuse fin à mes peines ;
Sage Minerve, inspirez-moi. . .
Ces concerts, cet éclat m'annoncent sa présence.
Mes vœux sont exaucés ; c'est elle que je voi.

Fin du second Acte.

SCENE VI.

MINERVE, MEDUS.

MINERVE.

VA retrouver le roi ; cesse de t'arrêter.
Va ; dis-lui que Créon t'a donné la naissance :
Il n'aura point à redouter
Un sang sur qui Médée exerça sa vengeance.
Par cette heureuse adresse, assure ton repos.
Pour former un parfait héros,
Il faut que la valeur s'unisse à la prudence.

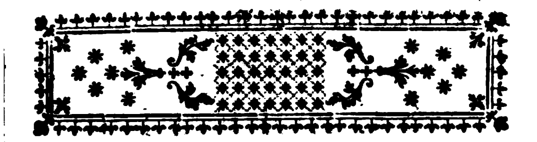
MEDUS.

Que ne vous dois-je point !

MINERVE.

Cours, vole à son secours ;
Au temple de Diane on veut trancher ses jours.
Pour prévenir ce coup funeste,
Au milieu de ses assassins,
Jette ce sceptre d'or que je te mets en mains,
Et laisse faire le reste.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le théâtre représente une partie du temple de Diane.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE.

QUoi ! ce jeune étranger est le fils de Créon !
Je frémis de colere à ce funeste nom :
A sa race immolée il faut que je l'unisse.
Faisons de la Taurride un théâtre d'horreur :
Mais quelle triste voix crie au fond de mon cœur ?
J'aime encor cet ingrat qu'il faut que je punisse.
Ah ! faisons un dernier effort ;
Brisons une chaîne fatale.
Est-ce à moi de plaindre son sort ?
Non, je dois le plonger dans la nuit infernale ;
Et j'aime mieux le voir dans les bras de la mort,
Que de voir dans les siens mon heureuse rivale.

SCENE II.

MEDÉE, THOAS.

THOAS.

MOn rival, par vos mains, vient s'unir à l'autel
Avec l'ingrate que j'adore :
Dans la fureur qui me dévore,
J'implore votre appui contre un sort si cruel.
Si vous ne détournez le malheur qui m'opprime ;
Si d'un fatal hymen je deviens la victime,
J'éteindrai son flambeau dans des ruisseaux de sang ;
Et la crainte des Dieux, l'éclat de votre rang,
Ne vous sauvera pas du courroux qui m'anime.

MEDE'E.

Je vois avec plaisir ce généreux courroux :
Plus que vous ne pensez mon ame s'intéresse
A servir vos transports jaloux.
Pour finir votre crainte, apprenez ma foiblesse :
Nous sommes vous & moi frappés des mêmes coups.
J'ai pour votre rival une indigne tendresse ;

Et le moment qui doit l'unir à la princesse,
M'est aussi funeste qu'à vous.

THOAS.

Pour troubler leur bonheur, soyons d'intelligence.

Ensemble.

Vengeons nos amours rebutés ;
Ne souffrons pas qu'on nous offense.
L'amour, pour les cœurs irrités,
A moins d'appas que la vengeance.

MEDE'E.

Le roi, de nos tourmens, est le premier auteur ;
Commençons, par sa mort, à nous faire justice :
Les ministres de ma fureur
Sont prêts pour ce grand sacrifice.

Ensemble.

Vengeons nos amours rebutés ;
Ne souffrons pas qu'on nous offense.
L'amour, pour les cœurs irrités,
A moins d'appas que la vengeance.

MEDE'E.

Ministres furieux de nos ressentimens,
Venez vous joindre à nous par de nouveaux sermens.

Une troupe de Scythes paroît le javelot à la main, & vient, avec des signes menaçans, environner un autel, sur lequel paroît une coupe remplie de sang humain.

SCENE III.

MEDÉE, THOAS.

Troupe de conjurés.

MEDE'E & THOAS.

Ne souffrez pas qu'on nous outrage ;
Détruisez, ravagez ces bords ;
Que des fleuves de sang, des montagnes de morts,
Soient les effets de votre rage.

CŒUR.

Ne souffrons pas qu'on nous outrage ;
Détruisons, ravageons ces bords ;
Que des fleuves de sang, des montagnes de morts,
Soient les effets de notre rage.

SCENE IV.

LE ROI, MEDUS, THOAS, MEDÉE, THOMIRIS,

Troupe de conjurés.

LE ROI.

J'Ai choisi ce héros pour gendre ;
Minerve vient de nous apprendre
Qu'il est fils d'un grand roi dont j'ai plaint le malheur.
Son pere, de Medée éprouva la fureur ;
Contre sa race impie il saura me défendre.
Mérope, approchez, hâtez-vous ;
Venez former des nœuds si doux.

MEDE'E & THOAS.

Arrêtez, arrêtez.

LE ROI & THOMIRIS.

Dieux ! quelle violence !

MEDE'E & THOAS.

Diane s'oppose à ces nœuds.

LE ROI.

Pallas l'ordonne, & je le veux.
Obéissez sans résistance.

MEDE'E & THOAS *aux conjurés.*

Puisqu'on méprise la puissance
De la divinité qu'on adore en ces lieux;
Sur ces mortels audacieux
Venez signaler sa vengeance.

LE ROI & THOMIRIS.

O crime! ô trahison! ô barbare courroux!

MEDUS.

Ne craignez rien; Pallas s'intéresse pour nous.

Medus jette le sceptre, qu'il a reçu de Pallas, au milieu des conjurés, qui d'abord tournent leurs armes contre eux-mêmes.

MEDE'E & THOAS.

Quelle fureur vous anime?
Insensés, que faites-vous?
Voici votre victime;
Tournez ici vos coups.

MEDUS *à Thoas.*

Reçoi, traître, reçoi la peine de ton crime.

Thoas blessé mortellement de la main de Medus, vient tomber aux pieds de la statue de Diane.

THOAS.

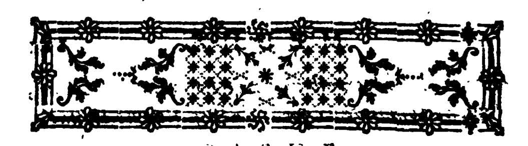
Ecoutez-moi, Dieux immortels ;
Diane, vengez vos autels.
En défendant vos droits, je suis votre victime :
Un barbare m'envoie au ténébreux séjour ;
Mais ne permettez pas, qu'en m'arrachant le jour,
La cause de ma mort soit le prix de son crime.
Ecoutez-moi, Dieux immortels ;
Diane, vengez vos autels.

MEDEE.

Noires filles du styx, Diane vous appelle :
Sur cette ville criminelle
Lancez ses traits, déployez ses fureurs ;
Volez, remplissez tout d'épouvante & d'horreurs.

Les Furies sortent des enfers avec des flambeaux ardens ; & après avoir dispersé l'assemblée, brisé l'autel, & brûlé une partie du temple, vont porter la désolation par toute la ville d'Anticire.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

Le théâtre représente une place publique bornée par le temple de Diane.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, MEDUS, THOMIRIS,

Suite du Roi, Suite de Thomiris.

LE ROI.

O Dieux! quel ſpectacle funeſte,
De voir ſous d'inviſibles traits
Tomber ainſi tous mes ſujets,
Victimes du courroux céleſte!

LE ROI, MEDUS & THOMIRIS.

On n'entend que des cris; on ne voit que des morts
Sur ces funeſtes bords.

THOMIRIS.

O vous ! mes compagnes fidelles,
Venez, par vos respects, par vos chants les plus doux,
Détourner, s'il se peut, les atteintes mortelles
Que Diane lance sur nous.

CHŒUR.

Diane, puissante Déesse,
Calmez votre courroux :
Arrêtez les terribles coups
De votre fureur vengeresse.
Diane, puissante Déesse,
Calmez votre courroux.

THOMIRIS.

Toi, qui des Dieux, des mortels & des ombres,
Charmes les cœurs, & combles les desirs,
Descendrons-nous sur les rivages sombres
Dans la saison des jeux & des plaisirs ?
Finis nos maux, la pitié t'y convie :
L'hymen, pour nous, doit allumer ses feux.
Ah ! quel tourment de sortir de la vie
Dans le moment que l'on doit être heureux ?

CHŒUR *de filles de la suite de Thomiris.*

Diane, puissante Déesse,
Calmez votre courroux ;

Arrêtez les terribles coups
De votre fureur vengeresse.
Diane, puissante Déesse,
Calmez votre courroux.

SCENE II.

MEDÉE, LE ROI, MEDUS, THOMIRIS, *Suite du Roi & de Thomiris.*

MEDÉE.

CEssez de vous flatter, vos cris sont superflus;
La Déesse en fureur ne les écoute plus:
La mort de son grand-prêtre allume sa colere;
Pour la faire cesser il faut le satisfaire.
Je vais par un secret pouvoir,
L'évoquer du royaume sombre;
Lui-même il vous fera savoir
Les victimes qu'il veut pour appaiser son ombre.

CHŒUR.

Hâtez-vous, hâtez-vous de nous le faire voir.

MEDE'E

Pour mériter que l'enfer nous réponde ;
Il faut que chacun me seconde.

Styx, nous implorons ton appui ;
Arrête tes ondes brûlantes :
Le ciel est ſourd à nos voix gémiſſantes ;
Sois plus pitoyable que lui.

CHŒUR.

Styx, nous implorons ton appui ;
Arrête tes ondes brûlantes :
Le ciel est ſourd à nos voix gémiſſantes ;
Sois plus pitoyable que lui.

MEDE'E.

Que la nature entiere obéiſſe à mes loix ;
Que l'aſtre qui nous luit faſſe place aux étoiles ;
Que la nuit étende ſes voiles ;
Que l'ombre de Thoas ſe ranime à ma voix.

CHŒUR.

Quel bruit ! quel tremblement ! quel éclat de tonnerre !
L'ombre ſort du ſein de la terre ;
Ecoutons, par ſa voix, la volonté des cieux.

SCENE III.

L'OMBRE DE THOAS, MEDÉE, LE ROI, MEDUS, THOMIRIS, *& leur suite.*

THOAS.

Pour appaiser mon sang, pour expier vos crimes,
Et fléchir le courroux des Dieux ;
Que tous les étrangers qui seront en ces lieux
Me servent de victimes.

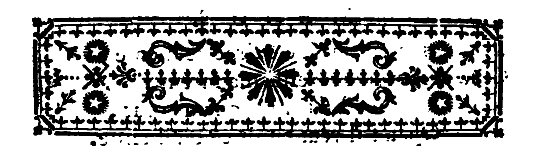
LE ROI & THOMIRIS.

Quel oracle !

MEDE'E.

Le ciel vient de se déclarer.
Roi, vous savez quel sang peut épargner le nôtre :
Pour faire mon devoir je vais tout préparer ;
C'est à vous de faire le vôtre.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

Le théâtre représente le lieu le plus secret du temple de Diane.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, CIANE.

MEDÉE.

ME voici de son sort arbitre souveraine.
J'ai soulevé l'enfer ; j'ai fait parler les Dieux :
Ecouterai-je encore un transport furieux ?
Dois-je suivre l'amour ? dois-je suivre la haine ?

Quand je songe à sa mort, ce n'est qu'avec horreur.
Il triomphe, l'ingrat, de ma fureur extrême.
Rien n'est si timide qu'un cœur,
Quand il veut punir ce qu'il aime.

Mais que dis-je, insensée, & quelle est mon erreur ?

Il aime ma rivale ; il est aimé de même ;
Ce fatal souvenir réveille ma fureur :
Rien n'est si timide qu'un cœur,
Quand il veut punir ce qu'il aime.

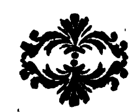
CIANE.

Craignez le retour dangereux
D'une malheureuse tendresse.
Quand vous l'aurez puni, vous l'aimerez sans cesse :
L'amour le mieux vengé, n'est pas le plus heureux.

MEDE'E.

Il ne sait pas encor le secret de mon ame :
Je n'ai point déclaré ma flâme ;
Je veux qu'il en soit éclairci :

Quand il aura su que je l'aime ;
Sa vie ou son trépas dépendra de lui-même.
On vient ; cours, hâte-toi de l'amener ici.



SCENE II.

LE ROI, MEDÉE, THOMIRIS.

LE ROI.

POur ſauver ce héros, je viens m'offrir moi-même
Au ſupplice qu'il doit ſouffrir.

THOMIRIS.

Ah ! faites-moi périr,
Et ſauvez ce que j'aime.

MEDE'E.

Non, non, vous le verrez mourir.

LE ROI & THOMIRIS.

Les Dieux ont-ils tant d'injuſtice ?
Ne leur peut-on offrir
Un autre ſacrifice ?

MEDE'E.

Non, non, vous le verrez mourir.

LE ROI & THOMIRIS.

Différez du moins son supplice ;
Que la pitié vous attendrisse.

MEDE'E.

Non, rien ne sauroit m'attendrir.
Non, non, vous le verrez mourir.

LE ROI & THOMIRIS.

Ah ! quelle rigueur inhumaine !

MEDE'E.

Tremblez, le voici qu'on amene.

SCENE III.

LE ROI, MEDUS, MEDÉE, THOMIRIS, *Troupe de Prêtresses qui amenent Medus couronné comme une victime que l'on va sacrifier.*

MEDE'E *à Medus.*

APproche, malheureux.

MEDUS.

Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
C'est la princesse ; c'est le roi.

LE ROI.

J'ai fait tous mes efforts pour vous ſauver la vie;
Mais je les ai fait vainement :
Tout eſt contraire à mon envie,
Et je ne ſuis plus roi que de nom ſeulement.

MEDE'E.

J'ai pitié de ſon ſort ; je ne puis m'en défendre.
Je ne vois qu'un moyen pour lui ſauver le jour.

THOMIRIS.

Ah ! de quel doux eſpoir vous flattez mon amour !
Hâtez-vous de me l'apprendre.

MEDE'E.

Vous voyez en ces lieux les apprêts de ſa mort.

THOMIRIS.

Comment le garantir d'un ſi funeſte ſort !

MEDE'E.

S'il veut répondre à mon envie;
S'il veut, au lieu du coup mortel,
Recevoir ma main à l'autel,
Je pourrai lui ſauver la vie.

LE ROI, MEDUS, & THOMIRIS.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ?

MEDE'E.

Il eſt tems d'éclater ;
Je n'ai plus rien à redouter.
Ce n'eſt point le courroux céleſte
Qui demande ton ſang ; c'eſt moi,
Ingrat, qui t'ai réduit en cet état funeſte ;
Et tu n'en peux ſortir qu'en me donnant ta foi.

MEDUS.

Quel diſcours ! je frémis d'effroi.

MEDE'E.

Si tu m'immoles ma rivale,
Je partage avec toi
La puiſſance royale.

MEDUS.

Avant que de trahir un ſi parfait amour ;
J'irai dans la nuit infernale.

MEDE'E.

Quoi ! refuſer pour elle, & le ſceptre & le jour ?

LE ROI *à Medée.*

Hé ! qui vous a donné ces droits ſur ma puiſſance ?

MEDE'E *au Roi.*

Le coup dont je vais te frapper.

J'ai les droits de la force, & ceux de la naissance ;
Et la seule Medée a droit de l'occuper.

LE ROI & MEDUS.

Vous, Medée ? ô ciel !

MEDE'E.

C'est moi-même.
Redoutez la fureur extrême
Dont mes sens sont saisis.

MEDUS.

Ah ! ma mere, à vos pieds regardez votre fils.

MEDE'E.

Qu'entens-je !

MEDUS.

Cet anneau que je tiens de mon pere . . .

MEDE'E.

Que vois-je ! c'est Medus : ô ciel ! qu'allois-je faire ?
Quoi ! j'allois vous ravir le jour !
Quel Dieu vous rend à ma tendresse ?
Mon fils, oubliez ma foiblesse :
J'ai pris la voix du sang pour celle de l'amour.
Que votre cœur en paix possede ce qu'il aime.
Jouissez d'un bonheur extrême ;

Que rien ne trouble plus votre félicité.

MEDUS & THOMIRIS.

Jouissons d'un bonheur extrême ;
Que rien ne trouble plus notre félicité.

LE ROI *à Medus.*

Je vous céde mon diadême,
Que vous avez trop mérité.

LE ROI & MEDE'E.

Le Soleil vient ici lui-même
Prendre part au bonheur de sa postérité.

SCENE DERNIERE.

LE SOLEIL, LE ROI, MEDUS, MÉDÉE, THOMIRIS, CHŒUR *de peuples de l'Asie & de l'Europe.*

LE SOLEIL *au Roi.*

Mon fils, le rang que tu lui cédes
N'a pas assez d'éclat pour un si digne roi ;

Que cent peuples divers fléchiſſent ſous ſa loi,
Et fondent l'empire des Medes.

Une partie des peuples de l'Europe & de l'Aſie vient ſe ſoumettre à Medus.

CHŒUR.

Courons tous rendre hommage à notre auguſte maître;
Le Soleil l'a choiſi pour nous donner la loi:
C'eſt le plus grand héros que la terre ait vu naître;
Qu'il ſoit encor le plus grand roi.

UNE EUROPE'ENNE.

Dans notre premiere ſaiſon,
L'amour prend ſoin de nous inſtruire;
L'on connoît plutôt ſon empire,
Que l'on ne connoît la raiſon.

Jeunes cœurs, laiſſez-vous charmer;
Tout vous apprend qu'il faut aimer.
Il n'eſt rien dans les airs, ſur la terre, dans l'onde,
Qui ne s'enflamme tour à tour;
Et quand on fit des loix pour le bonheur du monde,
On n'en fit point contre l'amour.

CHŒUR.

Courons tous rendre hommage à notre auguste
maître ;
Le Soleil l'a choisi pour nous donner la loi :
C'est le plus grand héros que la terre ait vu
naître ;
Qu'il soit encor le plus grand roi.

FIN.



CASSIUS

CASSIUS
ET
VICTORINUS,
MARTYRS,
TRAGEDIE CHRETIENNE.

Repréſentée pour la premiere fois le 6 Octobre 1732.



PRÉFACE.

Le sujet de cette tragédie est tiré de Grégoire de Tours, chapitres 32 & 33. du premier Livre de ses Histoires françoises. Voici ce qu'en dit ce saint & savant évêque, suivant l'ancienne traduction que j'ai cru devoir rapporter préférablement au texte latin, pour la commodité du lecteur.

» En vingt-septieme lieu, Valerien » & Galien obtinrent l'empire romain. » Au même tems Chrocus, roi en Al- » lemagne, ayant assemblé une armée, » parcourut toutes les Gaules, & dé- » molit de fond en comble toutes les » maisons qui étoient bâties d'antiquité; » & passant en Auvergne, il brûla, dé- » molit & rasa la ville où étoit un tem- » ple que les Galates, en leur langue » gauloise, appelloient *Vasso*, lequel » étoit fait & construit d'une architec-

» ture admirable ; il avoit double mu-
» raille, dont celle de dedans étoit de
» menue pierre, comme à la mosaïque,
» & celles de dehors de pierre de taille,
» & étoit de trente pieds de largeur. Il
» étoit au dedans diversifié de marbre
» & de pierre-ponce. Le plancher mê-
» me d'icelui étoit pavé de marbre, &
» le toit & voûtes couverts de plomb.

» L'antiquité rapporte que Victori-
» nus fut prêtre du susdit temple, le-
» quel allant souventefois au bourg
» qu'on appelloit le bourg des chré-
» tiens, pour persécuter les fidéles,
» rencontra Cassius, par les prédica-
» tions & miracles duquel il se conver-
» tit & crut en Jesus-Christ. Quittant
» les ordures des temples prophanes, il
» fut lavé du saint sacrement de bap-
» tême, & fut fort reluisant en œuvres
» de vertu ; & peu de tems après, lui
» & Cassius, par le martyre, furent as-
» sociés ça bas en terre, & s'en allé-
» rent ensemble à la vie céleste.

Les plaisanteries qu'on fit sur le nom de Valerien, lorsque le sieur de Riou-

péroux donna au public une tragédie qui portoit ce titre, m'ont empêché de prononcer le nom de cet empereur. J'ai eu la même délicatesse pour le nom de Galien, à cause du célebre médecin qui l'a porté. Claudius qui leur succéda, m'a paru plus digne de paroître sur la scene. L'incertitude de sa naissance, qu'aucun historien n'a pû découvrir, m'a engagé à le faire fils de Cassius, que je fais descendre des faux Romains qui portoient ce nom ; en quoi j'ai cru pouvoir imiter les fraudes pieuses de quelques historiens, qui croyant augmenter la vénération qu'on a pour les Saints, en leur attribuant une origine respectable, ont bien osé faire sortir de Jérusalem la Madeleine de Provence, & tirer notre saint Denis de l'Aréopage d'Athenes.

J'avois d'abord mis des stances dans la bouche de Victorinus après sa conversion, que je plaçois dans le quatriéme acte ; mais comme nous en avons dans la tragédie de Polieucte, je crus, par le conseil des comédiens, devoir

éviter cette espece de ressemblance. Cependant, comme elles me paroissent bien travaillées, je ne puis m'empêcher de les exposer au jugement du public, ne fût-ce que pour lui faire voir que lorsqu'il s'agit de lui plaire, je n'ai pas de peine à lui faire un sacrifice, où, peut-être, tout autre que moi ne se seroit soumis qu'avec répugnance.

STANCES.

LA vérité perçant les ombres,
Qui m'entouroient de toutes parts,
Dissipe enfin les voiles sombres
Qui la cachoient à mes regards.
L'esprit d'erreur & de mensonge
Vient de s'envoler comme un songe
Devant ses divines clartés;
Et cette lumiere épurée
Me montre la route assurée
Dont mes pas s'étoient écartés.

Ces Dieux sans vertu, sans puissance,
Ouvrages de nos propres mains,
Ne devoient leur fausse naissance
Qu'à l'aveuglement des humains.

Quels secours, quels effets propices
Peut-on tirer de sacrifices
Qui leur sont vainement offerts.?
Nos vœux, pareils à la fumée
Qu'en pousse la flamme allumée,
S'évanouissent dans les airs.

Le Dieu que les chrétiens adorent,
Seul digne d'être notre appui,
Peut donner à ceux qui l'implorent
Des biens immortels comme lui.
En vain de nos jours on décide;
En vain sous le fer homicide
On nous fait tomber en tous lieux,
A quelques traits qu'on soit en butte,
Peut-on s'allarmer d'une chute
Qui nous éleve dans les cieux?

Armé du sacré caractere
Qui vient d'animer ma vigueur,
Et qui, par une eau salutaire,
Répand la grace dans mon cœur,
Les tourmens n'ont rien que je craigne:
Pour le monde que je dédaigne,
Je n'ai que des yeux ennemis.
Et de ses charmes détrompée,
Mon ame n'est plus occupée
Que du bonheur qui m'est promis.

Ma fille, que pourront tes larmes
Contre le parti que j'ai pris?
Je vais leur opposer des armes
Qui me rendront sourd à tes cris.
Rien ne peut de ma main constante
Arracher la palme éclatante
Qui sera le prix de ma foi;
Et rien n'étonne mon courage,
Que de n'avoir pas l'avantage
De la partager avec toi.

J'ai rassemblé dans Claudius les qualités de roi, d'homme & de juge, qui, au rapport du grand Corneille, n'avoient pas encore été réunies dans un même personnage. On m'a mandé que quelques critiques ont blâmé la dureté de Cassius envers son fils : mais ils ne connoissent pas le caractere des premiers chrétiens. Il n'y avoit point alors de dispense de vœux, & l'exemple de Jephté leur servoit de regle.

Les sentimens de M. de la Motte sur le poëme dramatique m'avoient paru dignes d'une réponse; & je me prépa-

rois

rois à combattre les nouvelles regles qu'il vouloit introduire ſur notre théâtre, lorſque je vis avec plaiſir que M. de Voltaire m'en avoit épargné la peine dans la préface qu'il a fait imprimer à la tête de la nouvelle édition de ſon Oedipe.

On ne peut mieux faire voir l'illuſion que cauſe d'abord cette prétendue unité d'intérêt dont M. de la Motte s'applaudit d'avoir fait la découverte, & qui n'eſt autre choſe que l'unité d'action, comme l'a fort bien remarqué M. de Voltaire : mais j'ai été choqué en même tems qu'un ſi habile défenſeur des regles du poëme épique, en voulant nous montrer les modeles que nous devons ſuivre, n'ait pas craint de mettre Adiſſon & Mafei à côté des Corneilles, des Racines & des Molieres. Ces deux auteurs, qui nous ſont à peine connus, peuvent être eſtimés dans leur pays ; mais les nôtres ſont admirés de toutes les nations. La réputation de l'Anglois n'a point paſſé la mer, comme celle de l'Italien n'a point tranſpiré

en deçà des Alpes : & si M. de Voltaire accommodoit quelqu'un de leurs poëmes à notre théâtre, je ne doute pas que malgré tous les ornemens qu'il est capable de lui donner, le succès ne le détrompât bientôt de son injuste parallele.

Il est beaucoup mieux fondé à soutenir contre l'opinion de M. de la Motte, qu'une tragédie en prose ne seroit pas du goût du Public. On l'a trop accoutumé à entendre parler les héros qu'on introduit sur la scène, une langue différente de la sienne. Il ne seroit pourtant pas impossible qu'une tragédie en prose pût réussir. La licence des vers iambes que les Grecs & les Latins emploient à leurs poëmes dramatiques, pourroit autoriser cette croyance. Ignore-t-on qu'à l'exception du second & du cinquième pied de ces vers, toujours composés d'une breve & d'une longue, les quatre autres pieds admettoient indifféremment les spondés, les dactiles, les trochées, les tribraches, &c. Peut-on disconvenir que cette me-

ſure irréguliere n'approchât beaucoup de la proſe ? Et ſi M. de Voltaire connoiſſoit l'ancien théâtre, il ſauroit que la tragédie de *Thomas Morus* réuſſit parfaitement autrefois, quoiqu'elle fût écrite en proſe, & que la Serre en fût l'auteur.

En effet, des dialogues en proſe bien vifs & bien ſerrés feroient plus d'effet ſur les ſpectateurs que des vers allongés par des épithetes ; & nous voyons ſouvent que les plus beaux endroits de nos tragédies ne différent point de la proſe par leur noble ſimplicité.

* Va, je ne te hais point,
Tu le dois.
Je ne puis.

** Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?
Qu'il mourût.

Ce n'eſt ni par la cadence, ni par la meſure, que ces deux vers ſont admirés de tout le monde ; & les rimes mê-

* *Le Cid.* ** *Les Horaces.*

me qui les suivent, ne font que diminuer de leur prix.

Tout ce qu'un auteur, qui voudroit écrire une tragédie en prose, auroit le plus à craindre, ce seroit dans les récits qui demanderoient quelques longueurs: alors dépouillés de l'ornement de la rime, ils deviendroient languissans, & manqueroient de ces fins heureuses qui attirent les applaudissemens du parterre. Ainsi le sentiment de M. de Voltaire doit l'emporter sur celui de M. de la Motte, puisque le premier a l'usage pour lui; & que l'autre n'a qu'un seul exemple, qui lui étoit même inconnu.

En effet, nous sommes si accoutumés à la rime, qu'elle est devenue inséparable de la poësie, & qu'elle en fait souvent le plus grand mérite. Malherbe, Racan, Rotrou, le grand Corneille, & M. Despréaux, n'ont jamais manqué de bien rimer; & M. Racine est le seul de nos grands poëtes qui se soit dispensé deux fois de cette régle générale.

* Qu'as-tu vu ? que fais-tu ?
Depuis quel tems, pourquoi, comment t'es-tu rendu ?

* Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir ?
Une mere à vos pieds peut tomber sans rougir.

C'est à la richesse de ces rimes que M. Rousseau doit une partie de la réputation de ses ouvrages; Quiconque au contraire sera dans une habitude continuelle de rimer comme Pradon, *vaincu* avec *vertu*, *haï* avec *ami*, *heureux* avec *furieux*, *mouvement* avec *enfant*, *périr* avec *servir*, &c. ne s'attirera jamais de véritables éloges qu'en se corrigeant de ce défaut, qui est encore plus remarquable sur le papier que sur le théâtre.

Je vois avec plaisir * les meres de Memphis
Célebrer en pleurant le vainqueur de leur fils.

Et je bois le nectar ** quand la terre humectée
Boit à regret le sang des neveux d'Erectée.

* *Racine.* ** *Malherbe.*



ACTEURS.

CLAUDIUS, associé à l'empire par l'empereur Galiénus.

CASSIUS, pere de Claudius, sous le nom de LICAS.

VICTORINUS, grand prêtre des Idoles.

JUSTINE, fille de Victorinus.

MAXIME, } Tribuns romains.
RUTILE, }

CAMILLE, confidente de Justine.

LEPIDE, domestique de Victorinus.

GARDES de Claudius.

SUITE de Victorinus.

La Scene est à Clermont en Auvergne, dans le Palais de Victorinus.



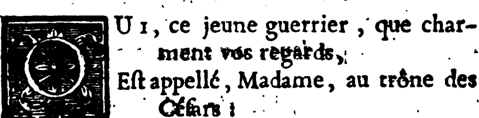
CASSIUS
ET
VICTORINUS,
MARTYRS,
TRAGEDIE CHRETIENNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, CAMILLE.

CAMILLE.



OUi, ce jeune guerrier, que charment vos regards,
Est appellé, Madame, au trône des Césars :
De l'univers entier sa valeur admirée,
Des Germains aujourd'hui la Gaule délivrée,

CASSIUS

Ne pouvoient réunir en de plus dignes mains
Le choix de votre cœur, & celui des Romains.
Bientôt, n'en doutez point, vous aurez l'avantage
De voir un empereur vous rendre son hommage,
Et préferer aux noms de maître & de vainqueur,
Le plaisir innocent de charmer votre cœur.
Déja, pour s'acquitter des honneurs qu'il mérite,
Au devant de ses pas chacun se précipite :
Votre pere lui-même, instruit de son devoir,
Se prépare à partir pour l'aller recevoir :
Et vous seule, insensible au progrès de ses armes,
Semblez de ce grand jour ne pas goûter les charmes.

JUSTINE.

Claudius autrefois, je ne m'en défends pas,
Perdit quelques soupirs pour mes foibles appas :
Mais vainqueur des Germains, assuré de l'empire ;
Aujourd'hui que dans Rome un autre espoir l'attire ;
Quand les Alpes, bientôt s'abaissant sous ses pas,
Auront mis entre nous de si vastes climats,

De Justine aisément il perdra la mémoire ;
Et dans ce haut dégré de puissance & de gloire,
Les soins de sa grandeur l'occupant chaque jour
L'emporteront bientôt sur ceux de son amour.

CAMILLE.

Vous offensez, Madame, un héros qui vous aime,
Quand vous jugez si mal de son amour extrême.
Où trouveroit-il mieux, pour partager son rang,
L'éclat de la beauté dans celui d'un beau sang ?
Grand-prêtre de nos Dieux, descendu de nos princes,
Votre pere, sous lui, gouverne ses provinces ;
Dans l'un & l'autre emploi, confiés à ses soins,
De tous les malheureux prévenant les besoins ;
Ses sublimes vertus, son illustre naissance,
Ne méritent que trop cette auguste alliance.

JUSTINE.

Hé ! ce sont ces vertus qui peuvent l'empêcher.
Mon pere, à la pitié se laissant trop toucher,
N'a point pour les chrétiens cette haine cruelle
Que Rome veut dans ceux qui commandent sous elle.
Un de ces malheureux dont il devint l'appui,
Irrite dès long-tems nos prêtres contre lui :

Je crains que Claudius, prévenu par leurs plaintes,
Ne porte à mon amour de mortelles atteintes.
On n'éprouve jamais d'ennemis plus cruels
Que ceux qui sont chargés du soin de nos autels,
Ni qui connoissent moins le pardon des offenses,
Lorsque du nom des Dieux ils couvrent leurs vengeances.

CAMILLE.

Croyez-vous qu'un amant, se laissant prévenir,
A leurs ressentimens consentît de s'unir;
Ni que dans votre pere il prît pour une offense,
Un acte de justice & de reconnoissance?
S'il est vrai qu'un chrétien fut l'objet de ses soins,
Pour qui sauva vos jours, pouvoit-il faire moins?
Sans lui, d'un monstre affreux vous étiez la victime.

JUSTINE.

Un service si grand n'efface pas son crime.
Je ne sai si les Dieux, à me nuire obstinés,
Condamnent les secours qu'ils ne m'ont pas donnés;
Mais lorsque, pour calmer l'effroi qui me possede,
J'ai voulu dans leur temple en chercher le remede,

J'ai senti sous mes pas le marbre s'ébranler;
J'ai cru voir devant moi les autels reculer;
Et comme si le coup, que leur courroux m'apprête,
Ne se contentoit pas de tomber sur ma tête,
Par les mains de mon pere, en nos jours solemnels,
Je ne vois point de sang arroser leurs autels,
Que des signes affreux, redoublant leurs menaces,
Ne m'annoncent pour lui le comble des disgraces.

CAMILLE.

Madame, croyez-moi, l'aspect de l'empereur
Dissipera bientôt cette injuste terreur;
Et dans vos cœurs unis, de véritables charmes
Succederont sans peine à de fausses allarmes.
Voici Victorinus qui s'apprête à partir.



SCENE II.

VICTORINUS, JUSTINE, CAMILLE, LEPIDE, *Suite.*

VICTORINUS *à sa suite.*

Quand il en sera tems, qu'on vienne m'avertir.

SCENE III.

VICTORINUS, JUSTINE, CAMILLE, LEPIDE.

VICTORINUS.

Ma fille, vous savez la nouvelle victoire
Qui porte Claudius au faîte de la gloire,
Et du champ de bataille, au sortir des hazards,
Le conduit en triomphe au trône des Césars :
Il s'avance vèrs nous, on vient de me l'apprendre ;
Mon devoir près de lui m'ordonne de me rendre.

Incertain de l'accueil que j'en puis recevoir,
Je viens vous embrasser avant que de le voir.

JUSTINE.

Seigneur, de ce discours que faut-il que j'augure?
Ceux qui voudroient ternir une vertu si pure,
Ont-ils osé porter leurs complots odieux....

VICTORINUS.

Quel que soit mon destin, je m'abandonne aux Dieux.
Des prêtres contre moi la haine se déclare;
Je sai qu'à m'accuser leur troupe se prépare:
La fuite de Licas présente à leur fureur
Le moyen de me perdre auprès de l'empereur.
On ne peut d'un chrétien empêcher la poursuite,
Sans attirer sur lui la peine qu'il évite.
Mais la crainte, toujours compagne des forfaits,
N'entre point dans un cœur qui n'en commit jamais;
Et sans m'épouvanter de tout ce qu'ils méditent,
Je laisse les remords à ceux qui les méritent.

JUSTINE.

Non, du nouveau César, dont je connois le cœur,
Vous n'éprouverez point cet excès de rigueur.

Oserois-je à vos yeux exposer ma foiblesse ?
J'en reçus autrefois des marques de tendresse ;
Et d'un pere toujours respectant le pouvoir,
La mienne, pour paroître, attendoit mon devoir.
Mais s'il est vrai, Seigneur, qu'en ce comble de gloire,
De mes foibles attraits il garde la mémoire,
Pourroit-il condamner vos généreux secours,
Pour celui qui d'un monstre a défendu mes jours ?
Sa fuite qui l'arrache à d'injustes supplices,
Est-elle un prix trop grand pour de si grands services ?

VICTORINUS.

A l'hymen dont César voudroit vous honorer,
Le sang dont vous sortez vous permet d'aspirer ;
Mais contre les chrétiens, sur l'amour la plus forte,
Je doute qu'en son cœur la haine ne l'emporte,
Dans ses ressentimens encor plus furieux,
Qu'il joint sa propre cause à la cause des Dieux,
Et qu'en les accablant du poids de sa colere,
Il croit venger sur eux les mânes de son pere.
Il croit que Cassius, par leurs mains egorgé,
Par trop de flots de sang ne peut être vengé ;

Et quand il punira ma pitié comme un crime,
La loi veut mon trépas, & le rend légitime.
Ainsi, pour obéir à cette dure loi,
S'il se trouvoit forcé de vous priver de moi;
Et que, pour adoucir l'aigreur de cette perte,
Il voulût que sa main vous fût encore offerte,
Gardez-vous d'écouter un injuste courroux;
Ne vous refusez pas à cet illustre époux.
Les pleurs que l'on répand pour le trépas d'un pere,
Sont bientôt essuyés par une main plus chere.

JUSTINE.

Non, Seigneur, quelques nœuds qu'ait pu former l'amour,
Ils seroient tous brisés si vous perdiez le jour:
On ne verra jamais que la main de Justine
Se donne lâchement à qui vous assassine;
Ni qu'aspirant au trône après votre trépas,
Je vous aime assez peu pour ne vous suivre pas.
J'espere que les Dieux, dissipant cet orage,
Eloigneront de nous ce funeste présage;
Ou qu'avant qu'il éclate, on me verra périr,
S'ils n'exaucent les vœux que je vais leur offrir.



SCENE IV.

VICTORINUS, LEPIDE.

VICTORINUS.

Ce n'eſt pas tout, ami ; de plus vives allarmes
Etonnent ma conſtance, & font couler mes larmes.
Je tremble que Licas, depuis trois ans cherché,
Ne puiſſe à tant de bras être long-tems caché ;
Ou ſi ſon cœur trop tendre avoit le moindre ombrage
Que ſa fuite ſur moi fît tomber quelque orage,
En quelque lieu qu'il ſoit, je puis bien t'aſſurer
Qu'à ſes perſécuteurs il viendroit ſe livrer.
Dieux ! conſervez ſes jours ; faites que de ſon zele
Je ne reçoive pas cette preuve nouvelle ;
Et qu'à tant d'ennemis, armés pour ſon trépas,
L'éclat de ſes vertus ne le décele pas.

LEPIDE.

Se peut-il que le ciel, malgré le ſort barbare,
Ait mis dans un eſclave une vertu ſi rare ?

VICTORINUS.

VICTORINUS.

Tout esclave qu'il est, sans parens, sans appui,
Il est peu de mortels si généreux que lui.
Quand des prêtres, pour lui, la haine déclarée
Le força de quitter cette ingrate contrée ;
» Je prévois, me dit-il, que ces bords malheureux
» Eprouveront bientôt des ravages affreux ;
» Pour vous en garantir, d'une amitié sincere
» Je remets en vos mains la marque la plus chere.
» Les martyrs que ce fer éleva dans les cieux,
» Aux yeux de l'Eternel l'ont rendu précieux.
» Par ce dépôt sacré, certains de leur défense,
» Les lieux où vous vivrez seront en assurance ;
» Et j'espere qu'un jour éclairant votre cœur,
» Ils le dégageront du culte de l'erreur.
Tels furent ses adieux. Quels terribles spectacles
Dans la Gaule bientôt suivirent ses oracles !
Que de remparts détruits, victimes des Germains !
Combien de flots de sang coulerent de leurs mains !
Ces murs furent les seuls qui, parmi tant d'alarmes,
Ne ressentirent point la fureur de leurs armes.

A peine jusqu'à nous ils osoient s'avancer,
Que d'invisibles mains sembloient les repousser;
Et tous leurs bataillons, qui par la force ouverte
Croyoient déja tracer l'ordre de notre perte,
S'enfuyoient loin de nous à pas précipités,
Tels que si par les vents ils étoient emportés.

LEPIDE.

Hé! pourquoi donc, Seigneur, nos prêtres en furie
Osent-ils attaquer une si belle vie,
Et se faire un devoir de vous persécuter
Pour des soins généreux qu'ils devroient imiter?

VICTORINUS.

Mes soins pour un chrétien digne de mon estime,
Envers ses ennemis ne sont pas tout mon crime:
Obligé par le rang que je tiens en ces lieux,
De mettre en leurs excès un frein religieux,
Je n'ai jamais souffert, qu'inventeurs de miracles,
Le peuple fût séduit par leurs trompeurs oracles.
J'ai toujours combattu, sans les faire rougir,
Les indignes motifs qui les faisoient agir;
Leurs dehors fastueux, leurs secrets artifices,
Et leur avidité, source de tous leurs vices.

LEPIDE.

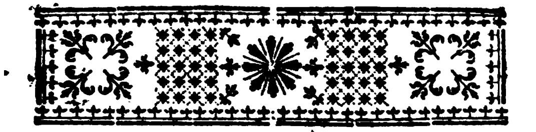
On ne vit point ainsi dans la loi des chrétiens.
Les leurs, humbles, zélés, prodigues de leurs biens,
Marchent par des chemins inconnus pour les nôtres;
Et lorsqu'avec les uns je compare les autres,
Je ne m'étonne plus de voir tant de mortels,
Pour courir après eux, deserter nos autels.

VICTORINUS.

Peut-être jusqu'aux Dieux, par ces effets sinistres,
Fait-on passer l'horreur qu'on a pour leurs ministres;
Et le peuple confond, dans l'erreur de ses sens,
Les prêtres criminels, & les Dieux innocens.
Les chrétiens, dont les mœurs l'emportent sur les nôtres,
Sont aujourd'hui, Lépide, opprimés par les autres:
Car enfin, de tout tems chaque culte est jaloux
De vouloir que son Dieu soit le plus grand de tous;
Et peut-être leur joug, s'ils devenoient les maîtres,
Ne seroit pas moins dur que celui de nos prêtres.

Des deux extrémités choisissant le milieu,
J'y crois pouvoir fixer le culte du vrai Dieu ;
Que le moyen pour nous le plus sûr de lui plaire,
Est d'être généreux, pitoyable, & sincere ;
Et sans porter plus loin un esprit combattu,
Aimer tous les chemins qui vont à la vertu.
Je viens de t'exposer mon ame toute nûe.
Telle est la route, ami, que j'ai toujours tenue ;
Tels sont mes sentimens : prêts de pencher ailleurs
Quand on me convaincra qu'il en est de meilleurs.
Cependant, ce grand bruit semble me faire entendre
Qu'au devant de César il est tems de me rendre.
Allons voir si déja prévenu contre nous,
Ma pitié pour Licas m'attire son courroux ;
Ou si, sur les transports d'une naissante flâme,
Justine à trop d'espoir n'a point livré son ame.
Mais qu'il vienne animé de colere ou d'amour,
Pour couronner ma fille, ou pour m'ôter le jour,
Sa haine ou sa faveur dans la même balance,
N'auront pas le pouvoir d'ébranler ma constance
Et tant que je vivrai, je saurai d'un même œil,
Voir l'une sans frayeur, & l'autre sans orgueil.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, MAXIME, *Gardes.*

CLAUDIUS *à un garde.*

QU'on aille de ma part avertir le grand-prêtre
Qu'en ces lieux, sans témoins, je veux le voir paroître.
Aux autres gardes.
Et vous, dans ce palais, de ma garde suivis,
Amenez ce chrétien que je vous ai remis.
Un mouvement secret, un pouvoir que j'ignore,
Me presse de le voir, de lui parler encore.
Qu'on ne manque pour lui, ni de soins, ni d'égards;
Et que rien en ces lieux ne blesse ses regards.

SCENE II.

CLAUDIUS, MAXIME.

MAXIME.

Hé quoi ! pour les chrétiens votre cœur inflexible,
A la pitié pour eux s'est-il rendu sensible ?
Quel prodige étonnant a pu vous dispenser...

CLAUDIUS.

Du désordre où je suis, je ne sai que penser.
Par tous ces mouvemens qui viennent me surprendre,
Il semble que les Dieux veuillent me faire entendre
Que ce vieillard, peut-être, à mes justes fureurs,
Du meurtre de mon pere apprendra les auteurs.
Quoi qu'il en soit, Madame, il faut qu'en sa présence
Je tâche d'éclaircir... Mais Justine s'avance;
Et tous les autres soins qui pouvoient m'émouvoir,
Cédent en ce moment au plaisir de la voir.

SCENE III.

CLAUDIUS, JUSTINE, CAMILLE, MAXIME.

CLAUDIUS.

DAns mes autres combats j'ai cherché la victoire,
Pour l'intérêt de Rome & celui de ma gloire;
Mais aujourd'hui, Madame, en signalant mes coups,
J'ai bien moins combattu pour elle que pour vous.
De votre seul péril ma tendresse allarmée,
A cherché les Germains, a vaincu leur armée;
Sans devoir les succès, dont mon cœur est flatté,
Qu'aux efforts que j'ai fait pour votre sûreté.
A peine l'ennemi par une fuite prompte,
Ainsi que ma victoire, a confirmé sa honte;
A peine, en même tems, j'ai su de toutes parts
Que Rome m'appelloit au trône des Césars,
Je viens, entr'elle & moi, vous prendre pour arbitre,
Si je dois accepter, ou refuser un titre

Qui, tout brillant qu'il eſt, m'offriroit peu d'appas,
Si Juſtine avec moi ne le partageoit pas.

JUSTINE.

Seigneur, il m'eſt bien doux que dans votre mémoire,
Tant d'amour dure encore où brille tant de gloire :
Mais je répondrois mal à cet excès d'honneur,
Si pour me trop livrer au penchant de mon cœur,
Je cachois à vos yeux, ſous de vains artifices,
Ce que de votre regne exigent les prémices.
Par trente uſurpateurs l'empire déchiré,
L'empereur aux plaiſirs honteuſement livré,
Son pere dans les fers, à la honte de Rome,
Pour rétablir ſon luſtre, ont beſoin d'un grand homme
Qui rendent la vigueur à ce corps expirant,
Et dont la main plus forte arrête ce torrent.
Ils ne pouvoient, Seigneur, en des tems ſi funeſtes,
Sous un chef plus illuſtre en raſſembler les reſtes:
Mais juſqu'à ce haut rang c'eſt peu de parvenir,
Il faut n'épargner rien pour vous y maintenir.
Rome, dont le murmure eſt toujours trop à craindre,
Du choix de votre épouſe auroit lieu de ſe plaindre

Si lorsque tant d'objets, élevés dans son sein
Pour prétendre à l'honneur de vous donner sa main,
Joignent aux plus grands noms les beautés les plus rares,
Vous alliez la chercher chez des peuples barbares;
Et que mon cœur, pour vous trop prompt à s'enflammer,
Me tînt lieu des vertus qui doivent vous charmer.

CLAUDIUS.

Aussi dans l'univers ne vois-je que Justine
Digne de ce haut rang, que Rome me destine.
Pour vous le disputer, elle ne produit plus
Ni filles de Caton, ni femmes de Petus.
L'amour de la grandeur, qui peut tout sur leurs ames,
N'y laisse point de place à d'innocentes flâmes;
Le soin de leur vertu, comme un vain ornement,
Au prix de leurs appas les touchent foiblement.
Pour prétendre à César, pour en être écoutées,
Elles n'épargnent plus ni beautés empruntées,
Ni refus attirans pour se faire chercher;
Et parmi les sermens d'une flamme constante,
Leur bouche ne dit rien que leur cœur ne démente.

Vous ſeule raſſemblez, à l'exemple des Dieux,
Tout ce qui peut charmer & les cœurs & les yeux :
Les ſolides vertus, & les graces naïves,
Ne reſpirent qu'en vous, n'habitent que ces rives,
Ah ! lorſque j'aſpirois à vos divins appas,
Sans pouvoir leur offrir que mon cœur & mon bras,
Vous n'avez regardé ni dans l'un ni dans l'autre,
Les inégalités de mon ſort & du vôtre :
Et quand, par un bonheur où je n'oſois penſer,
Le ciel me donne un trône à vous pouvoir placer,
Si pour tant de vertus, d'appas & de conſtance,
Je manquois de juſtice ou de reconnoiſſance,
Ma funeſte grandeur ne me défendroit pas,
Des remords éternels qui ſuivent les ingrats.

JUSTINE.

Seigneur, quoique mes vœux n'aſpirent qu'à vous plaire,
Je ne puis rien, pour vous ſans l'ordre de mon pere :
Mais, ſi j'en puis juger, il ſait trop ſon devoir,
Pour refuſer un bien qui paſſe ſon eſpoir.
Je le laiſſe avec vous ; & déja par avance,
Mes vœux vont au devant de mon obéiſſance.

SCENE IV.

CLAUDIUS, VICTORINUS, MAXIME, LEPIDE.

CLAUDIUS.

Seigneur, lorsque les Dieux, & le choix des Romains
Du trône des Césars m'ont ouvert les chemins,
Puis-je espérer de vous, qu'approuvant mon hommage,
Vous voudrez qu'avec moi Justine le partage,
Et que vous accordiez aux voeux d'un empereur,
Ce qui peut l'élever au comble du bonheur?

VICTORINUS.

Seigneur, tant de bontés, de gloire & de puissance
Ne laissent point douter de ma reconnoissance;
Ni qu'il soit des mortels honorés d'un tel choix,
Qui puissent résister à de si douces loix.

CLAUDIUS.

C'eſt donc à vous, Seigneur, pour l'hymen que
j'eſpere,
De remplir les devoirs de grand-prêtre & de
pere;
Et de faire ceſſer, en hâtant mon bonheur,
Les troubles qu'un chrétien excite dans mon
cœur.

VICTORINUS.

Un chrétien?

CLAUDIUS.

Apprenez par le cours de ma vie,
Combien je dois de haine à cette ſecte impie.
A peine je voyois la lumiere des cieux,
Contre ces ennemis de l'empire des Dieux,
Aux mains de Caſſius, auteur de ma naiſſance,
Les Dieux & l'empereur remirent leur ven-
geance.
De leurs ordres ſanglans fidele exécuteur,
Mon pere s'anima d'une ſainte fureur;
Et contre nos autels la Gaule ſoulevée,
D'un ſacrilege ſang fut long-tems abreuvée.
Enfin, de ce héros qui me donna le jour,
Dans Rome, après cinq ans, j'attendois le re-
tour;
Mais.... ô félicité vainement attendue!
De ſes pas tout-à-coup la trace fut perdue;

Sans que depuis quinze ans, que j'ignore son sort,
J'aye encor pû savoir s'il est vivant ou mort.
On crut que les chrétiens, lassés de leurs miseres,
S'étoient vengés sur lui du meurtre de leurs freres,
Et qu'en secret, par eux dans un piége attiré,
Accablé par le nombre, il y fut massacré.
Quel devins-je à ces bruits, que je crus véritables!
Je jurai par les Dieux la perte des coupables:
Et depuis mes sermens, depuis leur trahison,
J'ai tâché d'en éteindre & la secte & le nom.
Contre quelque ennemi, jaloux de sa puissance,
Que Rome ait à mon bras confié sa vengeance,
Ces ennemis secrets, immolés les premiers,
Ont toujours de leur sang arrosé mes lauriers.
Les Dieux, au zele ardent que j'avois pour leur gloire,
Ont sans doute accordé ma derniere victoire:
Que dis-je? jusqu'au trône ils ont porté mes voeux,
Pour prix de tant de sang que j'ai versé pour eux.
Et je venois, Seigneur, plein d'amour & de joie,
Vous faire part des biens que leur faveur m'envoie:

Ô ſurpriſe ! ô terreur ! Non loin de ces remparts,
Qu'ai-je vu ! quel ſpectacle a frappé mes regards !
Dans un antre profond, des chrétiens téméraires
Célébroient en ſecret leurs coupables myſteres ;
Et l'encens qu'à nos Dieux refuſe leur erreur,
Sur un autel profane y fumoit pour le leur.
Mes ſoldats, par ce crime animés au carnage,
Les armes à la main m'en ouvrent le paſſage.
Là, tous ces inſenſés, réſolus de mourir,
Au-devant de nos coups s'empreſſent de courir.
Un vieillard vénérable au milieu de la foule,
Levant les mains au ciel tandis que le ſang coule,
Semble attendre la mort, qu'il ne peut éviter,
Sans en craindre le coup, ni le précipiter.
Ma troupe tout-à-coup perdant ſa violence,
Se range autour de lui dans un morne ſilence :
Moi-même, je l'avoue, à ſon auguſte aſpect
Je fus ſaiſi de crainte & rempli de reſpect.
Je ceſſai de parler : tous mes ſens ſe troublerent ;
De ma tremblante main mes armes s'échapperent ;
Et comme ſi nos Dieux devoient hommage au ſien,
Je fus prêt de tomber aux pieds de ce chrétien.

VICTORINUS.

Savez-vous son pays, son nom, ou sa naissance ?

CLAUDIUS.

Lorsque je l'ai pressé de rompre le silence,
Il s'est dit votre esclave ; il se nomme Licas :
C'est tout ce que j'en sai.

VICTORINUS.

Ne vous offensez pas
Si le nom d'un ami, dont le malheur me touche,
M'arrache les soupirs qui sortent de ma bouche ;
J'ignore comme vous quel pays est le sien ;
Mais ôtez-lui l'erreur & le nom de chrétien,
Jamais l'amour des Dieux, pour l'humaine nature,
Ne versa dans une ame une vertu si pure.
A peine pour esclave il fut reçu chez moi,
Qu'admirant la vertu partout où je la voi,
Malgré l'état obscur où le ciel le fit naître,
Je fus plus son ami que je ne fus son maître.
On reçoit tôt ou tard le prix de ses bienfaits :
Quand j'y pensois le moins, j'en sentis les effets.
Il sauva la province ; il sauva ma famille ;
Et sans Licas, Seigneur, je n'aurois plus de fille.

CLAUDIUS.

Dieux ! que me dites-vous ?

VICTORINUS.

Un monstre furieux
Répandoit l'épouvante & la mort en ces lieux :
On ne voyoit partout que moissons embrasées,
Que de ruisseaux de sang les plaines arrosées.
On le fuyoit en vain, on ne l'évitoit pas ;
Invisible ou présent, il portoit le trépas ;
Et si contre sa rage on trouvoit des asyles,
Les airs qu'il infectoit les rendoient inutiles.
On consulta les Dieux : peres infortunés,
Quels remédes cruels vous furent ordonnés !
Il fallut tous les mois, qu'à sa fureur livrée,
Une fille expirât pour toute la contrée.
Justine . . . ô souvenir qui me perce le coeur !
Du premier choix du sort éprouva la rigueur :
Malgré tous mes efforts pour défendre sa vie,
Dans mon sein expirant elle me fut ravie ;
Et les Dieux, dont en vain j'embrassois les autels,
Furent sourds à mes cris, ainsi que les mortels.
Licas seul fut touché du deuil de ma famille ;
Il voulut au supplice accompagner ma fille :
Intrépide & tranquille à l'aspect du dragon,
Du Dieu qui le protege il invoqua le nom ;

Et soudain, dans son sang, cet ennemi terrible
Tomba comme frappé d'une main invisible.

CLAUDIUS.

Qu'entens-je ? ô juste ciel !

VICTORINUS.

Je crus alors, Seigneur ;
Devoir briser les fers de mon liberateur,
Et joindre avec éclat à cette récompense,
Tout ce qui dépendoit de ma reconnoissance.
Mais nos prêtres, jaloux que le Dieu d'un chrétien
Ait fait voir sa puissance où les leurs n'ont pû rien,
Au pouvoir des enfers imputant ses services,
Demandent qu'on le livre aux plus cruels supplices :
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Il fallut en secret l'éloigner de ces lieux.
Il partit. Son départ me fit verser des larmes,
Jugez combien ce jour réveille mes allarmes,
Et de quelle douleur je me sens pénétrer,
Par le nouveau péril où je le vois rentrer.

CLAUDIUS.

Après ce qu'il a fait pour l'objet de ma flâme,
Je ne m'étonne plus s'il a touché mon ame ;

Qui conserva des jours où j'attache les miens,
Doit être distingué du reste des chrétiens.
Mais que sert ma pitié, s'il la rend inutile ?
Malgré les Dieux & lui, puis-je être son asyle ?
Faut-il qu'envers ces Dieux, la nature, & l'état,
Je manque à mes sermens, pour n'être point ingrat ?
Ou faut-il que ces Dieux, l'état, & la nature,
Me forcent d'être ingrat, pour n'être point parjure ?
Licas fut votre esclave, il vous sera remis :
Montrez-lui les périls où son erreur l'a mis ;
Tâchez de l'éblouir par tous les avantages
Qui peuvent ébranler les plus fermes courages.
Dites-lui que César, charmé de ses vertus,
Veut l'aimer, l'honorer autant que Cassius ;
Que pour remplir chez moi la place de mon pere,
Il n'a qu'à dire un mot, si ce nom peut lui plaire.
Mais si tous vos efforts ne peuvent rien sur lui,
Qu'il voie en vous son juge, au lieu de son appui.
Prononcez son arrêt. Faites qu'on le punisse ;
Epargnez-moi l'horreur d'ordonner son supplice.

VICTORINUS.

Moi, son juge ! Seigneur, je verrai ce chrétien ;
Pour le persuader je n'épargnerai rien :

N'attendez rien de plus. Un arrêt ſanguinaire
Ne ſouillera jamais mon ſacré caractere ;
Il n'eſt reſpect humain qui puiſſe l'obtenir.
Mon devoir eſt d'inſtruire, & non pas de punir ;
Et ce n'eſt pas à nous, qui prions pour les crimes,
De verſer d'autre ſang que celui des victimes.

CLAUDIUS.

Tous ceux qu'à nos autels attache leur emploi,
Ne ſe font pas, Seigneur, une pareille loi ;
Ils ne ſe piquent point de la même indulgence
Pour qui bleſſe des Dieux la ſuprême puiſſance ;
Si leurs premiers avis n'arrêtent ce torrent,
Ils appliquent le fer où le mal eſt trop grand ;
Et d'une main cruelle, & d'un cœur pitoyable,
En puniſſant le crime, ils plaignent le coupable.
Je ſuivrai leur exemple. Et puiſque votre cœur,
Du crime d'un chrétien n'a point aſſez d'horreur,
Je le verrai ſans vous ; & me rendant le maître
Des tendres mouvemens que j'ai trop fait paroître,
S'il n'adore nos Dieux, s'il réſiſte à nos loix,
J'oſerai plus que vous, pour ſoutenir leurs droits.

SCENE V.

VICTORINUS, LEPIDE,

VICTORINUS.

NOn, ce n'eſt point à vous, monarques de
la terre,
D'uſurper un pouvoir qui n'eſt dû qu'au tonnerre :
Ceux que vous pourſuivez avec tant de courroux,
Sont par le ciel, peut-être, éclairés plus que vous.
Vous avez ſur leurs jours une entiere puiſſance ;
Mais leurs cœurs ne ſont point de votre dépendance ;
Et l'on oppoſe mieux à leurs égaremens,
La force des raiſons que celle des tourmens.

LEPIDE.

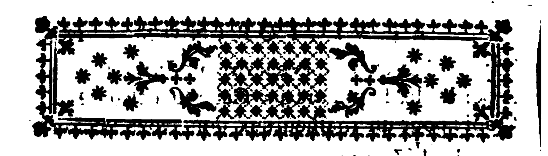
Ah ! ſi de ces tranſports vous n'êtes pas le maître,
Pour votre ſûreté gardez-les de paroître.
De votre auguſte rang les prêtres ſont jaloux ;
Voulez-vous leur donner des armes contre vous,

Et peut-être exposer la charmante Justine
A perdre les honneurs que César lui destine ?
Quoi ! pour un malheureux dont vous ne connoissez ....

VICTORINUS.

Je connois sa vertu, Lépide, & c'est assez ;
Il ne m'importe pas d'en savoir davantage.
De sa tête autrefois je détournai l'orage ;
D'un semblable péril je veux le garantir :
Je vais tout préparer pour le faire partir.
Un ami vertueux m'est plus que ma famille ;
Ses jours me sont plus chers qu'un trône pour ma fille :
Mon cœur, par d'autres soins vainement combattu,
Ne craint point les périls qui sauvent la vertu.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, MAXIME.

MAXIME.

APprochez : c'eſt ici que Céſar doit ſe rendre,
Et qu'il veut, ſans témoins, vous voir & vous entendre :
Par d'injuſtes refus gardez-vous de braver
Un prince généreux qui cherche à vous ſauver.
Senſible à ſes bontés, prévenez ſa colere ;
De ceux qui de leur crime ont reçu le ſalaire,
N'allez point augmenter le nombre malheureux,
Et ne le forcez pas de vous punir comme eux.

CASSIUS.

Si mon crime eſt pareil, eſt-il de ſa juſtice
De ne pas me punir par un pareil ſupplice ?

Qu'ai-je en moi plus qu'eux tous digne de l'attendrir,
Juſqu'à me refuſer la gloire de mourir ?

MAXIME.

La gloire de mourir pour une fauſſe idée,
Sur la ſaine raiſon ne fut jamais fondée ;
Et l'on voit trop en vous des marques d'un grand cœur,
Pour ne le pas tirer d'une pareille erreur.
Céſar, dans les périls où ſa grandeur l'appelle,
Croit que les immortels reconnoîtroient ſon zele ;
Si ſes ſoins, ſa faveur, qui vous préfere à tous,
Leur attiroient l'encens d'un homme tel que vous.

CASSIUS.

Un homme tel que moi, nourri dans l'eſclavage,
Accablé ſous le poids & des fers & de l'âge ;
A-t-il pû mériter que Céſar aujourd'hui,
Du haut de ſa grandeur deſcende juſqu'à lui ?
Mais dût-il avec moi partager ſa puiſſance,
Il ne doit pas compter d'ébranler ma conſtance,
Ni que par un trafic indigne d'un grand cœur,
Aux dépens de ma foi j'achete ſa faveur.

MAXIME.

Hé ! ne pouvez-vous pas, à l'abri de l'orage,
Au Dieu que vous ſervez rendre un ſecret hommage ?

Croyez-vous à la cour être le seul chrétien
Qui pense comme vous, & n'en témoigne rien?

CASSIUS.

Qui se nomme chrétien sans en porter la marque,
Et manque aux loix d'un Dieu pour celles d'un Monarque,
Egalement coupable & parjure envers eux,
Pense n'en trahir qu'un, & les trahit tous deux.

MAXIME.

Aussi tout bon sujet qui fait gloire de l'être,
Doit n'avoir d'autres Dieux que les Dieux de son maître:
Il est digne de mort, sitôt qu'il veut sortir
Des loix où sa naissance a dû l'assujettir.
Dans la religion plus que dans tout le reste,
Jamais les changemens n'ont rien que de funeste;
Et l'on met en péril les états les plus grands,
Dès que l'on y permet deux cultes différens.
Les Romains de la terre ont été les seuls maîtres,
Tant qu'ils ont conservé la foi de leurs ancêtres;
Et ce puissant empire est presque renversé,
Depuis que parmi nous vos erreurs ont passé.
César de ces abus connoît trop l'importance
Pour souffrir plus long-tems qu'on brave sa puissance,
Et

Et pour ne pas savoir que dans tous les états
Les ennemis des Dieux le sont des potentats :
C'est de quoi, mieux qu'un autre il pourra vous instruire.
Songez à vous, il vient.

SCENE II.

CLAUDIUS, CASSIUS, MAXIME, *Gardes.*

CLAUDIUS.

QUe chacun se retire.

SCENE III.

CLAUDIUS, CASSIUS.

CASSIUS *à part.*

O Ciel ! à quels combats faut-il me préparer
CLAUDIUS *à part.*

Grands Dieux ! en l'abordant je suis prêt à pleurer.

A Cassius.

Vénérable vieillard, je ne saurois vous taire,
Qu'ennemi des chrétiens qui m'ont ravi mon pere,
Je n'aurois jamais cru que par un d'entre vous
Je dusse voir un jour désarmer mon courroux.
Je vous crois cependant un cœur trop magnanime
Pour oser soupçonner qu'il ait part à ce crime.
Mais si le ciel permet à mon ressentiment
De pouvoir en tirer quelque éclaircissement,
Nul ne peut mieux que vous répondre à mon envie.
Je juge par le cours de votre longue vie,
Que vous n'ignorez pas les perfides auteurs
D'un crime à qui mes yeux ont donné tant de pleurs.
Ah ! que votre rapport soulageroit mes peines,
S'il pouvoit m'en donner des nouvelles certaines !
Si l'horreur, qu'aux forfaits doit un cœur généreux,
Pouvoit assez sur vous pour vous détacher d'eux,
Et que ce changement permît à mon estime
De s'exprimer pour vous sans remords et sans crime !

CASSIUS.

Il ne faut pas, Seigneur, que vos [illegible]
Imputent aux chrétiens des crimes supposés.

S'ils ofoient réfifter aux puiffances fuprêmes,
Ils croiroient s'oppofer aux ordres de Dieu mêmes.
Dans leurs perfécuteurs ils beniffent la main,
Qui du féjour du ciel leur ouvre le chemin ;
Et foumis aux tourmens, qui font leur récompenfe,
Le pardon de leur mort fait toute leur vengeance.
Ainfi leurs fentimens ne vous font pas connus,
Quand vous leur reprochez la mort de Caffius ;
Pour les juftifier d'un crime imaginaire,
Dieu vous fera revoir une tête fi chere.

CLAUDIUS.

Ah ! fi mon pere encor voit la clarté des cieux ;
A-t-il pû fi long-tems fe cacher à mes yeux ?
Pour le rendre à fes Dieux, pour finir mes allarmes,
Contre quels ennemis dois-je tourner mes armes ?
Eft-ce aux climats brûlans, ou fous les cieux glacés....

CASSIUS.

Peut-être n'eft-il pas fi loin que vous penfez.

CLAUDIUS.

S'il eft fur quelque bord dont César foit le maître,
Quel obftacle à mes yeux l'empêche de paroître ?

CASSIUS.

Vous le verrez, Seigneur ; vous apprendrez son sort :
Mais vous ne le verrez qu'en me donnant la mort.
Pour hâter votre joie, ordonnez que j'expire ;
C'est tout ce que le ciel me permet de vous dire.

CLAUDIUS.

Sa vue est-elle un bien que je puisse chérir,
Si je ne puis le voir qu'en vous faisant périr ?
Car enfin, entre vous mon ame combattue,
Est pour l'un & pour l'autre également émue ;
Si c'est de l'un des deux que j'ai reçu le jour,
L'autre m'a conservé l'objet de mon amour ;
Et je sens que les droits de la reconnoissance,
Ne sont pas moins sacrés que ceux de la naissance.
Mon pere (car un nom moins touchant & moins doux
Ne sauroit exprimer ce que je sens pour vous)
En offrant à nos Dieux quelques légers hommages,
Combien un peu d'encens détourneroit d'orages !
Dans l'état chancelant où je suis aujourd'hui,
Je ne puis, d'un chrétien, me déclarer l'appui.
Sans attirer sur moi des maux dont je soupire,
Si le mépris des loix commence mon empire.

Voulez-vous me réduire aux deux extrémités,
Ou de voir contre moi les Romains révoltés,
Ou de faire expirer avec ignominie,
Celui sans qui Justine auroit perdu la vie?

CASSIUS.

Ce secours imprévu, qu'elle n'attendoit pas,
Vint d'un pouvoir plus grand que celui de Licas.
J'invoquai le Seigneur; il dissipa l'orage:
Je n'eus point d'autre part à ce fameux ouvrage;
Et ce peu ne vaut pas, que pour me secourir,
Un si grand empereur s'exposât à périr.
Je ne saurois vous voir dans un péril extrême,
Sans m'allarmer pour vous bien plus que pour moi-même:
Car enfin, si mon sort vous coûte des combats,
En tendres sentimens je ne vous céde pas;
Et peut-être mon cœur sait-il mieux que le vôtre,
D'où leur vient le penchant qu'ils ont pris l'un pour l'autre.
Mais où la grace agit, nous devons surmonter
Tout ce qui la repousse & veut lui résister.
Après qu'au repentir de mes erreurs funestes,
De mes jours pénitens j'ai consacré les restes,
Prêt d'arriver au port si long-tems souhaité,
Par les attraits du monde en dois-je être écarté?

Et ménager pour eux un reſte de lumiere ;
Quand je touche la palme au bout de la carriere ?
Non, Seigneur, vos efforts deviendroient impuiſſans.
Dieu m'éleve au deſſus de la chair & des ſens ;
Et la mort que je cherche, & que je vous demande,
Sera de vos bontés la marque la plus grande.

CLAUDIUS.

Pour vous récompenſer, n'ai-je donc que la mort ?

CASSIUS.

C'eſt l'unique chemin qui peut mener au port.

CLAUDIUS.

Aux loix d'un empereur vous montrer ſi rebelle?

CASSIUS.

A mon Dieu plus qu'à lui je dois être fidelle.

CLAUDIUS.

Va, cruel, va mourir pour lui prouver ta foi :
Je veux être à mon tour auſſi cruel que toi,
Et voir ſi du chemin qui mene à tes délices,
Tu pourras jusqu'au bout ſurmonter les ſupplices.
Je ne puis t'y livrer ſans mourir de douleur :
Mais, ingrat, tu le veux ; j'y conſens.

SCENE IV.

CLAUDIUS, CASSIUS, VICTORINUS.

CLAUDIUS *à Victorinus.*

Ah! Seigneur;
Voyez mon impuissance à fléchir un esclave:
Plus je fais tout pour lui, plus je vois qu'il me brave;
Et je ne comprens point par quel enchantement
César s'est pu soumettre à cet abaissement.
Mais puisqu'il ne peut rien sur cette ame farouche,
C'est à vous maintenant, si sa perte vous touche;
D'employer vos raisons pour dessiller ses yeux,
Ou de vous préparer à d'éternels adieux.

SCENE V.

CASSIUS, VICTORINUS.

VICTORINUS.

N'Attendez pas, ami, que ce cœur qui soupire,
Aux loix de l'empereur vous presse de souscrire.
Je sai que quelques biens qui vous soient proposés;
Tout ce que la fortune aux mortels abusés
Peut donner d'une main, & retirer de l'autre,
Est au-dessous d'un cœur aussi grand que le vôtre.
N'attendez pas aussi qu'un ami tel que moi
Veuille par des raisons combattre votre foi;
Je n'ai jamais si loin porté mon ministere.
Je plains tout malheureux: toute vertu m'est chere;
Et mon cœur n'est point fait pour haïr un chrétien,
A cause que son culte est différent du mien.
Il est d'autres moyens d'assurer votre vie.
Je puis de ce palais vous ouvrir la sortie:

J'ai

J'ai ménagé pour vous un séjour écarté,
Où vos jours loin de moi seront en sureté :
Conduit par un des miens, dont la foi m'est connue,
Evitez l'empereur, cachez-vous à sa vue.
Pressé par les Romains de quitter ces climats,
Bientôt vers l'Italie il tournera ses pas ;
Et j'espere qu'alors, sans trouble & sans allarmes,
De votre heureux retour je goûterai les charmes.

CASSIUS.

Il n'est plus tems de fuir. Plus fort que mon devoir,
Sur Licas autrefois vous eûtes ce pouvoir :
Plus touché de vos pleurs que du soin de ma gloire,
Je quittai lâchement le prix de la victoire,
Que mon Dieu dans le ciel m'avoit fait préparer ;
J'ai reconnu ma faute, & veux la réparer.
Pourrai-je cependant vous faire une priere ?

VICTORINUS.

Parlez, ami ; pour vous je suis prêt à tout faire.

CASSIUS.

Prêt à perdre le jour, j'ai cru devoir, Seigneur,
Vous charger d'un secret auprès de l'empereur ;

En de plus sûres mains je ne puis le remettre.
Mais de votre amitié j'ose ici me promettre
Que Claudius de vous ne pourra le savoir
Qu'après le coup mortel que je vais recevoir.

VICTORINUS.

Ami, quelque secret que vous vouliez m'appren-
dre,
Sans crainte dans mon sein vous pouvez le ré-
pandre.
Me punissent du ciel les foudres mérités,
Si vos ordres par moi ne sont exécutés :
Garans de l'amitié qui nous joint l'un à l'au-
tre,
J'en jure par nos Dieux, & même par le vô-
tre.

CASSIUS.

C'est assez. Il est tems qu'en vous ouvrant mon
cœur,
Je vous fasse changer votre estime en horreur.
Sachez quel est l'objet d'une amitié si rare :
Vous ne voyez en moi qu'un tigre, qu'un bar-
bare,
Qui traînant ses remords & son crime après
lui,
Au lieu de vos bontés, au lieu de votre appui,
Méritoit que vengeur des crimes de la terre,
Le ciel l'eût écrasé par un coup de tonnerre.

VICTORINUS.

Qui ? Vous ?

CASSIUS.

Ce Caſſius, que de ſang altéré,
Par le bras des chrétiens on a cru maſſacré,
N'a point reçu ce prix de ſa fureur extrême ;
Il eſt vivant.

VICTORINUS.

O ciel ! Caſſius !

CASSIUS.

C'eſt moi-même.

VICTORINUS.

Ah ! ſouffrez qu'à vos pieds, ſaiſi d'étonnement,
J'implore le pardon de mon aveuglement,
Si ne connoiſſant pas votre illuſtre naiſſance . . .

CASSIUS.

Ah ! de ces vains reſpects mon amitié s'offenſe ;
Ils vous expoſeroient, ſi nous étions ſurpris,
A trahir le ſecret que vous m'avez promis.

VICTORINUS.

Ah ! par quel changement, à vous-même contraire,
D'ennemi des chrétiens devenez-vous leur frere ?

CASSIUS.

Celui qui tient nos cœurs dans ses puissantes
mains,
Renverse, quand il veut, les projets des humains ;
Il calme des lions la fureur indomptée,
Et fait donner un frein à la mer irritée.
Je poursuivois, Seigneur, de ma haine occupé,
Un reste de chrétiens qui m'étoit échappé ;
Et mon coursier, pressé par mon impatience,
Me séparoit des miens d'une longue distance :
Un orage terrible excité dans les airs,
Sembla dans ce moment ébranler l'univers ;
Et parmi les éclairs, & les coups de tonnerre,
Une invisible main me renversa par terre.
Pénétré d'un effroi jusqu'alors inconnu,
A mon terme fatal je me crus parvenu ;
Lorsque du haut des cieux une voix formidable ;
» Leve-toi, me dit-elle, ô monstre impitoyable !
» Les martyrs dont ta rage a rempli ce séjour,
» Ont désarmé mon bras, & t'ont sauvé le jour.
» Fui, barbare, & rends grace à ces saintes victimes,
» A qui tu dois le tems de réparer tes crimes.

VICTORINUS.

Ciel !

CASSIUS.

Quel devins-je alors ! Repentant, affligé,
Je ne fus plus le même, & mon cœur fut changé.
Tout ce qui le charmoit lui parut méprisable ;
Tout ce qu'il méprisoit lui parut vénérable.
Je détestai les Dieux que j'avois adorés ;
Je chéris les chrétiens que j'avois massacrés.
C'est peu de m'exiler du palais de mes peres,
D'abandonner mon fils à des mains étrangeres ;
Je voulus arrêter par un frein rigoureux,
Les retours trop fréquens qui m'entraînoient vers eux.
Jusqu'à mon dernier jour, d'un éternel silence
Je fis vœu de couvrir mon nom & ma naissance.
Voici ce dernier jour : je ne prévoyois pas
Qu'il dût livrer mon cœur à de si durs combats.
Hélas ! combien de fois mon ame s'est émue
Dans le tems que mon fils s'est offert à ma vue !
Si Dieu dans ces momens ne m'avoit assisté,
Cent fois entre ses bras je me serois jetté.
Sous mon déguisement, à travers ma misere,
Peu s'en faut que César n'ait reconnu son pere.

VICTORINUS.

Est-il de vœu, Seigneur, vous me glacez d'effroi,
Qui dût vous imposer une si dure loi ?
Et le Dieu des chrétiens prend-il pour une injure
Les tendres mouvemens qu'inspire la nature ?
Pardonnez-moi, Seigneur, si ma sincerité
Ose vous accuser de trop de cruauté.
Vous retrouvez un fils après vingt ans d'absence,
Un fils laissé par vous dans sa plus tendre enfance,
Que du nom de César vous voyez revêtu,
Sans devoir sa grandeur qu'à sa seule vertu ;
Et loin de partager sa gloire & sa tendresse ;
Loin de baigner son front de larmes d'allégresse,
Vous voulez le forcer à vous percer le flanc,
Pour y faire tarir la source de son sang.
Ah ! quelques cruautés qu'en des malheurs extrêmes
A quelqu'un de nos Dieux nous reprochions nous-mêmes,
Le vôtre est, je l'avoue, encor plus rigoureux
S'il permet d'accomplir de si barbares voeux :
Et par l'ordre d'un fils s'il faut qu'un pere expire,
C'est acheter bien cher la palme du martyre.

CASSIUS.

Les prêtres de vos Dieux, avides de mon sang,
N'ont pas besoin de lui pour me percer le flanc :
Et quand, pour son malheur instruit de ma naissance,
Il voudroit de son pere embrasser la défense ;
Avec tant de fureur on poursuit les chrétiens,
Que sans sauver mes jours, j'exposerois les siens.
Aux combats que j'essuie, il ne manque autre chose
Que de le voir périr, & d'en être la cause.
Je serois dès long tems à l'abri de ses coups,
Si de votre salut j'eusse été moins jaloux ;
Mais je ne pus souffrir que cette ame si belle,
Avec tant de vertu méconnût son modelle,
Ni qu'elle préférât au Dieu de vérité
Cette foule de Dieux qui n'ont jamais été.
Pour vous conduire au port, je restai dans l'orage ;
Pour m'approcher de vous, j'acceptai l'esclavage :
Heureux si je pouvois, avant que de mourir,
Vous tirer de l'abîme où je vous vois courir !
Sur un ami si cher, dont le sort m'épouvante,
Attirer par mes vœux la grace triomphante
De l'immortelle main qui forma l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre, & les enfers,

Et qui dispense ; au poids des vertus ou des
vices,
L'éternité des biens, ou celle des supplices.

VICTORINUS.

Ah ! si je vous suis cher autant que je le crois,
Donnez-moi les moyens de pratiquer ses loix.
Pour aller jusqu'à lui, si vous cessez de vivre,
Qui pourra m'enseigner la route qu'il faut suivre ?
Vivez pour m'y conduire, & pour m'ouvrir les
yeux.

CASSIUS.

L'exemple de ma mort vous les ouvrira mieux.
Je vais l'attendre ; adieu. Par d'inutiles larmes,
De ma félicité ne troublez point les charmes :
Au séjour de la gloire, où j'ai lieu d'aspirer,
Vous devez me rejoindre, & non pas me pleurer.



SCENE V.

VICTORINUS *seul.*

OU suis-je ? Quel rayon de lumiere inconnue
Rompt les voiles épais qui m'en ôtoient la vue,
Et produit dans mon cœur des effets plus puissans
Que ceux que la raison fait agir sur les sens ?
Ami, dont le courage étonne ma constance,
Quand tu cours à la mort avec tant d'assurance,
Je ne sai si je dois te plaindre ou t'admirer ;
Mais je vois qu'un vrai Dieu te peut seul inspirer,
Et qu'il faut qu'en effet tous les trônes du monde
Ne vaillent pas la gloire où ton espoir se fonde.
Célestes vérités, qu'à peine j'entrevoi,
Achevez votre ouvrage, & venez jusqu'à moi ;
Montrez-moi de plus près votre vive lumiere.



SCENE VI.

VICTORINUS, LEPIDE.

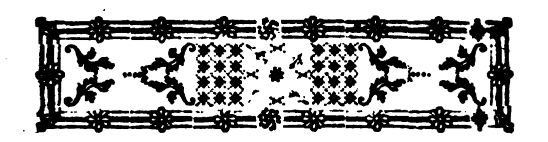
LEPIDE.

SEigneur, votre présence au temple est nécessaire :
Par vos commandemens j'allois y préparer
La pompe de l'hymen qu'on y doit célebrer ;
Mais les prêtres, suivis d'une insolente escorte,
Contre César lui-même en défendront la porte,
Et ne souffriront point ces apprêts solemnels,
Que le sang de Licas n'arrose leurs autels.

VICTORINUS.

Courons nous opposer a cette violence.
Dieu, voici le tems propre a montrer ta puissance.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, CAMILLE.

CAMILLE.

De quel injuste effroi vous laissant pénétrer,
Echappez-vous aux mains qui veulent vous parer ?
Quand au pied de l'autel la fortune propice
S'apprête à vous conduire au rang d'impératrice,
Devez-vous négliger, sur la foi d'un soupçon,
Ce qui peut relever l'éclat de ce grand nom ?
Venez, rentrez, Madame ; & d'un cœur plus tranquille....

JUSTINE.

Dois-je m'embarrasser d'une pompe inutile,
Quand je touche peut-être aux douloureux momens
Où le deuil convient mieux que ces vains ornemens,

Où peut-être le ſort épuiſant ſa colere,
S'apprête à me priver d'un amant & d'un pere.

CAMILLE.

Vos ſens à la frayeur ſont trop abandonnés,
Pour des malheurs qu'à tort vous vous imaginez.
Si de quelques mutins une troupe rebelle,
Que la religion animoit d'un faux zele,
Ont pouſſé trop avant leurs tranſports indiſcrets,
Et de votre bonheur retardé les apprêts,
Cet orage naiſſant va bientôt diſparoître
A l'aſpect de Céſar, & même du grand-prêtre.
De leurs gardes ſuivis, pour finir ces débats,
Enſemble vers le temple ils ont tourné leurs pas;
Et vous verrez bientôt qu'après quelques allarmes,
Les biens que l'on nous rend n'en ont que plus de charmes.

JUSTINE.

Ah! que tu connois mal à quel excès d'horreur
Peut, d'un zele inſenſé, ſe porter la fureur!
Le peuple prévenu ne connoît plus ſes maîtres,
Quand il eſt animé par la voix de ſes prêtres.
Son reſpect les confond avec les immortels;
Et quand ils ont parlé du pied de leurs autels,

Ils veulent ſur le champ, ennemis des obſtacles,
Que tout, juſqu'aux rois même, adore leurs oracles.
Ils ne ceſſeront point ce qu'ils ont commencé,
Que de Licas, par eux, le ſang ne ſoit verſé:
Et je connois mon pere, il ceſſera de vivre
Avant qu'à leur fureur il ſouffre qu'on le livre.
L'image des malheurs que j'avois preſſentis,
Revient plus que jamais effrayer mes eſprits.
Hé! quels biens, quels honneurs capables de me plaire,
Pourroient me conſoler de la mort de mon pere?
D'un pere, qui toujours prévenant mes deſirs,
A fait de mon bonheur ſes uniques plaiſirs,
Et n'eut jamais pour moi ces momens de rudeſſe
Que ſouvent dans un pere exige la tendreſſe.
Hélas! je me ſouviens de ce jour plein d'horreur,
Où je devois du monſtre éprouver la fureur:
Lorſque je vis la mort ſur ſon viſage peinte,
Et de ſes yeux mourans la clarté preſqu'éteinte;
Ces lugubres objets me firent plus trembler,
Que l'approche du coup qui m'alloit accabler.
Conſervez-moi, grands Dieux, une tête ſi chere;
Et quelqu'autre malheur que vous puiſſiez me faire,

Justine obéissante en recevra les coups
Sans vous moins obéir, ni se plaindre de vous.

CAMILLE.

Voici, n'en doutez point, la fin de vos allarmes.
Lépide que je vois....

JUSTINE.

Que m'annoncent ses larmes!

SCENE II.

JUSTINE, CAMILLE, LEPIDE.

JUSTINE.

Lepide, à quels malheurs faut-il me préparer?
Que veut dire....

LEPIDE.

Je tremble à vous le déclarer.

JUSTINE.

Ah! je ne vois que trop ce qu'on craint de me dire.

Mon pere ne vit plus.

LEPIDE.

Votre pere respire :
Mais par votre vertu, songez a résister
Au coup le plus affreux qu'on puisse vous porter.
A peine l'empereur, & sa garde ordinaire,
S'avançoient vers le temple où marchoit votre pere,
Qu'au devant de leurs pas, un prêtre audacieux :
» César, dit-il, arréte, & respecte les Dieux ;
» Cesse de profaner leur demeure sacrée :
» Ils ne permettent pas qu'on t'en laisse l'entrée
» Tant que leur ennemi marchera sur ses pas.
» Ils demandent sa tête, ou celle de Licas.
» Obéis sans murmure à cet ordre suprême,
» Ou, rebelle comme eux, tu périras de même.
A ces mots, mille cris élevés jusqu'aux cieux,
Paroissent applaudir aux menaces des Dieux :
De leur zele indiscret, le concert téméraire
Semble étonner César, & non pas votre pere.
D'un faux ordre des Dieux, jusques sur les autels
Il veut aller punir les auteurs criminels ;
Et le fer dont Licas arma sa main sacrée,
Les menaçoit déja d'une mort assurée,
Lorsqu'un gros de Romains arrivés sur le champ,
Le saisit, le désarme, & le conduit au camp:

Et l'empereur, frappé comme d'un coup de foudre,
Céde au torrent lui-même, & ne sait que résoudre.

JUSTINE.

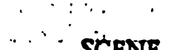
Dieux! Qu'entens-je? Ah! courons implorer son appui....
Mais, après les périls que j'attire sur lui,
Peut-être qu'un amant, que je croyois si tendre,
N'est plus qu'un ennemi qui ne veut plus m'entendre.

LEPIDE.

Quelques chefs sont allés, par ses commandemens,
Observer des mutins les divers mouvemens;
Et bientôt près de vous il se rendra lui-même,
Pour chercher du remede à ce malheur extrême.
Vous devez esperer que le camp adouci,
Vous rendra par ses soins....

CAMILLE.

Madame, le voici.



SCENE

SCENE III.

CLAUDIUS, JUSTINE, CAMILLE, MAXIME, LEPIDE, *Gardes.*

JUSTINE.

Ah ! Seigneur, quel revers, que je n'eusse osé croire ;
Vient de me renverser du faîte de la gloire,
Pour me faire passer, par les plus grands malheurs,
Du comble des plaisirs à celui des douleurs !
Mais si pour moi, Seigneur, vos bontés empressées,
Par cet évenement ne sont point effacées ;
Si je puis, de mes pleurs arrosant vos genoux,
Esperer pour mon pere un traitement plus doux,
Pourriez-vous consentir, que malgré votre estime,
Il fût de vos soldats l'innocente victime,
Qu'un même jour, rempli d'allegresse & de deuil,
Portât la fille au trône, & le pere au cercueil.

Et souffrir que mon sort, en s'unissant au vôtre,
M'honorât d'un côté, pour m'immoler de l'autre ?

CLAUDIUS.

Tout grands que sont vos maux, les Dieux me sont témoins
Que ce coup foudroyant ne m'accable pas moins.
Indigné de l'affront qu'on l'on vient de me faire,
Mes ordres dans le camp ont suivi votre pere :
Mais des mains des soldats s'il le faut arracher,
Contr'eux, avec ma garde, ils me verront marcher ;
Et je perdrai, Madame, & l'empire & la vie,
Plutôt que de souffrir qu'elle lui soit ravie.

JUSTINE.

Ah ! Seigneur, vainement je voudrois le celer ;
Quand vous me rassurez, vous me faites trembler ;
Et l'effroi qui m'agite, & les maux que j'endure,
Ne regardent pas moins l'amour que la nature.
Mais entre deux périls, je vois en frémissant,
Que les premiers secours sont dus au plus pressant ;
Que si mon pere meurt, je suis sa destinée,
Et qu'il n'est plus pour nous d'amour ni d'hyménée.
Adieu.

SCENE IV.

CLAUDIUS, MAXIME, LEPIDE, *Gardes.*

CLAUDIUS.

Sui-moi, Maxime ; il faut la contenter.
A la porte du camp allons nous présenter ;
Voyons si les mutins soutiendront ma présence.

MAXIME.

Hé ! quel seroit le fruit de cette violence ?
Que peut un empereur ? Entendra-t-on sa voix,
Où l'on croit que les Dieux ont donné d'autres loix ?
Contre cette croyance agir à force ouverte,
De votre ami, Seigneur, c'est avancer la perte ;
Et sans vous exposer aux armes des mutins,
Vous pouvez lui donner des secours plus certains.
Je sai le sentiment qui regne dans l'armée ;
Contre le seul Licas sa haine est allumée.
L'on plaint Victorinus d'être trop généreux ;
De votre hymen, en lui, on respecte les noeuds,

Mais si Licas, l'objet de toute leur colere,
N'abandonne sa secte, ou le jour qui l'éclaire,
Comme ami d'un chrétien sujet aux châtimens,
L'autre essuïra pour lui les mêmes traitemens;
Et le camp résolu que l'un ou l'autre meure,
Pour vous déterminer, ne vous donne qu'une heure.

CLAUDIUS.

Que me sert donc le rang que Rome m'a donné,
Si mon foible pouvoir se trouve ainsi borné;
S'il faut que ma pitié cédant à ses maximes,
Tous ceux que je chéris deviennent ses victimes?

MAXIME.

Ah! Seigneur, je frémis de honte & de courroux,
D'entendre des discours, si peu dignes de vous.
Quoi! de Victorinus les vertus, la naissance,
Vos noeuds presque formés, sont-ils mis en balance
Avec un criminel, digne des châtimens
Qu'ordonnent contre lui nos loix & vos sermens?
Je vous l'ai déja dit, qu'à le perdre animée,
Les intérêts des Dieux peuvent tant sur l'armée,
Que si vous tardez trop à le faire punir,
Je ne vous répons pas....

CLAUDIUS.

Qu'on le fasse venir.

SCENE V.

CLAUDIUS, *Gardes.*

CLAUDIUS.

O Justine ! ô beauté vainement adorée !
Se peut-il que du monstre à qui tu fus livrée,
Ton parricide amant surpassant la fureur,
Assassine ton pere, ou ton libérateur,
Et qu'il doive immoler ceux dont tu tiens la vie,
A ces Dieux qui souffroient qu'elle te fût ravie?

SCENE VI.

CLAUDIUS, CASSIUS, MAXIME, *Gardes.*

CLAUDIUS.

J'Espérois que sur vous le tems & mes bienfaits,
D'un heureux changement produiroient les effets;

Et contre les rigueurs que vous deviez attendre,
Je m'obſtinois toujours à vouloir vous défendre :
Mais ces ménagemens ne me ſont plus permis ;
Votre endurciſſement vous fait trop d'ennemis.
Des prêtres contre vous la haine envenimée,
Du peuple qu'elle anime a paſſé dans l'armée ;
Et mes ſoldats unis à leur reſſentiment,
Demandent votre mort, ou votre changement.
Pour peu que je differe à punir votre crime,
Vous avez un ami qui ſera leur victime :
Ils l'ont conduit au camp, où je ne puis plus rien.
Regardez votre état ; enviſagez le mien.
Si Victorinus meurt, ſa fille veut le ſuivre :
Si Juſtine périt, je ceſſerai de vivre.
C'eſt de ſes ſeuls appas que mes yeux ſont charmés ;
Et les ſiens en ce jour ne ſeront pas fermés,
Que tout mon ſang verſé, par ma propre furie,
N'arroſe le tombeau de cette ombre chérie.

CASSIUS.

Malgré ma fermeté, je ne puis le celer,
Par ce récit affreux vous m'auriez fait trembler,
Si vous ne m'appreniez, pour me rendre tranquille
Combien de tant de maux le remede eſt facile ;

Et puiſque c'eſt au prix de mon ſang répandu
Qu'un ami vertueux vous doit être rendu,
Empêchez, par ma mort, celle qu'on lui prépare,
Vous le devez, Seigneur.

CLAUDIUS.

Eh! le puis je, barbare?
Puis-je tranquillement prononcer ton trépas?
Puis-je voir ton erreur, & ne te plaindre pas?
Crois-tu que ton ami, quelques biens qu'il obtienne,
Aime à ſauver ſa vie aux dépens de la tienne;
Que Juſtine s'empreſſe à monter dans un rang
Que ſon libérateur aura teint de ſon ſang,
Et que tant de regrets, de déſeſpoir, de larmes,
De l'hymen de Céſar ne troublent point les charmes?
Ah! quel cœur, aſſez dur pour ne point s'attendrir,
Refuſeroit ſon aide aux maux qu'il peut guérir!
Je ne ſai qu'un chrétien, ou qu'un tigre en furie,
Capable d'en venir à cette barbarie.

CASSIUS.

Hélas!

CLAUDIUS.

Quoi! ſerois-tu ſenſible à mes douleurs?
Je t'entens ſoupirer; je vois couler tes pleurs;
Achève; & déſarmant la fureur des rebelles...

SCENE VII.

CLAUDIUS, CASSIUS, RUTILE, MAXIME.

Gardes.

RUTILE.

Je viens vous annoncer de terribles nouvelles;
Seigneur. De Caſſius le ſort eſt éclairci.

CASSIUS *à part.*

Qu'entens-je ?

CLAUDIUS.

Quelle preuve en a-t-on ?

RUTILE.

La voici.

Lui montrant l'épée.

Tout le camp a frémi d'horreur & de colere
A l'aſpect de ce fer dont s'armoit votre pere.

CLAUDIUS.

O ! pere infortuné, dont j'ignorois le ſort,
Il ne m'eſt plus permis de douter de ta mort ;

Et

Et ce signe évident du malheur qui l'opprime,
Décele l'ennemi dont tu fus la victime.
Parlez, parlez, Rutile, & livrez à mes coups
La main par qui ce gage est venu jusqu'à nous;
Pour adoucir mes maux, faites-la moi connoître.

RUTILE.

Vous en allez frémir. C'est celle du grand-prêtre.

CLAUDIUS.

Victorinus!

RUTILE.

Surpris de ce crime odieux,
Chacun a démenti le rapport de ses yeux.
Son rang & sa vertu, du sénat estimée,
Ont suspendu long-tems les soupçons de l'armée.
Mais pressé de nommer celui qui, dans sa main,
Remit de son forfait cet indice certain,
Son silence obstiné suffit pour le confondre:
Il n'a rien répondu.

CASSIUS.

C'est à moi de répondre.
Son amitié pour moi cherchant à vous tromper,
L'expose à des soupçons que je dois dissiper.

Oui, Seigneur, c'eſt à moi de prendre ſa dé-
fenſe,
Et de faire admirer, juſques dans ſon ſilence,
La vertu d'un mortel, dont les ſeuls attentats
Sont de ſervir des Dieux qui ne le valent pas.

CLAUDIUS.

Ah! ſans doute ce meurtre, inſpiré par la rage,
D'un homme tel que lui ne fut jamais l'ou-
vrage:
Son ſilence imprudent, dans les cœurs irri-
tés,
A produit des ſoupçons qu'ils ont trop écoutés.
Mais l'orage eſt fini; l'armée eſt détrompée,
Si tu peux nous prouver d'où lui vient cette
épée.

CASSIUS.

Je puis vous éclaircir de ce qu'il vous a tû:
Il la tenoit de moi.

CLAUDIUS.

De qui la tenois-tu?
Parle.

CASSIUS.

De mon ami l'innocence & la vie,
N'ont plus à redouter les fureurs de l'envie.
Content d'avoir rempli ces devoirs abſolus,
Le reſte du ſecret ne le regarde plus:

Et sur ce qui me touche, il n'est point de puissance
Qui puisse me forcer à rompre le silence.

CLAUDIUS.

Traître, de mes bontés c'est donc là tout le fruit ?
O pitié sacrilege ! où m'avez-vous conduit ?
Mais de tes attentats achève de m'instruire ;
N'attends pas....

CASSIUS.

Prononcez ; je n'ai plus rien à dire.

CLAUDIUS.

Monstre, que dans nos bras les enfers ont vomi,
Que je ne puis punir, ni plaindre qu'à demi ;
Sans m'ôter ma pitié, par quelle barbarie
Faut-il que ton forfait excite ma furie,
Et que ton châtiment, dont je sens la moitié,
Sans m'ôter ma furie, excite ma pitié ?
Par quel mélange affreux, que je ne puis comprendre,
Puis-je, avec tant de haine, avoir un cœur si tendre ?
J'ai le sang de mon père & les Dieux à venger :
A ce prix seulement j'écarte le danger,
Qui menace ma vie, & Justine, & son pere ;
Et prêt à prononcer un arrêt nécessaire,

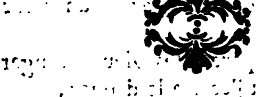
Je pleure le coupable, & je sens qu'aujourd'hui,
Du coup qui le perdra, je mourrai plus que lui.
Mais la nature en moi doit être la plus forte;
La pitié doit céder où le devoir l'emporte.

Aux gardes.

Qu'on le mene à la mort.

CASSIUS.

Que cet ordre m'est doux!
J'ai craint votre pitié plus que votre courroux.
Mais quand j'aurai quitté ma dépouille mortelle,
Pour voler dans la gloire où le Seigneur m'appelle,
Voyez Victorinus; il doit vous réveler
Ce qu'un vœu solemnel me contraint de celer.
Vous touchez au moment où vous allez connoître
Le véritable sort du sang qui vous fit naître.



SCENE VIII.

CLAUDIUS, MAXIME,

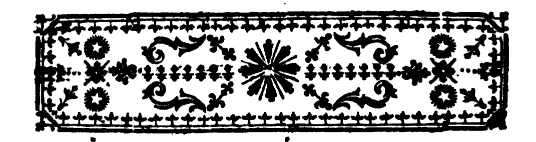
CLAUDIUS.

QUe dit-il ? Juste ciel ! je suis saisi d'horreur.
Quel murmure, à ces mots, s'éleve dans mon cœur !
N'importe, il n'est plus tems que son sort m'attendrisse.

A Maxime.

Cours, va-t-en à l'armée annoncer son supplice ;
Et que Victorinus, libre par cette mort,
Vienne me consoler d'un si cruel effort.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, MAXIME.

MAXIME.

OUi, par ce juste arrêt, qui venge votre pere,
Les mutins appaisés sont contraints de se taire.
Contens que d'un héros lâchement massacré,
L'assassin découvert à la mort soit livré,
Contre Victorinus leur fureur amortie,
Lui laisse de leur camp une libre sortie;
Et vous les verrez tous, confus, humiliés,
Vous protester, Seigneur, en tombant à vos pieds,
Que les Dieux au dessus de toute autre puissance,
Pouvoient seuls les porter à cette violence.

CLAUDIUS.

Puisque Victorinus n'est plus entre leurs mains,
Qu'il vienne donc ici partager mes chagrins.
Dans l'état où je suis, je n'ai plus d'autres charmes
Que de pouvoir mêler mes soupirs à ses larmes.

MAXIME.

En rentrant dans ces murs, il a sû que Licas
Au lieu de son supplice avoit porté ses pas.
Suivi de ceux des siens que le hazard lui montre,
Il a voulu soudain aller à sa rencontre;
Et je n'ai pû, Seigneur, refuser ma pitié
A ce dernier devoir qu'il rend à l'amitié.

CLAUDIUS.

Je serai donc le seul dont la fureur barbare...
Que dis-je? je me trouble, & ma raison s'égare.
Depuis que de Licas, tout criminel qu'il est,
Ma bouche impitoyable a prononcé l'arrêt,
Dans le fond de mon cœur, une voix gémissante
Excite des combats dont l'horreur m'épouvante.
Je m'abhorre moi-même, & ne puis me souffrir;
Je croi que sous mes pas la terre va s'ouvrir,

Et que, me reprochant mon ordre sanguinaire,
Le soleil à regret me prête sa lumiere.
Mais lorsque les bourreaux l'auront fait expirer,
Quel secret son ami me doit-il déclarer ?
Et comment son trépas me fera-t-il connoître
Le véritable sort du sang qui me fit naître ?
Peut-être ma fureur, trop prompte à se venger....
Une seconde fois je veux l'interroger,
Les confronter ensemble, & punir cette offense
Avec moins de transport & plus de connoissance.
Va, Maxime.

MAXIME.

Plutôt que de vous obéir,
Faites percer ce cœur qui ne peut vous trahir.
Quoi ! ne voyez-vous pas l'effroyable tempête
Où vos ordres changés exposent votre tête;
Que bientôt, reprenant sa premiere fureur,
L'armée....

CLAUDIUS.

Ah ! je n'ai plus que le nom d'empereur,
Qu'un nom, qui m'accablant d'un joug que je déteste,
Pour être plus brillant n'en est que plus funeste.

SCENE II.

CLAUDIUS, JUSTINE, MAXIME.

JUSTINE.

C'En eſt donc fait, cruel ! dans ce funeſte jour
Vous ne connoiſſez plus de ſermens, ni d'amour.
Mon pere ſuit Licas, qu'on entraîne au ſupplice.
Condamner ſon ami, c'eſt vouloir qu'il périſſe.
Des fureurs des ſoldats, ne l'avez-vous ſauvé
Qu'afin que par le peuple il me fût enlevé ?
C'eſt donc là cette gloire où j'étois deſtinée ?
C'eſt là que ſont réduits vos projets d'hyménée ?
Par quel funeſte amour, vous laiſſant entraîner,
Ne venez-vous ici que pour m'aſſaſſiner,
Et pour remplir d'horreurs, de ſang & de victimes,
Ces climats, qui ſans vous, ſeroient exempts de crimes ?

CLAUDIUS.

Hé quoi ! vous ignorez par combien d'attentats
Ce perfide chrétien mérite le trépas ?
J'ai découvert en lui l'assassin de mon pere.
Je devois à son crime un châtiment sévere ;
Je le devois aux Dieux, à l'armée, au sénat.

JUSTINE.

Hé ! l'a-t-on convaincu de cet assassinat ?

CLAUDIUS.

Pour rendre contre lui son arrêt légitime,
Son silence est autant que l'aveu de son crime.

JUSTINE.

Ah ! vous connoissez mal, Seigneur, je le voi
bien,
Jusqu'où va, pour la mort, la fureur d'un chré-
tien :
Il se laisse accuser, & punir en coupable,
De crimes dont son cœur ne fut jamais capa-
ble ;
Et croit qu'un désaveu rejetteroit l'appui
Qu'un Dieu lui vient offrir pour l'appeller à lui.

CLAUDIUS.

Ah ! s'il est innocent, souffrez que je l'ignore ;
N'offrez point à mes yeux des clartés que j'ab-
horre :

Peut-être ai-je plutôt condamné ce chrétien,
Pour sauver votre sang, que pour venger le
mien ;
Et vous ne devez pas, à ma douleur amere,
Reprocher une mort qui vous rend votre pere.

JUSTINE.

Hé ! pouvez-vous douter qu'à la mort de Licas,
Jusqu'à périr lui-même, il ne s'oppose pas ;
Qu'avides d'immoler une double victime,
Les prêtres, de ses soins, ne lui fassent un cri-
me,
Et qu'un peuple animé par leurs ressentimens,
N'écoute plus leur voix que vos commande-
mens ?
Alors, peut-être, alors croirez-vous me séduire
Par les fausses raisons que vous viendrez me
dire,
Et me persuader sur un coup du hazard,
Qu'aux pleurs que je répands vous n'aurez point
de part.
Je veux de vos sermens un plus sûr témoi-
gnage,
Et que vous choisissiez, pour m'ôter tout om-
brage,
Entre les deux partis que je viens vous offrir,
De les sauver tous deux, ou de me voir mou-
rir.
Parlez.

CLAUDIUS.

Hé bien, Madame, il faut vous ſatisfaire.

A Maxime.

Vous le voulez? Qu'on aille au ſecours de ſon pere;

Qu'on ramene Licas; qu'on ſuſpende ſa mort.

JUSTINE.

Seigneur, j'y cours moi-même. Excuſez ce tranſport.

SCENE III.

CLAUDIUS, MAXIME.

MAXIME.

Quoi! ſauver un chrétien qui vous prive d'un pere!

CLAUDIUS.

Juſtine & ma pitié m'aſſurent du contraire.

MAXIME.

Ah! vous écoutez trop un dangereux amour,
Qui cherche à vous coûter & l'empire & le jour.

CLAUDIUS.

Hé ! crois-tu que j'estime & l'empire & la vie,
S'il faut qu'a mon amour Justine soit ravie ?
Ah ! si d'un bien plus doux je dois être privé,
Qu'ai-je affaire d'un rang où je suis élevé ?
J'aime mieux conserver le nom d'amant fidelle,
Que celui d'empereur que j'abhorre sans elle ;
Et de tous les périls que j'assemble sur moi,
La peur de lui déplaire est le seul que je voi.
Oui, de ces deux amis j'embrasse la défense ;
Je vais les secourir de toute ma puissance,
Et chasser de mon cœur, pour leur sauver le jour,
Tous autres mouvemens que ceux de mon amour.

SCENE IV.

CLAUDIUS, MAXIME, LEPIDE.

LEPIDE.

Ah ! Seigneur, ces amis que vous allez défendre,
De vos soins généreux n'ont plus rien à prétendre.

CLAUDIUS.

Quoi ! mon ordre . . . .

LEPIDE.

Seigneur, il n'en étoit plus tems;
Victorinus n'est plus.

CLAUDIUS.

Ah ! qu'est-ce que j'entens !

LEPIDE.

D'amitié, de constance, un exemple si rare
Est digne d'attendrir l'ame la plus barbare.
Licas, loin d'être ému des apprêts de sa mort,
Paroissoit, en marchant, s'applaudir de son sort,
Comme si la fortune, à ses desirs propice,
Le menoit au triomphe, & non pas au supplice.
Au pied de l'échaffaut il étoit parvenu,
Quand par des bras pressans il se sent retenu
Et d'un torrent de pleurs inondant son visage,
J'entens Victorinus lui tenir ce langage :
» Vous abandonnez donc un malheureux ami
» Qui ne connoît encor votre Dieu qu'à demi,
» Et qui, privé des eaux qui lavent nos offenses,
» Ne peut avoir de part aux mêmes récompenses.

» Si tu veux partager la gloire qui m'attend,
» Profite, dit Licas, de cet heureux instant.
» Dieu ne met point de borne à sa bonté suprême,
» Et le sang d'un martyr suffit pour son baptême.
Mon maître, par ces mots se sentant affermi,
Vole, & sur l'échaffaut devance son ami.
Là, des prêtres présens parcourant tous les crimes :
» Monstres, qui demandez des chrétiens pour victimes,
» Qu'avec Licas, dit-il, l'on m'immole aujourd'hui :
» Je suis aussi coupable, aussi chrétien que lui.
A peine il achevoit, qu'approuvant son envie,
Le peuple ne veut plus qu'on épargne sa vie ;
Et des Dieux à votre ordre opposant les arrêts,
Ils couvrent l'échaffaut d'une grêle de traits.
Comme un secours du ciel contemplant cet orage,
Il en voit les éclats sans changer de visage ;
Et n'a d'autre sujet de frayeur & d'ennui,
Que de voir tous les coups n'en tomber pas sur lui.
Ses vœux sont exaucés ; trente fléches parties
Font écouler son sang par autant de sorties ;
Et prêt à succomber, cet ami pâlissant
Tend les bras à Licas, & meurt en l'embrassant.

CLAUDIUS.

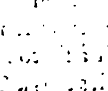
Ciel !

LEPIDE.

Alors les mutins échauffés au carnage,
Tournent contre Liças le reste de leur rage:
Sous mille traits nouveaux il se sent accabler;
Et son sang à grands flots commençoit à couler,
Quand vos gardes, Seigneur, arrivés dans la place,
Des plus séditieux ont réprimé l'audace,
Et conduit dans ces lieux ce vieillard aux abois,
Qui demande à vous voir pour la derniere fois,
Le voici qu'on amene.

CLAUDIUS.

O spectacle barbare !
Quelle nouvelle horreur de tout mon cœur s'empare ?



SCENE

SCENE V.

CLAUDIUS, CASSIUS, MAXIME, LEPIDE, *Gardes.*

CASSIUS, *soutenu par des gardes.*

Je vous avois promis de vous désabuser
D'un meurtre qu'aux chrétiens on osoit suppo-
ser ;
Par moi Victorinus instruit de ce mystere,
Vous devoit éclaircir du sort de votre pere :
Il n'a pû s'acquitter de ce qu'il m'a promis,
Je viens prendre sa place. Approchez-vous, mon
fils ;
Embrassez votre pere.

CLAUDIUS.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

CASSIUS.

Voilà le seul état où j'ai pû vous le rendre.

CLAUDIUS.

Quoi ! lorſque dans l'empire il n'eſt point de
climats
Où, pour vous découvrir, l'on n'ait porté ſes
pas,
Dans ce funeſte état faut-il que je vous voie,
Et qu'au lieu d'un retour qui m'eût comblé de
joie,
En vous reconnoiſſant, je vous perce le cœur ?

CASSIUS.

Suſpendez vos regrets ; laiſſez-moi la douceur
De vous donner, mon fils, tout le tems qui me
reſte.
Votre empereur n'eſt plus ; la juſtice céleſte
A permis que ſon ſang, répandu par les ſiens,
Ait puni ſes excès, & vengé les chrétiens.
De l'empire aujourd'hui vous êtes le ſeul maître ;
Et l'oracle divin qui me le fait connoître,
M'apprend auſſi qu'un jour un de vos empe-
reurs
Doit abattre vos Dieux, détruire leurs erreurs,
Et faire ſucceder dans votre Capitole
Le véritable culte à leur culte frivole.
Par vos vertus, mon fils, tâchez de mériter
Que le maître des rois, me daignant écouter,
Se ſerve de vos mains pour ce fameux ouvrage.
Mais de ſon poids mortel mon ame ſe dégage ;

Je la sens qui s'apprête à voler vers son Dieu.
Ne vous affligez point de mon bonheur. Adieu.

On l'emmene.

SCENE VI.

CLAUDIUS, MAXIME, LEPIDE.

CLAUDIUS.

Ciel, es-tu sans carreaux? Terre, es-tu sans abîmes,
Contre un monstre souillé par le plus grand des crimes?
Pour en cacher l'horreur, montagnes, couvrez-moi.
Fleuves, débordez-vous. Nature, venge-toi.
Mon pere, avez-vous pû, de tant d'horreurs avide,
D'un fils si plein d'amour, faire un fils parricide?
Mais, dois-tu, qu'à toi-même, opprobre des humains,
Imputer des forfaits inconnus aux Romains?
A cette voix du sang, qui te parloit en maître,
Ne devois-tu pas voir celui qui t'a fait naître?

Et prêt à le répandre, as-tu dû résister
A tant d'avis secrets qui vouloient t'arrêter ?
Ton cœur te le montroit, & ton bras l'assassine ?
Toi seul....

SCENE DERNIERE.

CLAUDIUS, MAXIME, RUTILE, LEPIDE.

RUTILE.

Venez, Seigneur, au secours de Justine.
A peine de son pere elle a vu le trépas,
Qu'elle saisit un trait rencontré sous ses pas.
Elle alloit s'en frapper : nous l'avons désarmée.
Sur son pere sanglant elle a tombé pâmée.
Vous seul à la clarté pouvez la rappeller :
Le tems presse ; son ame est prête à s'envoler.
Ne l'abandonnez pas à sa douleur mortelle.
Venez.

CLAUDIUS.

Allons plutôt expirer avec elle.

FIN.

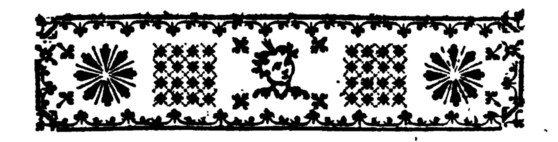
LES JEUX OLYMPIQUES,

OU

LE PRINCE MALADE;

COMEDIE HEROIQUE.

Repréſentée pour la premiere fois par la Troupe Royale des Comédiens Italiens, le 12 Novemb. 1729.



PROLOGUE.

Le théâtre représente une longue chaîne de montagnes qui aboutissent au mont Olympe, au pied duquel on voit une place destinée pour la célébration des jeux olympiques, rétablis par Iphite, Roi d'Elide; deux cens quarante ans après qu'ils eurent été institués par Hercule.

ERASTE, PHILINTE.

ERASTE.

QUoi! tu veux soutenir des faussetés visibles?
La chose est impossible, & des plus impossibles;
Et très-certainement l'on se riroit de toi,
Si tu faisois ce conte à quelqu'autre qu'à moi.

PHILINTE.

Tant-pis pour les rieurs. Rien n'est plus véritable
Que ce que je te dis.

ERASTE.

Non, il n'est pas croyable

Que les Italiens, où naturellement
Les gens de quelque goût ne vont que rarement,
Dont les piéces, morbleu, qui sont les mieux reçues,
Ne sont qu'un vil amas de scenes mal cousues,
Qui, produites par eux, & sans regle & sans art,
Font rire quelquefois, & plaisent par hazard,
Prétendent aujourd'hui, sur un ton pathétique,
Régaler le public d'une piéce héroïque.
Fi, cela ne se peut, Marquis; & contre toi
Je gage cent louis qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Pourquoi?

ERASTE.

Pourquoi? par la raison qu'ils n'oseroient le faire.
Notre langue est pour eux une langue étrangere:
Une voix peu flexible, un si mauvais accent,
Que même à la Garonne il seroit déplaisant,
Ne conviennent pas bien, dans une tragédie,
Aux touchantes beautés de notre poésie.
Le vers le plus sonore, & le mieux cadencé,
Perd ce qu'il a de beau s'il est mal prononcé.
Il faut qu'un bon acteur, pour faire des merveilles,
Ajuste ses récits au goût de nos oreilles;
Que son geste, sans force, & sa tremblante voix,
Passent en nazillant sur les foibles endroits;

Et

Et poussant un beau vers jusqu'aux dernieres loges,
Il semble rajeunir au bruit de ses éloges.
Voilà par quel secret un acteur excellent
Fait admirer des vers qu'on liroit en bâillant.
Au lieu que tous les jours ces acteurs misérables,
Font bâiller le public aux endroits admirables :
Tel sera le succès de tes chers étrangers.

PHILINTE.

Je ne crains point pour eux de semblables dangers.
Depuis plus de quinze ans qu'arrivés d'Italie,
Leur troupe dans Paris s'est si bien établie,
A force de travail, ils sont venus à bout
D'amuser le public, de se faire à son goût.
Pareils à ces soldats levés dans la province,
Qu'arme nouvellement le service du prince,
Et qui, sous leurs drapeaux aguerris par le tems,
Ne sont plus distingués des autres combattans :
Ils ont pris tellement nos mœurs & nos usages,
Qu'ils ne paroissent plus les mêmes personnages.
Dans leur bouche aujourd'hui, par les soins qu'ils ont pris,
Un ouvrage excellent ne perd rien de son prix :
De notre langue même ils savent les finesses.
Et si jusqu'à présent ils n'ont point eu de piéces

Où l'on ait vu briller des Grecs ou des Romains,
C'eſt moins faute d'acteurs, que faute d'écrivains.

ERASTE.

Parbleu tu me ravis par cette apologie :
Un tel entêtement mérite qu'on en rie.
Vouloir que Dominique égale les Quinauts,
Et que la Silvia ſurpaſſe la Duclos !
Ah ! Ah !

PHILINTE.

Je rends juſtice aux acteurs que tu cites ;
Et je ne prétens pas conteſter leurs mérites.
Je ſoutiens ſeulement, que ſans leur rien ôter,
D'autres ont des talens que Paris peut goûter ;
Que la ſcene françoiſe, encor que ſans égale,
N'a point dans l'autre troupe une indigne rivale ;
Que leur zele, en faveur de leurs efforts nouveaux,
Doit être regardé plutôt que leurs défauts ;
Qu'un parterre indulgent, en ceux qu'il encourage,
Augmente le deſir de plaire davantage ;
Que les arts établis dans chaque nation,
Ne ſont pas tout à coup dans leur perfection ;
Et que tous les talens, célebres dans l'hiſtoire,
Ont monté par dégré au faîte de la gloire.

ERASTE.

Mais quand même, Marquis, je pourrois convenir
De ce que, sans raison, tu m'oses soutenir,
Crois-tu que les acteurs dont je prens la défense,
Eux qui seuls du Cothurne ont la sur-intendance,
Soient assez peu jaloux de leurs droits les plus beaux,
Pour les communiquer à de pareils rivaux?
Ils se vont soulever contre leur entreprise.

PHILINTE.

Avec un arlequin, que veux-tu qu'on leur dise?

ERASTE.

Une piéce héroïque avec un arlequin!

PHILINTE.

Pourquoi non?

ERASTE.

Le public n'en verra pas la fin:
Pour ce qui lui déplaît, tu sais comme il en use.

PHILINTE.

Elle va commencer, nous verrons qui s'abuse.

ERASTE.

J'ai fait son horoscope, elle ne vaudra rien.

PHILINTE.

J'en appelle au public; c'est ton juge, & le mien.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

IPHITE, Roi d'Elide.

PHILOCLÉE, Reine de Créte.

ARGÉNIE, princesse d'Argos, accordée avec le Roi.

CHÓREBE, fils du Roi.

ALMIRE, importante de cour.

ARLEQUIN, bouffon du Roi.

DORINE, suivante de la princesse.

CIPARISSE, jeune enfant de la suite du prince.

L'Ecuyer d'Almire.

Page d'Almire.

Acteurs chantans & dansans.

HESIODE, poëte célebre.

ARTHEMIDORE, magicien.

Troupe d'Athlétes.

Troupe de Magiciens.

Troupe d'Acteurs comiques.



LES JEUX OLYMPIQUES, OU LE PRINCE MALADE,

COMEDIE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARGENIE, DORINE.

ARGENIE.



VIEN, Dorine, tandis que le peuple s'écoule,
Arrêtons en ces lieux écartés de la foule.
Ciel ! pour être à couvert de tous les embarras,
Les jeux dans cette cour ne finiront-ils pas ?

Quoi ! toujours des plaiſirs, & toujours me contraindre !

DORINE.

Je ne le cele point, vous êtes fort à plaindre.
Vous voyez un grand roi, qui par mille plaiſirs,
Cherche, non ſeulement à remplir vos deſirs ;
Mais qui, pour honorer l'éclatante journée
Qui doit à votre ſort unir ſa deſtinée,
Rétablit dans ſa cour ces jeux tant révérés
Que ſon ayeul Hercule a jadis conſacrés,
Et par qui déſormais nos annales célebres,
Perceront de l'oubli les injuſtes ténebres.
Il a déja promis à la face des Dieux,
Que quiconque aujourd'hui ſeroit victorieux,
Sans craindre aucun refus, dans ſa nouvelle gloire,
Pouvoit tout demander pour prix de ſa victoire.
Déja, ſur cet eſpoir, mille peuples divers
Sont en foule accourus des bouts de l'univers.
Maintenant pour remplir votre attente frivole,
Ne voudriez-vous pas qu'il manquât de parole,
Et renvoyât chez eux tant de braves guerriers
Couverts de cette honte, & non pas de lauriers ;
Tant de muſiciens, de danſeurs, de poëtes ;
Tant de gens faits au tour, qu'on nomme des Atletes,

Qui par mille talens, dont chacun eſt ſurpris,
Semblent tous mériter de remporter le prix ?
Les uns juſques au ciel pouſſent des harmonies
Qui verſent dans nos cœurs des douceurs infinies ;
Les autres ſe joignant à ces accords touchans,
Tracent d'un pied léger l'image de leurs chants,
Celui-ci pour courir, partant comme un tonnerre,
Semble fendre les airs quand il frappe la terre :
Cet autre ſur ſon char s'eſtime autant qu'un Dieu,
Si du choc de la borne il ſauve ſon eſſieu.
Pour moi, qui vis ſans trouble & ſans mélancolie,
J'admire de chacun la diverſe folie.
Après un bien frivole on les voit tous courir :
Ce qu'un ſeul doit avoir, tous penſent l'acquerir ;
Et tous les mouvemens que je vois qu'on ſe donne,
Me font plus de plaiſir que les jeux qu'on ordonne.

ARGENIE.

Et moi, loin de goûter ces ſpectacles divers,
Qui m'expoſent ſans ceſſe aux yeux de l'univers ;
J'y ſens croître mon trouble & mon inquiétude ;
Et j'aimerois bien mieux un peu de ſolitude.

DORINE.

Ah ! quels charmes plus grands y pourriez-vous trouver ?
Qu'y feriez-vous ?

ARGENIE.

Du moins j'y pourrois ...

DORINE.

Quoi ?

ARGENIE.

Rêver.

DORINE.

Rêver ! De bonne foi parlons de nos affaires,
Tandis que nous voici dans ces lieux solitaires.
Vous n'êtes pas ici comme chez vos parens ;
Il s'agit de marcher sur des pas différens :
Pour vivre avec les gens avec qui l'on doit être,
Il faut auparavant tâcher de les connoître.
Chaque climat, Madame, a ses loix & ses mœurs,
Où le sage en tout tems conforme ses humeurs.
La cour où nous entrons n'est pas comme la nôtre.
Commençons par un bout, nous finirons par l'autre.
En vérité, comment pourra-t-on expliquer
Le chagrin que partout vous faites remarquer ?

Au milieu des plaisirs, cherchant la solitude,
Votre ame s'abandonne à son inquiétude :
On a beau près de vous s'empresser chaque jour,
Vos dédains éternels glacent toute la cour.
Celles de votre rang ne font aucune mine,
Que d'un œil attentif chacun ne l'examine.
On s'attire les cœurs par quelque honnêteté :
Un air sombre rebute & passe pour fierté ;
Et quand quelque chagrin troubleroit votre vie,
Il faut le dérober aux regards de l'envie.
Peut-être, avec le roi, votre hymen vous fait
peur ;
On n'a pas tout-à-fait consulté votre cœur :
Il n'est plus maintenant dans la fleur de son âge ;
Mais un trône pour plaire est un grand avantage.
Les défauts qu'à tout autre on pourroit reprocher,
Un diadême au front a droit de les cacher :
Et d'ailleurs, il sied bien à de jeunes princesses
D'avoir des sentimens & des délicatesses !
Laisse-t on à leur choix d'aimer ou de haïr ?
Leur donne-t-on un cœur pour ne pas obéir ?

ARGENIE.

Hélas !

DORINE.

Son fils, peut-être, auroit mieux su vous
plaire ;
Et je crois que son âge étoit mieux votre affaire.

Quand il vint nous chercher jusques dans nos
états ,
Je l'admirai d'abord , je ne le cele pas.
Je vous faisois en tout admirer son adresse ;
Je louois sa beauté , sa grace , sa jeunesse :
Mais à peine en Elide eût-il remis le pié,
Qu'il vint d'une langueur à nous faire pitié.
De moment en moment son mal semble s'ac-
croître ;
Les médecins du roi n'y peuvent rien connoître.
A garder son secret c'est un petit mutin ;
Le roi même ne peut l'arracher de son sein.
C'est en vain qu'au secours de sa langueur mor-
telle ,
Il n'est point de plaisirs, point de jeux qu'on
n'appelle ;
Invisible , & fuyant les pompes de la cour ,
Dans son appartement il passe tout le jour :
Et si j'ose , Madame , en croire l'apparence ,
Vous avez a son mal plus de part qu'on ne pense.

ARGENIE.

Moi ! Dorine ; hé , comment ?

DORINE.

Il ne vous aime pas.
Vous voyez que partout il évite vos pas ;
Et je gage qu'il craint , qu'étant sa belle-mere ,
Vous ne lui fassiez tort en lui donnant un frère.

ARGENIE.

Si c'eſt de là que vient ce mal enraciné,
Tout d'abord, comme toi, je l'avois ſoupçonné:
Mais c'eſt bien malgré moi que je me vois contrainte
A lui donner, Dorine, un tel ſujet de crainte.
Ma préſence à regret lui cauſe cet ennui,
Et j'en ſouffre, peut-être, autant & plus que lui.

DORINE.

Bon! c'eſt un petit fat qu'il eſt bon de réduire,
Et que l'on mettra bien hors d'état de vous nuire.
Dès qu'il ſera guéri, ſous ombre de regner,
De vos yeux ſur le champ on le doit éloigner:
Par un heureux hymen vous en ſerez défaite;
Et déja, ſans ſon mal, la choſe ſeroit faite.

ARGENIE.

Ne dit-on point à qui l'on engage ſa foi?

DORINE.

Vous êtes tous les jours avec elle.

ARGENIE.

Qui! moi!
Je ne la connois point.

DORINE.

C'est la reine de Créte.

ARGENIE.

Philoclée ?

DORINE.

Elle-même. Elle n'est pas mal faite :
C'est une aventuriere, à ce que chacun dit,
Qui ne manque non plus de beauté que d'esprit.
Voici comme, en deux mots, on compte son affaire :
Son peuple étoit mutin ; elle étoit un peu fiere ;
Ils se sont tant brouillés, je ne sai par quel sort,
Que le foible a cédé l'avantage au plus fort ;
Si bien qu'il a fallu déloger sans trompette,
Et venir en ces lieux chercher une retraite.
Le roi doit la remettre au sein de ses états ;
Le prince, en l'épousant, y doit suivre ses pas ;
Et si l'ambition tyrannise son ame,
Il n'aura qu'à porter le sceptre de sa femme,
Jusqu'à ce que le tems unisse quelque jour
Celui de la naissance à celui de l'amour.

ARGENIE.

Qui déja de la sorte a pris soin de t'instruire ?

DORINE.

C'est un de mes amans. Qu'avez-vous à sourire ?

Oui, oui; c'est Arlequin, dont j'aime mieux l'amour
Que de trente Seigneurs que je vois à la cour.
Il va droit à ses fins avec son badinage;
Quelque fou qu'il paroisse, il n'en est pas moins sage:
C'est un homme entre nous très-bon à ménager;
Dans tous vos intérêts je le veux engager.
Il connoît mieux qu'un autre & la cour & la ville;
Et tel qui rit de lui, n'est pas le plus habile.

ARGENIE.

Je te crois.

DORINE.

Ainsi donc il faut montrer à tous
Un accueil sociable, un air affable & doux;
Et même pour Almire avoir quelque maniere,
Qui ne soit pas toujours si rude ni si fiere.

ARGENIE.

Almire! ah! que je hais ses importuns discours!
Dans mon appartement je la trouve toujours;
En quelque lieu que j'aille, elle est à ma rencontre,
Partout où je la fuis, mon malheur me la montre.

Elle assiege ma porte : ah ! qu'on est malheureux,
Dorine ! & qu'à la cour il est de ces fâcheux !

DORINE.

N'importe, quelquefois elle est divertissante ;
Et d'ailleurs, quoi-qu'on die, elle est toute puissante.
Il n'est point à la cour de fête ou de festin
Où, sans être priée, elle n'aille soudain.
Chez les grands à toute heure on la voit s'introduire ;
Elle a toujours, pour rien, cent secrets à leur dire.
Quelqu'éclat dans sa race, & l'âge de vingt ans,
Font qu'on l'excuse un peu du côté du bon sens.
L'on dit même, & ce bruit fait assez de vacarmes,
Que la langueur du prince est l'effet de ses charmes,
Et que le roi lui-même, avant que de vous voir,
Avoit de ses attraits ressenti le pouvoir.
Je ne sai s'il est vrai, mais c'est tant de mystere
Pour la faire parler, quand elle veut se taire,
Et de tous ses secrets je fais si peu de cas,
Que j'aime mieux cent fois qu'elle ne parle pas.

Voilà succintement les principales causes
Par qui, dans cette cour, s'agitent toutes choses.

Je ne vous parle point de tous nos jeunes gens
Luisans, polis & beaux, apprentifs courtisans,
Qui marmottant quelqu'air d'une piece à la mode,
S'estiment plus savans qu'Homere, & qu'Hésiode,
Censurent hautement leurs ouvrages divers,
Et ne connoissent pas la prose ni les vers.
Quand nous aurons le tems, j'en dirai davantage,
Et je m'arrêterai sur chaque personnage.
On vient à vous.

ARGENIE.

O ciel, qui connois mon tourment,
Ne puis-je en liberté soupirer un moment!



SCENE II.

PHILOCLÉE, ARGENIE, DORINE.

PHILOCLE'E.

MAdame, permettez qu'une reine exilée
Se plaigne à vous des maux dont elle est accablée.
Jusques à quand le roi prétend-il différer
A me donner l'appui qu'il me fait esperer ?
Pense-t-il qu'à des jeux, vainement occupée,
Je laisse à des mutins ma couronne usurpée,
Et que tous les apprêts que l'on fait éclater ;
Eloignés de mon trône aient de quoi me flatter ?
Pour engager le roi de tenir sa promesse,
Madame, c'est à vous qu'il faut que je m'adresse ;
A vous en qui je mets mon plus solide espoir,
Puisqu'enfin sur son cœur vous avez tout pouvoir,
Et que, par votre rang, je vous crois obligée
A prendre le parti d'une reine outragée.

ARGENIE.

ARGENIE.

Je ne suis en ces lieux que depuis quelques jours,
Madame, & mon pouvoir est d'un foible secours;
De la cour comme vous ignorant les intrigues;
Je ne sai point encor ses partis ni ses brigues.
Mais quand vous le voudrez, les ministres du roi,
De vos commandemens se feront une loi;
A le presser pour vous ils n'auront point de peine,

DORINE.

Il est vrai; sans cela votre espérance est vaine;
Ils possèdent du maître & l'oreille & le cœur.

PHILOCLÉE.

Moi! j'irois lâchement mendier leur faveur?
Et de mon rang par-là démentant la noblesse.

DORINE.

Madame, ce qui sert n'est point une bassesse.
Pour venir à ses fins, tous moyens sont permis.
Il est bon de flatter ses propres ennemis;
Et quiconque à la cour n'a pas cette prudence...

PHILOCLÉE.

Je sai de leurs pareils ce qu'il faut que je pense;

Par leurs retardemens je conçois leurs projets.
Leur regne est dans la guerre & non pas dans
la paix ;
C'est à la prolonger que tendent leurs pratiques,
Ils tirent leur bonheur des miseres publiques ;
Et tant qu'ils ont moyen de les entretenir,
On ne doit pas conter qu'elles puissent finir.

ARGENIE.

Hé bien, si ce moyen ne peut vous satisfaire,
Faites parler le prince ; il peut tout sur son pere.
Où pouvez-vous fonder un plus solide espoir,
Puisqu'enfin sur son cœur vous avez tout pou-
voir,
Et que bientôt l'hymen vous joignant l'un &
l'autre,
Ne doit plus séparer son intérêt du vôtre ?

PHILOCLÉE.

Madame, cet hymen n'est pas bien arrêté ;
J'y trouve tous les jours quelque difficulté ;
Et de tant de longueurs, je vois ce qu'il faut
craindre.

ARGENIE.

C'est l'effet du malheur qui nous force à le
plaindre.
Mais un si grand mérite a de quoi vous char-
mer,
Madame, & sans rougir vous le pouvez aimer.

PHILOCLÉE.

Moi, l'aimer ! moi, brûler d'une flamme insensée !
Madame, d'autres soins occupent ma pensée.
Quand j'ai promis ma main, mon esprit abusé
A cru qu'à me venger tout étoit disposé ;
Mais on ne verra point un pareil hyménée,
Qu'au rang de mes ayeux je ne sois ramenée :
Je suis à qui s'engage à servir mon courroux ;
Et je cherche un vengeur, & non pas un époux.

DORINE.

Almire vient à vous ; prenez garde....

ARGENIE.

Ah ! Dorine.

DORINE.

Ne vous avisez pas de lui faire la mine.
Elle a partout des gens dont le zele indiscret
L'avertit sur le champ de tout ce qui se fait ;
Et l'on doit ménager quiconque lui ressemble.

SCENE III.

PHILOCLÉE, ARGENIE, ALMIRE, DORINE.

ALMIRE.

QUe mon bonheur est grand de vous trouver ensemble !
Reines, en vérité souffrez qu'au nom de tous
Ma bouche, avec respect, se plaigne un peu de vous.
A peine dans nos jeux nos peuples vous ont vues,
Que comme deux éclairs vous êtes disparues.
La foule a mis obstacle à mon empressement ;
J'ai couru vous chercher dans votre appartement ;
De vôtre prompt départ, inquiette, troublée,
J'ai passé chez le roi, j'ai fait deux tours d'allée ;
De vous faire ma cour j'avois perdu l'espoir,
Et je n'aspirois plus à l'honneur de vous voir.

PHILOCLÉ'E.

L'on m'a dit qu'en ce lieu le roi devoit se rendre :
Pour certains intérêts je l'y venois attendre,

Madame, & ce dessein conduit ici mes pas.

ARGENIE.

Et moi j'y voulois fuir la foule & l'embarras :
J'y croyois aux fâcheux m'être plus exposée ;
Mais il en est partout ; je me suis abusée,
Madame, à leurs regards on a beau se cacher ;
Au bout de l'univers ils viendroient vous chercher.

ALMIRE.

Il est vrai qu'il en est d'une étrange maniere :
Mais quoi ! de ces gens-là ne peut-on se défaire ?
Quand ils sont importuns, ne le sauroient-ils voir ?
Est-il si malaisé de s'en appercevoir ?

DORINE.

Madame, on lit fort bien dans les défauts des autres ;
Mais nous sommes toujours aveugles pour les nôtres :
C'est toujours le prochain que nous examinons,
Et nous faisons souvent ce que nous condamnons.

PHILOCLÉE.

Rien ne m'étonne moins.

ARGENIE.

Rien n'est tant à la mode.

ALMIRE.

Pour moi si je croyois suivre cette méthode,

Je voudrois pour un mois m'exiler de la cour ;
On pourroit bien peut-être y presser mon retour.

PHILOCLÈE.

Ah ! je n'en doute point.

ALMIRE.

Il est certaines fêtes...
Madame, il est des cœurs dont on fait les conquêtes :
Pour la danse & le chant, on a quelqu'agrément
Qui peut... Mais je me loue imperceptiblement.

DORINE.

Ah ! point du tout.

ALMIRE.

Au moins ce n'est pas là mon vice.
Jamais sur mon sujet je ne me rends justice.
Je suis humble : & pourtant je sors d'une maison
Qui peut m'enfler le cœur, avec quelque raison.
A moins que de sortir d'une tige royale,
On sait que dans l'Elide elle a peu son égale.
Mais on vient me parler. L'avis est important.
Vous me le permettez.

A un Page.

Attendez un instant ;

En faveur de l'état j'espere cette grace.

PHILOCLE'E.

Ciel! que nous direz-vous? & qu'est-ce qui se passe?

ARGENIE.

Le prince seroit-il plus mal qu'auparavant?

PHILOCLE'E.

Des affaires de Créte auroit-on quelque vent?

ALMIRE.

C'est plus que tout cela. Si vous voulez attendre,
Dans un moment ou deux je pourrai vous l'apprendre.

PHILOCLE'E.

Voyez donc ce que c'est.

DORINE.

Que sera tout ceci?

ARGENIE.

Je ne sai qu'en penser.

UN PAGE, *après avoir parlé bas.*

On va se rendre ici.

ARGENIE.

Que j'ai d'impatience & de trouble dans l'ame!

PHILOCLE *voyant entrer l'écuyer d'Almire.*

Qu'est-ce encor ? Autre acteur !

ALMIRE.

Mon écuyer !

L'ECUYER.

Madame...

ALMIRE.

Approchez sans rien craindre, & venez me parler.

ARGENIE.

Quelle confusion !

PHILOCLE.

Comment le démêler ?

ARGENIE.

Quelqu'étrange nouvelle est sans doute arrivée.

PHILOCLE.

Peut-être à d'autres maux suis-je encor réservée,
Et mon peuple achevant sa noire trahison..

ARGENIE.

Je craindrois pour le prince, avec plus de raison.

Son

Son mal à ce soupçon donne trop d'apparence.

ALMIRE *à sa suite.*

Allez; retirez-vous, & gardez le silence.

PHILOCLE'E.

Hé bien! qu'apprendrons-nous?

ALMIRE.

Dieux! qu'en peu de momens
On voit naître ici bas de grands évènemens!

ARGENIE.

Comment?

ALMIRE.

Premierement, avec toute sa suite,
Le roi vient en ce lieu.

PHILOCLE'E.

L'on m'en avoit instruite.
Passons.

ALMIRE.

Et pour les prix, il a tout disposé.

ARGENIE.

Venons au fait, Madame.

ALMIRE.

Il n'est pas malaisé.

Mais comme ce récit a droit de vous surprendre,
Donnez-vous, s'il vous plaît, la peine de m'entendre.

DORINE.

C'est fait.

ALMIRE.

En vous cherchant j'ai passé dans le bois,
Où j'avois par hazard entendu quelques voix.
Ma curiosité s'est soudain réveillée ;
J'ai vu, qui le croiroit ! au bout d'une autre allée,
J'ai vu....

DORINE.

Qui ?

ALMIRE.

Pourriez-vous jamais l'imaginer ?

DORINE.

Non, aucune de nous n'a l'art de deviner.
Dépêchez-vous.

ALMIRE.

O Dieux ! Que d'apprêts incroyables !
Quel amas d'instrumens ! que de voix admirables !
Enfin, ce qu'on a vu de grand, de relevé,
N'approche point encor de ce que j'ai trouvé.

PHILOCLÉE.

Grace au ciel, je reviens de ma frayeur mortelle.

ARGENIE.

Ah ! je respire enfin.

DORINE.

C'est donc cette nouvelle

Qui regarde l'état ?

ALMIRE.

Que d'espérance je peux concevoir !

Que du prince, par là, nous allons tout savoir.

DORINE.

Du prince !

ALMIRE.

Assurément. Une fête galante...

Une chanson pour qu'on soit intelligente,

Et qu'avec tout cela l'on prenne bien son tems,

Découvrent à la cour des secrets importans.

DORINE.

Mais quel rapport le prince a-t-il à votre histoire ?

ALMIRE.

Quel rapport ! quel rapport ! plus que tu ne peux croire.

Je ne dis rien de plus : mais quand tout sera prêt,
Vous verrez ce que c'est ; vous verrez ce que c'est.

PHILOCLÉE.

Quelle preuve avez-vous qu'à des fêtes pareilles,
Un prince languissant....

ALMIRE.

Oh ! j'en crois mes oreilles,
Mes yeux ; & plus que tout, un certain intérêt.
Vous verrez ce que c'est ; vous verrez ce que c'est.

DORINE.

Mais encore....

ALMIRE.

En faut-il une preuve meilleure
Que moi, qui dans le bois l'ai trouvé tout-à-l'heure ?

PHILOCLÉE.

Dans le bois !

ARGENIE.

Juste ciel !

ALMIRE.

Oui dans le fond du bois.

DORINE.

Comment ! il eſt ſorti ?

ALMIRE.

C'eſt la premiere fois.

PHILOCLÉE.

Perſonne n'en ſait rien ?

ALMIRE.

Hé, voilà le myſtere.

ARGENIE.

Quel charme l'attiroit dans ce lieu ſolitaire ?

ALMIRE.

Je ne ſai quel deſſein y conduiſoit ſes pas ;
Et quand je le ſaurois, je ne le dirois pas.
Mais comme je n'empêche aucune conjecture,
Je vaís vous raconter toute cette aventure ;
Et vous verrez après que l'on n'avance rien,
Qu'on ne puiſſe prouver, & qu'on ne ſache bien.
Par quelque bruit confus étant donc attirée,
J'ai vu le prince ſeul, & la vue égarée :
Vous pouvez bien juger de mon étonnement.
Il m'a ſemblé d'abord voir un enchantement.
Enſuite, d'un endroit où je me ſuis cachée,
A le bien obſerver je me ſuis attachée.

Il s'est assis. Un page est alors survenu.
Ils ont parlé tout bas : je ne l'ai pas connu.
Le prince entre ses mains a remis des tablettes :
Le page a disparu par des routes secrettes,
Pour obéir sans doute à son commandement.
Le prince est retourné dans son appartement,
Non sans avoir suivi des routes écartées,
Qui du monde en tout tems sont le moins fré-
quentées,
Et qui l'ont amené par un secret chemin,
Qui de son cabinet répond à ce jardin.
J'allois me retirer, lorsqu'une autre merveille
Sortant du fond du bois a frappé mon oreille.
C'étoient des voix : mais, Dieux ! des voix qui concertoient,
Et qui, par leurs douceurs, tous mes sens enchantoient.
Enfin, jusqu'à la nuit j'y serois demeurée,
Si mon zele pour vous ne m'en eût retirée,
Y laissant à ma place, ainsi qu'on l'a pu voir,
D'assez bons surveillans pour faire leur devoir.

UNE VOIX *derriere le théâtre.*

Ma langueur . . . . .

ALMIRE.

J'ai-je dit ?

DORINE.

Il est vrai.

ALMIRE.

Paix ; silence.

LA VOIX.

Ma langueur s'accroît chaque jour,
Et pour cacher mon mal je me fais violence :
Mais si je ne romps le silence,
Vous ne sauriez connoître mon amour.

PHILOCLE'E.

C'est quelqu'amant caché.

ARGENIE.

C'est quelqu'un qui vous aime.

PHILOCLE'E.

C'est à vous qu'on en veut.

ARGENIE.

C'est plutôt à vous-même.

DORINE *à Almire.*

Vous riez : c'est à vous peut-être ? hé, pourquoi non ?

ALMIRE.

Souvent tel croit railler, qui parle tout de bon.
Je ne dis rien au moins, Dorine ; mais peut-être
J'en pourrois dire plus que je n'en fais paroître.

DORINE.

Je crois fort que le prince a part à tout ceci.

ALMIRE.

Vous ne vous trompez pas ; cela peut être ainsi,

ARGENIE.

Je ne sais où j'en suis, Dorine ; & plus j'y pense,
Plus ....

PHILOCLE'E.

Ecoutons encor ; voici qu'on recommence.

LA VOIX.

Chacun ignore le mystere
Des feux dont je me sens brûler :
L'amour veut me faire parler ;
Mais le respect plus fort me contraint de me taire.

PHILOCLE'E.

Mais si c'étoit le prince, à quoi bon se cacher ?

ALMIRE.

C'est qu'il aime un objet, qu'il a peur de fâcher.

ARGENIE.

Qui pourroit méconnoître un mérite si rare ?

ALMIRE.

N'est-il point des beautés dont le goût est bizarre,

A qui voulant conter un amoureux ennui,
On n'ose s'exprimer que par la voix d'autrui ?

DORINE *à Argenie.*

Madame, le roi vient.

SCENE IV.

IPHITE, PHILOCLÉE, ARGENIE, DORINE, ALMIRE, *Suite du Roi.*

PHILOCLE'E.

Seigneur, je viens d'apprendre
Que pour me rétablir on peut tout entreprendre.
Le chef des révoltés a de son sang trempé
Le trône qu'à sa reine il avoit usurpé :
Songeons à profiter de leurs propres querelles ;
Hâtons-nous d'accabler le reste des rebelles ;
Et que tous vos soldats, prompts à les prévenir,
Soient comme autant de Dieux qui viennent les punir.

IPHITE.

Madame, à vous servir ma parole m'engage;
En douter un moment, c'est me faire un outrage.
Mais que peut faire un roi pour le secours d'autrui,
Si dans sa propre cour il ne peut rien pour lui?
Vous savez, pour mon fils, jusqu'où va ma tendresse:
Un chagrin dévorant le consume sans cesse;
Et lorsque chaque instant me le peut enlever,
Puis-je avoir d'autres soins que ceux de le sauver?
Cette illustre beauté, qui de notre hyménée
Voit aussi reculer l'éclatante journée,
En devroit, comme vous, ressentir quelque aigreur;
Mais elle compatit à ma juste douleur;
Et sans doute elle voit que l'amour paternelle
N'altere point l'ardeur dont je brûle pour elle.
Madame, au nom des Dieux, attendez que mon fils
M'acquitte des secours que je vous ai promis:
Mes soldats avec lui, certains de la victoire,
En seront plus ardens pour courir à la gloire;
Et je croirois moi-même augmenter son ennui,
Si je m'en reposois sur d'autres que sur lui.

PHILOCLÉE.

Seigneur, mes sentimens doivent céder aux vôtres ;
Et sans approfondir ni les uns, ni les autres,
Puisque vous le voulez, j'attendrai quelques jours,
Et veux, pour votre gloire, en croire vos discours.
Mais, sans plus m'amuser d'espérances frivoles,
Si je vois les effets démentir les paroles,
La Grece a d'autres rois que je puis employer,
Et qui me serviront sans se faire prier.

SCENE V.

IPHITE, ARGENIE, ALMIRE, DORINE, *Suite.*

IPHITE.

Qu'elle prend peu de part au tourment qui me presse !
O vous, mes vrais amis ! & vous, belle princesse,

Sur le mal de mon fils donnez-moi quelque
jour.

ARGENIE.

En puis-je plus savoir que toute votre cour ?

ALMIRE.

Seigneur, si je l'osois, j'en dirois quelque chose.

IPHITE.

Ah ! dites promptement ; que tardez-vous ?

ARMIRE.

Je n'ose ;
Et je crains justement que ma sincérité
Ne soit pas agréable à votre majesté.

IPHITE.

Au contraire, Madame, il faut ne me rien
taire ;
Sur le sort de mon fils rien ne peut me déplaire.

ALMIRE.

Seigneur, si par les yeux on peut juger du cœur,
Je crois que de l'amour procede sa langueur.

IPHITE.

Quoi ! mon fils aimeroit ! & pourquoi me le
taire ?

ALMIRE.

C'est peut-être par crainte ou respect pour son
pere ;

Et tel objet peut-être est par lui souhaité,
Que vous-même autrefois n'avez pas rebuté.

ARGENIE *à Dorine, bas.*

Dorine, je me meurs si ce discours ne cesse.

DORINE.

Laissez faire. Seigneur, sans chercher de finesse,
Je croi que sa langueur, & son mortel ennui,
Viennent de quelque sort qu'on a jetté sur lui.
Vous savez ce que peut l'art de la Thessalie.

IPHITE.

Je n'ai jamais trop cru tout ce qu'on en publie.
Mais comme il me paroît qu'en un pressant danger
Il n'est point de secours qu'on doive négliger;
De tous les enchanteurs que la Grece renomme,
J'ai su qu'Arthemidore est le plus habile homme;
Et j'ai lieu d'espérer qu'avant la fin du jour,
Attiré par mes dons, il sera dans ma cour.

SCENE VI.

IPHITE, ARGENTE, ALMIRE, ARLEQUIN, DORINE, *Suite.*

ARLEQUIN *riant.*

Ah! Ah!

IPHITE.

Qu'est-ce, Arlequin?

ARLEQUIN.

Le grotesque équipage!

Ah! ah!

IPHITE.

C'est lui sans doute.

ARLEQUIN *riant.*

Oh! le sot personnage
Qui vient guérir ici le Prince votre fils,
Et qui, pour cette cure, excusez si j'en ris,
Ne prétend employer, à ce qu'il vient de dire,
Que de vieux parchemins, des images de cire,

Des anneaux constellés, des peaux de loup-garou,
Des panaches de cerf, & des œufs de coucou,
Ah ! ah !

IPHITE.

Que fait mon fils ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Hi ! hi ! cette demande
Me fait changer de ton, tant ma douleur est grande.
Il a passé trois nuits sans reposer jamais ;
Il a passé trois jours sans tâter d'aucun mets :
Avec ses déplaisirs il n'a ni paix, ni treve.
Vingt fois en un quart d'heure il se couche & se leve.
Et durant tout ce tems d'amertume & d'ennui,
Je n'ai fait que le plaindre & gémir près de lui.
Hi ! hi !

ALMIRE.

Sans le quitter ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, ou je meure.
Si vous voulez pourtant en excepter quelque heure
Que dans son cabinet il a voulu passer,
Où jamais les témoins ne vont l'embarrasser.

ALMIRE.

Hé, de ce cabinet, sans suite, sans escorte,
Il ne peut pas sortir par une fausse porte ?

ARLEQUIN.

Si fait : mais....

ALMIRE.

Justement dans le bois du jardin
Cette porte répond.

ARLEQUIN.

Il est vrai.

ALMIRE.

Ce matin,
C'est là que je l'ai vu.

IPHITE.

Vous, Madame ?

ALMIRE.

Moi-même.

ARLEQUIN.

Oh ! cela ne se peut ; son erreur est extrême :
Car, avec cette clef, comment sortiroit-il ?

ALMIRE.

Pour vivre auprès des grands, tu n'es guere subtil.

Ce

Ce seroit à l'amour un bien léger obstacle ;
Et deux clefs, quand il veut, ne sont pas grand
miracle.
Seigneur, je vous ai dit tout ce que je savois,
Et je n'ai fait par-là que ce que je devois.
Le reste vous regarde : & sur mes conjectures,
C'est à vous maintenant à prendre vos mesures.
Mais, de quelque façon que vous puissiez agir,
Si c'étoit devant moi, j'aurois trop à rougir.

SCENE VII.

IPHITE, ARGENIE, ARLEQUIN, DORINE.

ARLEQUIN.

Jusqu'au revoir, Madame. Elle a sa bonne
dose....

IPHITE.

Laisse là cette folle, & parlons d'autre chose.
O mon cher Arlequin ! puis-je compter sur toi ?

ARLEQUIN.

Vous me connoissez trop pour douter de ma
foi.

IPHITE.

C'eſt par cette raiſon que ton roi, qui t'implore,
Eſpere plus en toi qu'en l'art d'Arthemidore.

ARLEQUIN.

Par où puis-je, Seigneur, répondre à vos ſouhaits ?

IPHITE.

Le prince aime à te voir, & te dit ſes ſecrets.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai qu'autrefois, ne ſongeant qu'à lui plaire,
J'étois de ſes ſecrets l'heureux dépoſitaire;
Il n'avoit point ſans moi de divertiſſement:
Tout ce que je diſois lui paroiſſoit charmant:
Mais qu'on eſt, à la cour, ſujet à l'inconſtance!
Notre faveur finit, qu'à peine elle commence.
Hé! qu'on paſſe ſouvent pour de méchans bouffons,
Pour une fois qu'on rit de ce que nous diſons!

IPHITE.

Je connois tes talens, & je leur rends juſtice.
Enfin, cher Arlequin, ſi par quelqu'artifice,
Par quelqu'heureux détour, tu pouvois arracher
Le ſecret que mon fils s'obſtine de cacher,

Tu ſauverois enſemble & le fils & le pere ;
Je te regarderois comme un Dieu tutelaire ;
Ma cour entre nous deux partageroit ſes ſoins.

ARLEQUIN.

Seigneur, je me connois, & me contente à moins.
Lorſque l'on promet tant, l'on tient fort peu de choſe.

IPHITE.

Non ; que ſur mes ſermens ton eſprit ſe repoſe.
J'en atteſte les Dieux, ſi tu peux réuſſir,
Il n'eſt rien qu'en ces lieux tu ne puiſſes choiſir :
Il n'eſt charge, il n'eſt rang que je ne te deſtine.

ARLEQUIN.

Gardez tous vos préſens : je ne veux que Dorine.

IPHITE.

Quoi, Dorine te plaît ?

ARLEQUIN.

Je l'avoûrai, Seigneur ;
D'elle ſeule dépend mon ſouverain bonheur :
Et comme votre exemple eſt ma regle conſtante,
La maîtreſſe vous charme, & j'aime la ſuivante.
C'eſt ainſi que l'amour en veut à tous les rangs :
Les petits, dans cet art, ne cédent pas aux grands ;

Et c'est un champ ouvert pour les uns & les autres,
Où souvent mes pareils l'emportent sur les vôtres.

IPHITE.

Hé bien ! si tu me sers, je te donne ma foi
Que Dorine jamais n'épousera que toi.

A Argenie.

Vous y consentez bien ?

ARGENIE.

Vous en êtes le maître.

ARLEQUIN.

Vivat. Je suis content autant qu'on le peut être.
Je ne puis maintenant manquer de réussir.

IPHITE *à Argenie.*

Allons voir l'enchanteur, & laissons-les agir.



SCENE VIII.

ARLEQUIN, DORINE.

DORINE.

DU Seigneur Arlequin j'admire la prudence ;
Il ne veut rien devoir à sa persévérance.
La lenteur en amour ne l'accommode pas,
Et les plaisirs tardifs sont pour lui sans appas.
Est-ce ainsi qu'en Elide un amant se déclare ?

ARLEQUIN.

Que veux-tu ? chez les grands l'occasion est rare.
Il faut en profiter sitôt qu'elle nous rit ;
On la perd pour toujours si on ne la saisit :
Et je suis en état, grace à ces avantages,
D'offrir à tes beaux yeux de plus brillans hommages.

DORINE.

Après l'aveu du maître, il ne vous manque rien.

ARLEQUIN.

Je n'ai rien fait encor, si je n'ai pas le tien.

Mais lorsqu'en ta faveur mon choix se détermine....

DORINE.

Gardez tous vos présens ; je ne veux que Dorine.
C'est un moyen très-propre à me faire sa cour,
Et montrer que pour moi l'on a beaucoup d'amour.

ARLEQUIN.

Te préférer aux dons que le roi me veut faire,
C'est un crime, il est vrai, digne de ta colere.
Laissons cela, te dis-je ; & loin de nous brouiller,
D'un accord mutuel songeons à travailler.
Veux-tu m'aider, Dorine, à faire une fortune,
Qu'avec toi désormais je dois rendre commune ?
Le veux-tu ? touche là.

DORINE.

Je n'y puis résister.

ARLEQUIN.

Le prince est amoureux, je n'en saurois douter :
Mais c'est à découvrir l'objet de sa tendresse
Que nous aurons besoin de toute notre adresse.

DORINE.

Quand tu le crois amant, ne te trompe-tu pas ?

ARLEQUIN.

Point : je sens les amans de plus de trente pas.

D'esprit plus que de corps il me paroit malade :
Le port, la voix, les yeux, tout me le persuade.
Mais ce qui marque mieux un cœur vraiment
épris,
C'est qu'à faire des vers je l'ai souvent surpris.

DORINE *riant*.

Le prince fait des vers !

ARLEQUIN.

Est-ce un sujet de rire ?

DORINE.

Il fait des vers ! ah ! ah !

ARLEQUIN.

Comment donc ?

DORINE.

C'est tout dire ;
Je ne demande plus la cause de son mal.

ARLEQUIN.

Ce mal, en ce cas là, seroit donc général ;
Car faire ici des vers, mon enfant, c'est la
mode.
Depuis que dans ces lieux nous avons Hesiode,
Dont le dernier ouvrage a si bien réussi,
Toute la cour s'en mêle, & je m'en mêle
aussi.

DORINE.

Tu t'en mêles ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; & de plûs je me pique ;
Quand j'ai fait de beaux vers, de les mettre en musique.

DORINE.

Oh ! oh !

ARLEQUIN.

Pour en juger, veux-tu sur mon amour
Entendre un impromptu que je fis l'autre jour ?

DORINE.

Volontiers.

ARLEQUIN.

Tu verras que la pensée est rare.

DORINE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Veux-tu l'air en *b* mol ou *b* quarre ?
Choisis.

DORINE.

Je n'entens rien à tous ces termes là.

ARLEQUIN.

Ce sont termes de l'art. La, la, la : m'y voilà.
Ah !

Ah ! Dorine,
Sans dessein
Tu m'as percé la poitrine,
Tu m'as embrassé le sein :
Mais l'amour, belle assassine,
Te garde un pareil destin.
Car quoique tu sois bien fine,
Il est encore plus fin.

Remarque bien ce tour, & surtout cette fin.

Mais l'amour, belle assassine,
Te garde un pareil destin.
Car quoique tu sois bien fine,
Il est encore plus fin.

Avec ces beaux talens, ô beauté sans pareille !
Ne puis-je vous toucher rien de plus que l'oreille !

DORINE.

Que ne peut point prétendre un homme si parfait ?

ARLEQUIN.

Souffre donc qu'un baiser . . .

DORINE.

Ce n'est pas là le fait.
En quoi puis-je t'aider ? tu n'as qu'à me l'apprendre.

ARLEQUIN.

En allant voir les jeux, où chacun doit se rendre,
Il ne faut qu'engager la princesse un moment
A venir voir le prince à son appartement;
Et j'aurai soin qu'Almire, & la reine de Créte,
Viennent s'y rendre aussi.

DORINE.

C'est une affaire faite.
Mais que je sache.

ARLEQUIN.

Adieu; ne me demande rien;
Quand il en sera tems, tu sauras tout.

DORINE.

Fort bien.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

Le théâtre représente le vestibule de l'appartement du prince, où une troupe de Magiciens font un enchantement pour sa guérison.

ARTHEMIDORE.

J'Arrache à la Parque ennemie
Tous ceux que je viens secourir ;
Il n'est point de maux dans la vie,
Que mon art ne sache guérir :
Pourquoi faut-il que ma science,
Sur ceux que l'amour fait souffrir,
Ne puisse étendre sa puissance ?

Quand l'amour blesse de ses traits
Un cœur dont le mal est extrême,
Il n'appartient qu'à ce Dieu même
De guérir les maux qu'il a faits.

Vous, pour qui la nature
N'a point de voiles ténébreux,
Joignez à mes secrets vos efforts généreux.

Le plus beau des mortels va perdre la lumiere,
Si vous ne l'arrachez à son sort rigoureux.

Des portes des royaumes sombres,
Qu'il est beau de le ramener,
Et de trouver parmi les ombres
Les secours que les Dieux auroient dû lui donner !

CHŒUR.

Divinités des noirs abîmes,
Epargnez aujourd'hui le plus beau des mortels ;
Contentez-vous de ces victimes
Que nous offrons à vos autels.

ARTHEMIDORE.

Dieu terrible,
Monarque inflexible
Du sombre séjour,
Laisse encore au jour
Cette fleur naissante,
Pour qui tu ne perds que l'attente
De la voir briller dans ta cour.

CHŒUR.

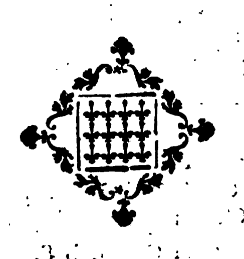
Dieu terrible, &c.

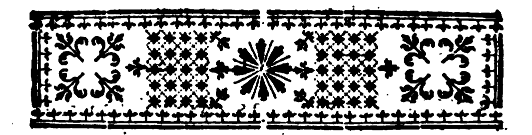
ARTHEMIDORE.

La terre ſous nos pas ne s'ouvre point encore :
Du brûlant Phlégéton je ne vois point les bords.
Pour me faire obtenir le ſecours que j'implore,
Redoublez vos clameurs; augmentez vos efforts.

CHŒUR.

Que nos cris s'entendent
De tout l'univers ;
Qu'ils deſcendent
Juſques dans le fond des enfers.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHOREBE, ARLEQUIN, CIPARISSE.

CIPARISSE *aux Magiciens.*

Vos mysteres, vos chants sont ici trop de bruit ;
Poursuivez-les ailleurs. Le prince qui me suit,
Pour avoir un champ libre à son inquiétude,
Dans cet appartement cherche la solitude.
Sortez tous.

ARLEQUIN *à part.*

C'est lui-même ; observons-le d'ici.

CHOREBE.

A-t-on chanté mes vers ?

ARLEQUIN.

Que veut dire ceci ?

CIPARISSE.

Seigneur, ne craignez point que l'on vous en soupçonne.
Je sai mieux obéir aux ordres qu'on me donne ;
Et peu de courtisans, chargés du même emploi,
S'en seroient mieux tirés qu'un enfant tel que moi.

CHOREBE.

Mes tablettes.

CIPARISSE.

Seigneur, j'en savois l'importance,
Et pour les oublier j'avois trop de prudence :
Les voici.

CHOREBE.

Qu'on m'approche un siége.

CIPARISSE.

Le voilà.

CHOREBE.

Va-t-en.

ARLEQUIN.

Voyons la fin de ces préludes là.

CHOREBE.

Et si quelqu'un venoit, fût-ce le roi lui-même,
Dis que j'ai pris ce tems sur ma douleur extrême ;

Pour tâcher de goûter une heure de sommeil.

CIPARISSE.

Nul n'entrera, Seigneur, qu'après votre réveil.

SCENE II.

CHOREBE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

Crois-tu que du repos je connoisse les charmes ?
Je t'éloigne de moi pour te cacher mes larmes :
Et mon cœur de ses feux trop vivement atteint,
Ne peut même goûter la douceur d'être plaint.
Puis-je vivre & languir dans cet état terrible ?
Essayons toutefois, s'il seroit impossible
Qu'un moment de sommeil ne calmât tant d'ennuis.

ARLEQUIN.

Il s'agit.

CHOREBE.

Dieux cruels !

ARLEQUIN.

Il rêve.

CHOREBE.

Je ne puis.

Voyons si ce dépôt de mes peines secrettes
Aura plus de pouvoir.

ARLEQUIN.

Il ouvre ses tablettes.

CHOREBE.

Ma langueur s'accroît chaque jour,
Et pour cacher mon mal je me fais violence ;
Mais si je ne romps le silence,
Vous ne sauriez connoître mon amour.
Hélas !

ARLEQUIN.

Il lit.

CHOREBE.

Chacun ignore le mystere
Des feux dont je me sens brûler :
L'amour veut me faire parler,
Mais le respect plus fort me contraint de me taire.
Sort barbare !

ARLEQUIN.

Ses yeux se remplissent de pleurs.

CHOREBE.

Ma constance est à bout ; je céde à mes douleurs.

ARLEQUIN.

C'eſt trop l'abandonner à ſa mélancolie ;
Il le faut aborder.

CHOREBE.

Que fait-on de la vie,
Quand on ſouffre des maux pires que le trépas ?
Hom !

ARLEQUIN.

Il eſt ſi troublé qu'il ne m'apperçoit pas.

CHOREBE.

Dieux cruels, qui voulez que ma vertu ſuccombe,
Je ſaurai, malgré vous, l'emporter ſous la tombe ;
Et j'oſe défier les cruautés du ſort
De pouvoir de ma bouche arracher....

ARLEQUIN *heurtant contre le prince, & ſe laiſſant tomber.*

Je ſuis mort.

CHOREBE.

Qu'eſt-ce ? Arlequin !

ARLEQUIN.

Seigneur.

CHOREBE.

Eſt-ce toi ?

ARLEQUIN.

C'est moi-même,
Dont tous les os brisés... Ah!

CHOREBE.

Ton audace extrême
Mériteroit encore un plus dur châtiment.
Entrer à mon insçu dans mon appartement!
S'y glisser sans mon ordre, & malgré ma défense!

ARLEQUIN.

Je n'étois pas instruit de cette circonstance.

CHOREBE.

Et se jetter encore au devant de mes pas!

ARLEQUIN.

Excusez-moi, Seigneur, je ne vous voyois pas.

CHOREBE.

Je hais ces contretems de froide raillerie.

ARLEQUIN.

Quand on est bien avant dans quelque rêverie,
Aucun objet alors ne frappe plus les yeux.
Je ne sai par quel sort je me trouve en ces lieux;
Et mon erreur encor me seroit inconnue,
Si ma chute, Seigneur, n'eût dessillé ma vue.

CHOREBE.

C'est rêver un peu fort. Mais, sans être indiscret,
Peut-on vous demander quel en étoit l'objet ?
On n'est point si distrait sans quelque grande affaire.

ARLEQUIN.

Ah ! ne m'imposez pas une loi si severe ;
Epargnez-moi, Seigneur, la peine d'un aveu
Qui me coûteroit trop, & vous toucheroit peu.
Qui brave, comme vous, l'amour & sa puissance,
Pour les maux des amans n'a gueres d'indulgence.

CHOREBE.

Quoi, mon cher Arlequin, tu serois amoureux ?

ARLEQUIN.

Ah ! quel tourment d'aimer sans espoir d'être heureux !

CHOREBE.

Qui ! toi ?

ARLEQUIN.

Jugez, Seigneur, combien je suis à plaindre ;
J'aime en un lieu si haut que je n'y puis atteindre.

CHOREBE.

Quoique je n'aime point, je plains tous les amans;
Et si j'aimois jamais, j'aurois tes sentimens;
Je ne brûlerois point pour des beautés communes,
Et nous serions tous deux compagnons d'infortunes.
Car enfin, quand l'amour nous fait prendre un vainqueur,
Un beau choix fut toujours la marque d'un grand cœur.
J'aime à voir un mortel, s'il a cette foiblesse,
Jusques dans le ciel même élever sa tendresse,
Et mêler à ses feux un peu d'ambition,
Quand il devroit subir la peine d'Ixion.
Mais s'il voit que le ciel, impuissant en miracles,
Ait mis à son bonheur de si puissans obstacles
Qu'il ne puisse, sans crime, esperer d'être heureux;
Je veux que dans son cœur il renferme ses feux,
Et qu'il meure plutôt d'amour & de tristesse,
Que d'oser prononcer le nom de sa déesse.
Voilà quel je serois; si jamais, comme toi,
J'adorois un objet qui ne pût être à moi.

ARLEQUIN.

Seigneur, je l'avouerai, dans le mal qui m'accable,
De ces grands sentimens je ne suis pas capable.
Je sais que le silence augmente la douleur;
Qu'il est doux d'exprimer ce qu'on a dans le cœur;
Qu'un amant, dans le tems qu'il faut qu'il se contraigne,
A besoin des conseils d'un ami qui le plaigne:
Et j'aurois de la peine à garder mon secret,
Si je croyois trouver un confident discret.

CHOREBE.

Ah! si tu me crois propre à cette confidence,
Ne crains point avec moi de rompre le silence.
En toute sûreté tu peux me confier....

ARLEQUIN.

Ah! Seigneur, jusques-là je ne puis m'oublier.

CHOREBE.

Ne me regarde point, si mon soin t'importune,
Par le rang que sur toi me donne la fortune;
Voi-moi comme un ami, qui sans rien exiger,
Ne veut savoir tes maux que pour les partager.
Tu peux rompre à présent, ou garder le silence;
Je t'en laisse le maître.

ARLEQUIN.

Après cette assurance,

Quel secret peut tenir contre tant de bonté !,
Mais que penserez-vous de ma témérité,
Lorsqu'en vous déclarant l'objet de sa tendresse,
Arlequin vous dira qu'il aime la princesse ?

CHOREBE.

La princesse !

ARLEQUIN.

A ce nom, pour mon égarement
Je ne suis point surpris de vôtre étonnement.
Déja pour me guérir du mal qui me possede,
J'ai cent fois appellé la raison a mon aide ;
Mais jamais un amour si fort, si violent,
Ne s'empara d'un cœur.

CHOREBE.

Taisez-vous, insolent ;
Vous convient-il d'offrir un sacrilege hommage
A celle qui des Dieux est la plus belle image ?
D'un amour téméraire est ce à vous de brûler,
Que dis je ! vil mortel, est-ce à vous d'en parler ;
Tandis qu'il est des rois plus dignes de lui plaire,
Qui vont mourir peut-être à force de se taire ?
Car enfin, croyez-vous que tant de demi-Dieux
Pour un si digne objet, n'aient pas les mêmes yeux ?

Et que vous seul, brûlant d'un amour téméraire,
Voyez d'un œil jaloux le bonheur de mon pere?
Otez vous de mes yeux. Sortez de ce palais.
Fuyez, & gardez-vous d'y paroître jamais.

ARLEQUIN *à part.*

Me voici, peu s'en faut, éclairci du mystere.

CHOREBE.

Qu'ai-je dit! où m'emporte une injuste colere?
Par quelle dureté, quelle injuste loi...
Punis-je en Arlequin ce que j'excuse en moi?
Prévenons les effets de sa douleur mortelle;
Il faut le rappeller. Arlequin.

ARLEQUIN.

Qui m'appelle?

CHOREBE.

C'est moi; revien.

ARLEQUIN.

Seigneur, je vous l'avois bien dit
Que mon sincere aveu....

CHOREBE.

Ton remords me suffit.
Je te pardonne tout, pourvu que dans ton ame,
Jusqu'au dernier soupir tu renfermes ta flâme;
Qu'attentif

Qu'attentif à cacher le trouble de tes sens,
Tu ne parles qu'à moi des troubles que tu sens.
Je veux que sans omettre aucune circonstance,
Ta bouche de tes feux m'apprenne la naissance ;
En quels tems, en quels lieux commença leur ardeur,
Et quels progrès ensuite elle a fait sur ton cœur.
Je prétens être instruit de tout ce qui s'y passe ;
A ce prix seulement je te remets ta grace.

ARLEQUIN *à part.*

Il faut à son secret porter les derniers coups.

haut.

Par ce triste récit, à quoi m'exposez-vous ?
Trop heureux si le sort m'eût fait cesser de vivre
Le jour que dans Argos j'eus l'honneur de vous suivre !
C'est là qu'en arrivant, ce chef-d'œuvre des cieux,
Pour la premiere fois se fit voir à mes yeux.
Quand vous-même, abordant le trône de son frere,
Vintes la demander pour le roi votre pere :
Dieux ! quel vif incarnat, enfant de sa pudeur,
Des lys de son visage anima la blancheur,
Lorsque par sa réponse elle ne tarda guere
De confirmer le don qu'on venoit de vous faire !

Ah ! toute ma raison, dans ce moment fatal,
Ne me put empêcher de haïr le rival,
Dont je ne puis songer, sans des transports de rage,
Qu'un si rare trésor devenoit le partage.

CHOREBE *à part.*

Ah ! voilà de mon sort le fidele récit ;
Et je me reconnois à chaque mot qu'il dit.

ARLEQUIN.

N'est-ce point abuser de votre patience,
Que d'oser plus avant....

CHOREBE.

D'où vient ta défiance ?
Poursui.

ARLEQUIN.

Le roi d'Argos, pour l'hymen de sa sœur,
Fit célébrer des jeux dont vous eûtes l'honneur :
D'une bague de prix votre main fut ornée,
Et cette chaîne d'or me fut aussi donnée.
Ah ! lorsque sur sa main, dont l'éclat me charma,
Par un baiser brûlant ma bouche s'imprima,
Le sort des immortels ne me fit plus d'envie ;
Et je crus à ses pieds que mon ame ravie,

Dans les doux mouvemens qui vinrent me saisir,
M'alloit abandonner à force de plaisir.

CHOREBE à part.

O jour également trop cher à ma mémoire!

ARLEQUIN.

Mais les tems sont changés. Acheve ton histoire.

ARLEQUIN.

Le reste est un tissu de chagrins & de maux.
La princesse avec nous quitte les murs d'Argos;
A peine suis-je ici, que mes peines secrettes
Se redoublent encor par l'état où vous êtes.
Mais vous souffrez des maux que le tems peut guérir;
Et rien que le trépas ne peut me secourir.
Voilà fidelement l'abrégé de mes peines.

CHOREBE.

O mon cher Arlequin! si tu savois les miennes,
Tu ne te croirois pas le plus infortuné!

SCENE III.

CHOREBE, ALMIRE, ARLEQUIN.

ALMIRE *en entrant.*

VA, ce n'est pas pour moi que cet ordre est donné.
J'ai droit de voir mon prince ; & quoi qu'on puisse dire....

CHOREBE.

Qui vient nous interrompre ? Ah, bons Dieux ! c'est Almire !

ALMIRE.

Oui, mon prince, c'est moi, qui sensible à vos maux,
Ne goûte loin de vous, ni plaisir, ni repos.
L'on vouloit de ces lieux me fermer le passage ;
Mais des formalités que demande l'usage,
J'ai cru plutôt, Seigneur, me devoir dispenser,
Que de perdre le tems à me faire annoncer.

Qui connoît comme moi le mal qui vous possede,
Ne peut trop se hâter d'y mettre un prompt remede.

CHOREBE.

Vous vous trompez, Madame. Est-il quelqu'un, hélas !
Qui connoisse mes maux ? Je ne les connois pas.

ALMIRE.

Hé quoi ! pour un amant est-ce donc peu de chose,
Que ses maux soient connus de celle qui les cause ?

ARLEQUIN *à part.*

Voici du quiproquo.

CHOREBE.

Qu'osez-vous présumer ?

ALMIRE.

Seigneur, ce que j'ai dit vous doit-il allarmer ?
Est-ce un malheur pour vous, qu'en l'état où vous êtes,
Quelqu'un soit informé de vos peines sécrettes ?
Esperez tout d'un coeur qui sait y prendre part.
Un secret avec moi ne court point de hazard.

CHOREBE *à Arlequin.*

Fais cesser l'embarras où ce discours me jette.

ARLEQUIN *au Prince.*

Reposez-vous sur moi ; c'est une affaire faite.

A Almire.

Fy, Madame ; jamais les tourmens de l'amour
Aux princes de ce rang ont-ils coûté le jour ?
Depuis quand, dédaignant des conquêtes si belles,
Les beautés de la cour sont-elles si cruelles ?
Depuis quand en est-il, dont l'éclat des grandeurs
Ne charme plus les yeux, n'attire plus les cœurs,
Et de qui la vertu soit assez permanente,
Pour rejetter le cœur qu'un maître lui présente ?

ALMIRE.

Vous parlez sagement, & vos raisons sont d'or.
Mais le prince en ces lieux ne regne pas encor :
Comme fils & sujet, craignant pour ce qu'il aime,
Puis-je ignorer des feux que je sais de lui-même ?

CHOREBE.

De moi, Madame ?

ALMIRE.

Hé quoi ! vous en êtes surpris ?
C'est par vos vers chantés que nous l'avons appris ;
Et quand par les effets on fait juger des causes,
La musique & les vers apprennent bien des choses.

ARLEQUIN.

Tarare. Et vous croyez sur de tels fondemens....

ALMIRE.

Prince, on vous rend justice : on les trouve charmans.
Et celle à qui, par eux, votre flamme s'explique,
Sait trop bien son devoir pour rester sans replique.
Ecoutez ; vous verrez qu'en cet art excellent,
Tout seul, des vers heureux, n'avez par le talent.
Ceux que vous entendrez ne sont pas si sublimes ;
Mais vous y connoîtrez votre tour & vos rimes.

Des maux qui vous coûtent le jour,
Je partage la violence ;
Vous n'avez pas besoin de rompre le silence
Pour m'informer de votre amour.

Mais qui peut persister dans un si long mystere,
D'un feu bien violent ne se sent pas brûler :
Partout où l'amour veut parler,
C'est à la raison de se taire.

Que dis-tu de ces vers ?

ARLEQUIN.

Ils ont le tour nouveau.

ALMIRE.

L'air que j'ai fait pour eux est encore plus beau.

CHOREBE.

Dieux !

ALMIRE.

Des longs entretiens les suites sont à craindre,
Pour quiconque a des maux qu'il souffre sans se plaindre.
Je ne dis plus qu'un mot pour finir ce discours :
Vous aimez ; on vous aime : il y va de vos jours.
Le pouvoir souverain à vos vœux est contraire.
On peut braver ailleurs l'autorité d'un pere.
Le tems presse d'agir : pour un départ furtif
La nuit est favorable ; Arlequin est actif ;
Prenez l'occasion que l'amour vous présente.
Comptez sur Arlequin ; comptez sur une amante
Prête à subir le sort que vous lui prescrirez,
Et qui suivra vos pas partout où vous voudrez.

On

On ne s'y résout point sans un effort extrême :
Mais que ne fait-on pas pour sauver ce qu'on aime ?
Adieu.

SCENE IV.

CHOREBE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

Jamais folie alla-t-elle plus loin ?
Non, jamais de repos je n'eus tant de besoin.
Quoiqu'instruit dès long-tems de ses extravagances,
J'ai vu dans celles-ci de telles circonstances,
Que peut-être jamais, je ne puis le celer,
Un péril si pressant ne m'avoit fait trembler.
J'ai craint plus de vingt fois que sa bouche indiscrette....

ARLEQUIN.

Remettez vos esprits pour la reine de Créte.

CHOREBE.

Que lui dirai-je ? O ciel ! quel funeste entretien !
Hélas !

ARLEQUIN.

De ce côté je n'appréhende rien.

Allons tout préparer pour la fin de la piéce,
Et voyons si Dorine amene la princesse.

SCENE V.

PHILOCLÉE, CHOREBE.

PHILOCLÉE.

NE vous allarmez pas, si j'ose ici, Seigneur,
Vous demander à voir le fond de votre cœur :
Sensible à votre état, je croirois faire un crime,
Si d'un hymen forcé vous étiez la victime.
Peut-être qu'aspirant à des liens plus doux,
Vous craignez le moment qui doit m'unir à vous,
Et que vous regardez le nœud qu'on vous propose,
Comme un joug rigoureux qu'un pere vous impose.
Vous êtes libre encor. Si c'est là votre effroi,
Ne craignez rien : parlez ; je prendrai tout sur moi ;
Et malgré vos refus, j'aurai l'ame ravie
De perdre votre main pour vous sauver la vie.

CHOREBE.

Par de pareils soupçons, qui déchirent mon cœur,
Voulez-vous de mon sort augmenter la rigueur,
Vos bontés, vos appas me feroient-ils l'offense
De me croire sans yeux & sans reconnoissance ?
Moi qui voudrois, Madame, au prix de tout mon sang,
Pouvoir de vos ayeux vous racheter le rang,
Et qui n'ai de regret, en sortant de la vie,
Que celui de mourir sans vous avoir servie.

PHILOCLE'E.

Et je n'aspire aussi, prince trop généreux,
Qu'à conserver vos jours, & mon sceptre par eux.
J'aime mieux le devoir au secours de vos armes,
Qu'à des nœuds qui, peut-être, ont pour vous peu de charmes.
Loin d'en presser le jour, je prétends vous donner
Tout le tems qu'il vous faut pour vous déterminer;
Et quand, par vos exploits, la révolte cessée
Me verra sur le trône où vous m'aurez placée,
Il ne tiendra qu'à vous d'y monter avec moi,
Ou de porter ailleurs le don de votre foi.
Adieu, prince.

SCENE VI.

CHOREBE.

ELle sort : ô reine généreuse !
Que je suis malheureux ! Que vous êtes heureuse !
Vos voeux ambitieux sont tous pour la grandeur :
Mais un cœur sans amour a-t-il un vrai bonheur ?
Sa vertu, ses raisons, tout sert à me confondre.
Arlequin, qu'en dis-tu ? ne peux-tu me répondre ?
Il n'est pas en ces lieux, & je l'appelle en vain.
Arlequin. Tout me fuit. Arlequin. Arlequin.



SCENE VII.

CHOREBE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEigneur.

CHOREBE.

Eh, malheureux, d'où vient que tu me quittes ?

ARLEQUIN.

C'eſt pour vous épargnér d'importunes viſites.
Sans mes précautions, que vous auriez ſouffert !
Ce palais eſt ſi plein, que le reſte eſt deſert.
Par ces empreſſemens, jugez ſi l'on vous aime.
Quelle foule ! Il n'eſt pas juſqu'à Dorine même,
Qui n'oſât aſpirer à l'honneur de vous voir.

CHOREBE.

Hé ! l'a-t-on renvoyée ?

ARLEQUIN.

On a cru le devoir.

Elle n'est pas d'un rang à vous devoir contraindre.

CHOREBE.

Princes nés pour régner, que vous êtes à plaindre !
Un tas d'adulateurs, sous un zele apparent,
Croit vous faire sa cour en vous désesperant.
Attentifs à regler leur tristesse ou leur joie
Sur tous les changemens que le ciel vous envoie,
Vous les voyez sans cesse attachés à vos pas,
Vous jurer une foi qu'ils ne vous gardent pas;
Et vous êtes privés, dans ces momens terribles,
De l'unique entretien où vous seriez sensibles.

ARLEQUIN.

Quoi ! Dorine, Seigneur....

CHOREBE.

Je veux l'entretenir.
Elle n'est pas bien loin; faites-la revenir.

ARLEQUIN *à part.*

De cet empressement, que faut-il que je pense ?

CHOREBE.

Pour courir après elle, use de diligence.

Je veux la voir. Va donc. Qu'est-ce qui te retient ?

ARLEQUIN.

Il n'en est pas besoin ; la voici qui revient.

SCENE VIII.

CHOREBE, DORINE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

Dorine, en vérité je suis touché du zele
Qui te fait prendre part à ma langueur mortelle.
Dans l'emploi qui t'occupe à l'âge où je te voi,
Il est bien peu de cœurs qui pensent comme toi.
Pour voir un malheureux accablé de tristesse,
Tu te prives des jeux, tu quittes la princesse.

DORINE.

Il me semble qu'à voir & ces yeux & ce teint,
Votre état n'est pas tel qu'on me l'avoit dépeint ;

Et je gagerois bien contre la pharmacie,
Que vous ne mourrez pas de cette maladie.

ÇHOREBE.

Ta présence a produit ce changement en moi.
Je ne souffre plus tant depuis que je te voi.

ARLEQUIN *à part.*

Me serois-je trompé sur l'objet de sa flâme !
Quels mouvemens jaloux s'élevent dans mon ame !

CHOREBE.

Je l'ai dit mille fois, & je le dis encor,
Que la princesse en toi possede un vrai trésor.
On ne voit point ailleurs ton adresse, ton zele ;
Et son bonheur est grand de t'avoir auprès d'elle.
Si pour fixer ton sort & tes pas en ces lieux,
Sur quelqu'un de la cour elle jettoit les yeux,
Croi que par mes bienfaits je lui ferois connoître....

ARLEQUIN *à part.*

Qu'est ce à dire ? J'en tiens. Ah ! le fourbe : ah ! le traître.

DORINE.

La princesse qui vient, à ces bons sentimens
Répondra mieux que moi par ses remercimens.

CHOREBE.

Où suis-je? Je me meurs. Sa présence me tue.

ARLEQUIN *à part.*

Ah! je me reconnois.

CHOREBE.

Que mon ame est émue!
Je ne puis soutenir un assaut si pressant.
Dieux! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE IX.

CHOREBE, ARGENIE, DORINE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

MAdame, pardonnez à mon ame interdite
Le trouble & la surprise où vous l'avez réduite.
Votre abord en ces lieux, l'honneur que j'en reçoi,
Me font presque douter si c'est vous que je voi.

ARGENIE.

Un pareil mouvement pour l'épouse d'un pere,
Du titre que je porte est l'effet ordinaire;

Et de quelque vertu qu'un fils puiſſe s'armer,
L'abord d'une marâtre a de quoi l'allarmer.
Mais peut-être à me voir aurez-vous moins de peine,
Quand vous ſaurez vers vous le ſujet qui m'amene ;
Que je ne viens ici que pour vous conjurer
De voir le roi, Seigneur, de lui tout déclarer.
S'il ſait que notre hymen vous doit coûter la vie,
Croyez-vous dans un pere aſſez de barbarie
Pour mettre en ſa maiſon l'allegreſſe & le deuil,
Une épouſe en ſon lit, & ſon fils au cercueil ?
Ah ! plutôt dans Argos faites qu'il me renvoie,
Seigneur, & qu'en partant j'emporte cette joie
De voir que votre cœur, en rompant ce lien,
Reprenne ſon repos, & me rende le mien.

CHOREBE.

Non, non, ne croyez pas qu'un ſi cruel remede
Fût propre à ſoulager le mal qui me poſſede,
Ni que mon triſte cœur, en ne vous voyant pas,
Trouvât plus de repos qu'auprès de vos appas.
Ah ! puiſque mon trépas eſt ſans incertitude,
De deux genres de mort, laiſſez moi le moins rude ;
Souffrez-moi la douceur de mourir à vos yeux.
Heureux, ſi dans le tems de mes derniers adieux,

Je puis vous voir heureuſe entre les bras d'un
pere !
Et plus heureux encor de n'y ſurvivre guere !
Qu'ai-je dit ? quel tranſport ſi long-tems retenu....
Malheureux que je ſuis ! mon ſecret eſt connu ;
Et je lis dans vos yeux que ma bouche indiſcrette
Ne peut plus réparer la faute qu'elle a faite.

ARGENIE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?

CHOREBE.

Ce que j'ai toujours tû
Tant qu'il m'a pu reſter quelque ombre de
vertu :
Mais devant vous, Madame, il faut que je l'avoue,
Votre vue eſt l'écueil où ma raiſon échoue.
Je ne vous dirai point, pour vaincre cette ardeur,
Quels combats, quels aſſauts j'ai livrés à mon
cœur :
Par le funeſte état dont je ſuis la victime,
Jugez de mes efforts pour m'épargner un crime,
Que la mort que j'attens eſt prête à réparer,
Et qui, grace à mes maux, n'a plus guere à
durer.

ARGENIE.

Se peut-il qu'une amour par le ciel condamnée
Difpofe ainfi, Seigneur, de votre deftinée,
Et qu'un fexe, plus foible à fupporter fes maux,
Réfifte mieux que vous à de pareils affauts ?
Car enfin, croyez-vous qu'infenfible à vos larmes,
L'hymen que vous craignez me caufe moins d'allarmes,
Et que reglant mon fort au gré de mon defir,
Entre vous & le roi j'euffe eu peine à choifir ?
Mais l'amour chez les grands ne fait pas l'hyménée.
De ceux de notre rang telle eft la deftinée,
Que fans avoir égard au penchant de leur cœur,
Au repos de l'état on immole le leur.
Nous avons beau gémir de cette regle auftere,
Par qui les plus beaux feux font contraints de fe taire ;
Vous le favez, Seigneur, cette commune loi
Ne fe changera pas, ni pour vous, ni pour moi.

CHOREBE.

Oui, je le fai, Madame ; & s'il faut plus vous dire,
Mon refpect pour mon pere a fur moi tant d'empire,

Que s'il m'étoit permis, pour sortir de mes
maux,
D'acheter mon bonheur au prix de son re-
pos,
J'aimerois mieux céder aux tourmens que j'en-
dure,
Que d'outrager ainsi les droits de la nature.
Un pere tel que lui ne mérite pas moins.
Entre moi seul & lui il partage ses soins;
Et vos charmes à peine auroient la préférence,
S'il falloit qu'un des deux fît pencher la ba-
lance.
Quel désespoir pour lui, quel tourment sans
égal,
Si dans un fils si cher il trouvoit un rival!
C'est, pour un cœur si tendre, un supplice trop
rude:
Il ne survivroit point à mon ingratitude.
Songeons à prévenir de si funestes coups:
Mon crime est assez grand de soupirer pour
vous,
Sans que j'y joigne encor l'affreuse destinée
De ravir la lumiere à qui me l'a donnée.
Mon secret avec moi descendoit chez les morts:
De vous l'avoir appris je n'ai point de remords,
Pourvu que désormais dans une nuit profonde
Il soit enséveli pour le reste du monde,
Et qu'il me soit permis de renoncer au jour,
Victime du devoir plutôt que de l'amour.

CHOREBE.

Non, vous ne mourrez point. Une vertu si rare
Mérite, en sa faveur, que le ciel se déclare :
J'espere que par lui vos efforts secondés,
Vous feront voir en moi le peu que vous perdez,
Et qu'un jour un courage aussi grand que le vôtre
Trouvera des douceurs à vivre pour un autre.

CHOREBE.

Quoi ! vous me condamnez au dernier des malheurs ?
En perdant ce que j'aime, on veut que j'aime ailleurs !
Puis-je vivre, Madame, & m'imposer la gêne...

ARGENIE.

Oui, Philoclée est belle ; & de plus, elle est reine :
Et puisqu'à votre pere il faut donner ma foi,
Elle est digne d'un cœur qui ne peut être à moi.
Cédons, puisqu'il le faut, à notre destinée,
Et ne nous voyons plus qu'à l'heure infortunée,
Que victimes d'état, nous porterons nos pas
Où l'hymen nous attend pour ne nous unir pas.

CHOREBE.

Quoi! vous voulez encor, par cet ordre funeste,
Priver un malheureux du seul bien qui lui reste?
Vous voulez....

ARGENIE.

Oui, cher prince, il le faut; je le veux.
Adieu. J'attends de vous cet effort généreux;
Ou si votre vertu, quand nous serons au temple,
Se sent trop foible encor pour me donner l'exemple,
Je veux bien, par le mien, vous montrer en ce jour
Comme il faut qu'un grand cœur triomphe de l'amour.

A Dorine.

Vien m'aider à cacher le trouble qui m'agite;
Ne m'abandonne pas.



SCENE X.

CHOREBE, ARLEQUIN.

CHOREBE, *après avoir rêvé.*

Je ne vois que la fuite,
Qui puisse m'épargner un coup de désespoir.
Il faut quitter ces lieux pour ne les plus revoir.

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur, songez-vous au projet que vous faites ?
Croyez-vous qu'il convienne à l'état où vous êtes ?
Vos pas mal assurés, vos esprits languissans....

CHOREBE.

J'apprens de la princesse à regner sur mes sens ;
Ma vertu se ranime à l'éclat de la sienne.
Va, mon cher Arlequin, que rien ne te retienne.
Pour ce départ secret j'attens tout de tes soins ;
Fai qu'il n'ait que la nuit & les Dieux pour témoins :

Et

Et puiſque nos deſtins ont tant de ſympathie,
Nous quitterons enſemble une cour ennemie,
Qui ne peut nous offrir que des ſujets d'ennui.

ARLEQUIN.

Allons à ſon bonheur travailler malgré lui.

Fin du ſecond Acte.



DEUXIEME INTERMEDE.

Le théâtre représente l'avant-cour du palais, où Hésiode paroît entouré d'une troupe d'Athlétes, dont les uns font des essais de lutte, & les autres s'exercent à une danse guerriere, à qui les Grecs ont donné le nom de pirrhique.

HESIODE.

Héros, que l'amour de la gloire
Rassemble ici de toutes parts,
Vous la trouverez moins sous les drapeaux de Mars,
Que chez les filles de Mémoire.

Si vous voulez que vos combats
Des tems & de l'oubli surmontent les outrages,
A la docte Minerve adressez vos hommages,
Plus qu'à la guerriere Pallas.

Sans le Chantre de Méonie,
Que seroit Achille aujourd'hui ?

Ses grands exploits, sans cet appui,
Seroient éteints avec sa vie.

Le vainqueur des Titans, moins connu des
mortels,
Eût lui-même perdu la moitié de sa gloire,
Si je n'avois pris soin de chanter la victoire
Qui lui conserva ses autels.

Généreux Athletes,
Le son des trompettes
Vous appelle tous.

Hâtez-vous, hâtez-vous de courir à la gloire
Qui fait vos desirs les plus doux;
Songez que c'est du sort que dépend la victoire,
Mais que votre vertu ne dépend que de vous.

CHŒUR.

Hâtons-nous, hâtons-nous, &c.

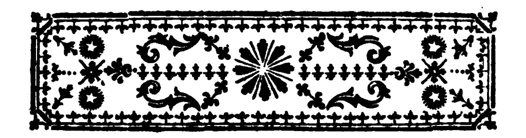
UNE MUSICIENNE.

Dans les amans, dans les guerriers,
La même audace est nécessaire.

Sans travaux on ne cueille guere
Ni de mirthes ni de lauriers.

Jamais ni l'Amour, ni Bellone
Ne ſont propices qu'aux grands cœurs ;
Ils n'accordent point leurs faveurs
A ceux que le péril étonne.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CIPARISSE, ARLEQUIN.

CIPARISSE *aux Athletes.*

Prenez pour vos ébats un tems plus favorable ;
La cour, de les goûter, ne seroit plus capable.
Pensez-vous qu'au sortir de la course des chars,
Une fête nouvelle attirât ses regards ?
Allez ; chacun de vous aura meilleure grace
D'essayer comme moi s'il peut y prendre place.

ARLEQUIN.

Cet enfant sert le prince ; il le faut aborder.

CIPARISSE.

Arlequin est un fourbe ; il cherche à me sonder.

ARLEQUIN.

Puisqu'il le quitte ainsi, ce n'est pas sans mystere.

CIPARISSE.

De tout ce que je sai, disons-lui le contraire.

ARLEQUIN.

Vous allez donc aux jeux ?

CIPARISSE.

Oui, j'y vais faire un tour.

ARLEQUIN.

Vous qui savez si bien l'usage de la cour,
Pour le prince, entre nous, c'est montrer peu de zele,
Que de l'abandonner à sa langueur mortelle.

CIPARISSE.

J'ai pris, pour m'échapper, le tems de son sommeil,
Et j'espere chez lui devancer son réveil.

ARLEQUIN.

Il dort !

CIPARISSE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Croyez-vous me surprendre ?
Fi ; sied-t-il de mentir dans un âge si tendre ?

CIPARISSE.

Je ne veux point ici me faire quereller :
Allons aux jeux ensemble, ou m'y laissez aller.

ARLEQUIN.

Allez : qu'à sa maniere un chacun se gouverne.

SCENE II.

ARLEQUIN.

Pour moi, si l'on m'y tient, je consens qu'on me berne.
J'aime mieux le plaisir de me tranquilliser,
Que si j'avois l'honneur de m'y faire écraser :
Et puisque c'est ici que le roi doit se rendre,
Je me trouve assez bien pour l'y pouvoir attendre.
Doucement, Arlequin, vous vous mécompterez,
Si vous ne songez bien à ce que vous ferez :
Il s'agit de Dorine & de votre fortune,
Et tout ceci n'est point une affaire commune.
Si vous allez au roi répeter mot pour mot
Tout ce que vous savez, vous agirez en sot.
Vous connoissez les grands : la vérité les blesse.
Souvent on aime un fils bien moins qu'une maîtresse ;

Et quand de leurs amours vous l'aurez éclairci...
Ah ! vous en savez trop pour en user ainsi.
Quand on veut dire aux rois quelque triste nouvelle,
Ce n'est pas tout à coup qu'il faut qu'on la révelle ;
Et l'on risque à tenir de semblables discours,
A moins qu'à leur oreille ils n'aillent par détours.
Rêvons donc aux ressorts qu'il faudra que j'emploie.
Oui : fort bien, mon ami ; vous êtes dans la voie.
C'est là... Non, mon esprit, vous êtes en défaut.
Cherchez d'autres moyens... Ah ! j'ai ce qu'il me faut.
Il me tarde à présent....



SCENE

SCENE III.

ALMIRE, ARLEQUIN.

ALMIRE.

Tu me vois hors d'haleine;
A venir jusqu'ici j'ai bien eu de la peine.
Di moi, vis-tu jamais un semblable fracas?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'assurément je ne vous dirai pas:
Aux spectacles bruyans je ne me trouve guere.

ALMIRE.

Tu n'as point vu les jeux?

ARLEQUIN.

Dans ce lieu solitaire.
J'ai cru qu'il valoit mieux, en homme bien sensé....

ALMIRE.

Tu n'es donc pas instruit de ce qui s'est passé?

ARLEQUIN.

En aucune façon, Madame; & je vous jure...

ALMIRE.

Je te vais donc apprendre une étrange aventure,
Qui même, si tu sais en faire ton profit,
Te vaudra les moyens d'augmenter ton crédit.

ARLEQUIN.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

ALMIRE.

De tous ceux dont les chars sont entrés dans la lice,
Je ne te dirai point le nom, ni le pays,
Quels étoient leurs coursiers, quels étoient leurs habits;
Je retranche un détail trop long pour ma mémoire,
Quoique très à propos pour orner une histoire.

ARLEQUIN.

Fort bien; & plût au ciel que tous nos beaux esprits
De ces faux ornemens purgeassent leurs écrits!
Avec moins de dégoût on liroit leurs ouvrages,
S'ils faisoient des récits plus concis & plus sages.

ALMIRE.

C'est bien dit. Je poursuis. Le signal ordonné,
Pour commencer la course alloit être donné ;
Lorsqu'un nouvel Athlete, entré dans la carriere,
S'est attiré les yeux de l'assemblée entiere.
L'ouvrier sur son char, ses harnois, ses habits,
N'avoit point épargné ni l'or, ni les rubis ;
Et l'aurore, jamais si brillante à la vue,
De l'astre qui la suit n'annonça la venue.
Sa taille, en ce moment, parut à nos regards
Etre celle du prince, ou celle du Dieu mars ;
Et nous l'aurions peut-être admiré davantage,
Si son casque baissé n'eût couvert son visage.

ARLEQUIN.

Sans doute de la course il a gagné le prix ?

ALMIRE.

Par sa prompte vitesse il nous a tous surpris ;
Et tous ses concurrens demeurés en arriere,
L'ont vu comme un éclair au bout de la carriere.
Alors, des mains du roi l'on se persuadoit
Qu'il viendroit recevoir le prix qui l'attendoit ;
Mais on l'a vu soudain, sans avoir pris haleine,
S'enfuir & s'enfoncer dans la forêt prochaine.

ARLEQUIN.

Combattre pour la gloire, & non pas pour le prix,
C'est une nouveauté

ALMIRE.

Dont chacun est surpris :
Et ta dextérité ne sauroit mieux paroître,
Qu'en apprenant au roi quel homme ce peut être.

ARLEQUIN.

Mais vous, qui savez tout, devez-vous en ce jour
Négliger un moyen de faire votre cour ?

ALMIRE.

Tu peux bien présumer, si j'avois cette envie,
Qu'avant qu'il fût long-tems, j'en serois éclaircie ;
Mais Almire à la cour ne prend plus d'intérêt.

ARLEQUIN, riant.

Nous verrons ce que c'est ; nous verrons ce que c'est.

ALMIRE.

Ri tant que tu voudras, je t'en laisse le maître ;
Mais je quitte la cour.

ARLEQUIN.

Cela me feroit rire.

Vous pantez?

ALMIRE.

Oui. Je veux que la cour & le roi
Apprennent dès ce soir à se passer de moi.

ARLEQUIN.

Seriez-vous dans le cas de ceux dont les finances
Ne pouvant plus fournir à de folles dépenses,
Vont sur un pied modique habiter leurs châteaux,
Pour revenir après plus brillans & plus beaux?

ALMIRE.

A ces termes fâcheux je ne suis pas réduite.

ARLEQUIN.

J'entens : vous aimez mieux imiter la conduite
De ceux qui, s'exilant pour être rappellés,
Semblent fuir les honneurs pour en être comblés.

ALMIRE.

Ton esprit, je l'avoue, a bien peu de lumieres;
Et nourri chez les grands, tu ne les connois gueres,
Puisque, sans mon aveu, tu ne peux démêler
Les pressantes raisons que j'ai de m'exiler.
Lorsqu'au prince tantôt je me suis adressée,
Tu sais jusqu'où, pour lui, je me suis avancée,

Et que pour l'arracher aux horreurs du trépas,
J'ai fait voir des bontés qu'il ne méritoit pas:
J'ai bien perdu pour lui de ma premiere estime,
Lorsqu'au lieu d'un héros que j'ai cru magnanime,
Je l'ai vu, pour tout fruit de mon empressement,
Paroître aussi bon fils, qu'il est mauvais amant.
Il n'est rien cependant que les rois ne découvrent.
Les murs parlent; la nuit a des yeux; les cœurs s'ouvrent:
On ne manquera pas de lui donner avis
De tout ce que j'ai fait en faveur de son fils;
Et peût-être l'espoir de quelque récompense
T'obligera toi-même à cette confidence.
Je prévois que le roi, dans ses transports jaloux;
Jusques à m'exiler portera son courroux:
Et moi, j'ai résolu dans ce desordre extrême,
De prévenir son ordre en m'exilant moi-même.
Voilà ce qui m'oblige à partir de ce lieu.
Le roi paroît; il faut que je l'évite. Adieu.

ARLEQUIN.

Bon voyage. Ah! la folle.



SCENE IV.

IPHITE, ARLEQUIN.

IPHITE.

HÉ bien ! quelle nouvelle ?

ARLEQUIN.

Je n'ai pas eu le tems de faire agir mon zele.

IPHITE.

Comment ?

ARLEQUIN.

J'ignore encor ce qu'il est devenu.

IPHITE.

De qui veux-tu parler ?

ARLEQUIN.

Du guerrier inconnu,
Dont j'ai su la victoire & la fuite soudaine.

IPHITE.

Ce n'est que de mon fils que tu me vois en peine ;

N'as-tu rien découvert qui puisse m'en tirer ?

ARLEQUIN.

Je sais tout : mais, hélas ! comment vous déclarer
Qu'à pleurer votre fils vous devez vous résoudre?

IPHITE.

Ah ! pour moi ce rapport est pis qu'un coup de foudre.
Est-il dans un état à n'en point revenir ?

ARLEQUIN.

Il meurt pour un objet qu'il ne peut obtenir.

IPHITE.

Ah ! tu me rends la vie, & je ne saurois croire
Qu'un objet, tel qu'il soit, refusât cette gloire.

ARLEQUIN.

Donc s'il aimoit Almire, il pourroit se flatter
De l'aveu de son pere ?

IPHITE.

Il n'en faut point douter :
Toute folle qu'elle est, le sang dont elle est née
N'est point incompatible avec cet hyménée.

ARLEQUIN.

Mais, Seigneur, si son choix étoit encor plus bas ?

IPHITE.

Pour conserver mon fils, que ne ferois-je pas !

ARLEQUIN.

Quoi ! vous pourriez d'Hercule oublier l'origine,
Jusqu'à mêler son sang à celui de Dorine ?

IPHITE.

De Dorine !

ARLEQUIN.

Jamais de si vives ardeurs
N'ont sur un grand courage exercé leurs rigueurs.
Jugez si leur excès a droit de vous surprendre,
Puisque dans le cercueil il aime mieux descendre,
Que de dégénerer du sang de tant de rois,
En faisant éclater la honte de son choix.

IPHITE.

Ah ! l'effort qu'il se fait pour vaincre sa foiblesse,
M'apprend ce que pour lui doit faire ma tendresse.
Di-lui qu'il m'est trop cher, pour ne pas approuver
Tout ce qui peut m'aider à me le conserver ;
Et puisque sa Dorine a sur lui tant d'empire,
Di-lui qu'à son hymen je suis prêt de souscrire.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous consentirez qu'ils soient tous deux
unis ?

IPHITE.

Puis-je trop acheter le salut de mon fils ?

ARLEQUIN.

Ouais ! Vous croyez ainsi, pour un autre hy-
ménée,
Disposer d'une main que vous m'avez donnée ?

IPHITE.

Qu'est-ce à dire ? A ton roi tu voudrois résister ?

ARLEQUIN.

Un roi de son serment se peut-il exempter ?

IPHITE.

Non : je sai que tenir leurs paroles données,
Est le premier devoir des têtes couronnées.
Mais si de mes bienfaits tu veux te contenter ;
Si j'ai des dignités qui puissent te tenter,
Ta demande, Arlequin, ne sera pas frivole :
C'est ainsi que les rois dégagent leur parole.

ARLEQUIN.

Dans l'état médiocre où le sort m'a placé,
Vous savez qu'Arlequin n'est pas intéressé,

Et que mon cœur, pour vous toujours franc & sincere,
Sans chercher vos bienfaits, n'a cherché qu'à vous plaire.
Mais faut-il me traiter avec tant de rigueur,
Que pour vous rendre heureux vous m'arrachiez le cœur?
Dorine est le seul bien où mon amour aspire;
C'est un trésor pour moi qui vaut mieux qu'un empire;
Et toutes vos grandeurs, sans en rien excepter,
Ne valent pas le cœur que vous voulez m'ôter.

IPHITE.

Mais le prince périt, s'il n'obtient ce qu'il aime.

ARLEQUIN.

Mais, Seigneur, s'il l'obtient, je périrai moi-même.

IPHITE.

Je t'ai cru plus de zele & d'amitié pour lui.

ARLEQUIN.

Voit-on bien des amis qui meurent pour autrui?

IPHITE.

Hé bien! pour te fléchir, di-moi ce qu'il faut faire.
Veux-tu que tout l'état se joigne à ma priere,

Que ma cour à tes pieds . . . . .

ARLEQUIN.

Que vous êtes pressant !
Je me défendrois mieux contre un roi menaçant.

IPHITE.

Pour mon fils & pour moi laisse agir ta tendresse ;
Songe . . . .

ARLEQUIN.

Vous abusez, Seigneur, de ma foiblesse.
Ouf. Mais auparavant, sans vous désobliger,
Me seroit-il permis de vous interroger ?

IPHITE.

J'y consens.

ARLEQUIN.

Si le sort vous eût mis à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?
Là : je veux voir un peu comment vous répondrez.

IPHITE.

O mon fils ! que tes jours seroient bien assurés !

ARLEQUIN.

Comment, si votre fils brûloit pour la princesse ?

IPHITE.

Dès le même moment je vaincrois ma tendresse.

J'aime trop son repos pour ne lui pas céder. . . .

ARLEQUIN.

A d'autres. Croyez-vous me le persuader ?

IPHITE.

Oui, j'atteste des Dieux la majesté suprême,
Que si ce cher rival, si cet autre moi-même,
Ce fils, l'unique espoir du sceptre que je tiens,
Avoit porté ses vœux où j'ai porté les miens;
Dès ce même moment, par un prompt hyménée,
La princesse à son sort joindroit sa destinée.

ARLEQUIN.

Hâtez-vous donc, Seigneur, de former ces liens.
Vous avez prononcé votre arrêt, je m'y tiens.

IPHITE.

Que dis-tu là ?

ARLEQUIN.

Je dis que cet autre vous-même
Adore la princesse; & de plus, qu'elle l'aime;
Que des mêmes ardeurs l'un & l'autre embrasés. . . .
Mais ne m'en croyez pas; je puis m'être abusé.
Vous-même éclaircissez si la chose est douteuse;
Je vous laisse y penser.

En s'en allant.

La pilule est fâcheuse.

SCENE V.

IPHITE *seul.*

Ciel ! quelle est ma surprise, & qu'est-ce que j'entens !
D'où vient que mon erreur a duré si long-tems ?
Les chagrins de mon fils, sa langueur, sa tristesse,
Le trouble où tant de fois j'ai surpris la princesse,
Signes trop évidens de leurs tendres amours,
N'ouvroient-ils donc mes yeux qu'aux périls de leurs jours ?
Ah ! dans mon désespoir quel parti puis je prendre,
Qui ne perce mon cœur par l'endroit le plus tendre ?
Dieux cruels ! à quel choix m'avez-vous condamné ?
Pere aussi malheureux qu'amant infortuné !
Achever mon hymen, c'est perdre un fils que j'aime.
Briser des nœuds si chers, c'est m'immoler moi-même ;
Par tout également je me sens déchirer.
Tourmens, nature, amour, laissez-moi respirer.

SCENE VI.

IPHITE, CIPARISSE.

CIPARISSE.

Le guerrier inconnu dont vous étiez en peine,
Demande à vous parler.

IPHITE.

Je vois ce qui l'amene ;
Et que de sa victoire il vient chercher le prix.
Qu'il entre. Juste ciel ! que vois-je ! c'est mon fils.

SCENE VII.

IPHITE, CHOREBE, CIPARISSE.

CHOREBE.

Oui : la honte de voir l'élite de la Grece
Signaler son courage à montrer son adresse,

A pour quelques momens, dans ce corps abattu,
Ranimé par miracle un reste de vertu;
Et si j'ai de ce jour remporté l'avantage,
Les Dieux m'ont soutenu plutôt que mon courage.

IPHITE.

Prince, je le vois bien, du serment que j'ai fait
Vous venez en vainqueur me demander l'effet.
Parlez, ne craignez point qu'un pere vous refuse.

CHOREBE.

De vos bontés, Seigneur, souffrez donc que j'abuse,
Et que, pour obtenir ce que j'attens de vous,
Votre fils de ses pleurs arrose vos genoux.
Assez, & trop long-tems, dans vos états tranquilles,
Ma jeunesse occupée à des jeux inutiles,
N'a pû voir, sans rougir de son oisiveté,
Qu'Hercule par son sang soit si mal imité.
Souffrez que loin de vous, sur quelqu'autre rivage,
Dans les occasions d'exercer mon courage,
J'aille chercher, Seigneur, un plus noble trépas
Que celui qu'en ces lieux je n'éviterois pas.

IPHITE.

IPHITE.

Ne parlons plus, mon fils, d'un départ qui m'offense,
Votre vertu mérite une autre récompense ;
Et je vais vous montrer, plus en pere qu'en roi,
Que je sai mieux que vous le prix que je vous doi.

SCENE DERNIERE.

IPHITE, PHILOCLÉE, CHOREBE, ARGENIE, ARLEQUIN, DORINE, *Suite.*

IPHITE *à Philoclée.*

Je sais combien votre ame est grande & magnanime ;
Que l'amour de la gloire est le seul qui l'anime ;
Que de tout autre objet vous détournez les yeux,
Madame : & si du trône où m'ont placé les Dieux,

Vous souffrez que l'hymen, nous joignant l'un à l'autre,
Vous présente un dégré pour monter sur le vôtre,
Vous recevrez de moi, contre vos ennemis,
Plus que vous n'espériez de la main de mon fils.

PHILOCLÉE.

N'en doutez point, Seigneur, ma main est satisfaite
D'être à qui m'ouvrira les chemins de la Crete;
Et pourvu que j'y rentre, il ne m'importe pas
Que le pere ou le fils y conduise mes pas.

IPHITE *à Argenie.*

D'un pareil changement ne prenez point d'allarmes,
Voici pour quel mortel je renonce à vos charmes.
Dans cet autre moi-même il m'est doux d'être heureux;
Et je serai, Madame, au comble de mes vœux,
Si, sous un nouveau titre honorant ma famille,
Je vous perds pour épouse, & vous acquiers pour fille.

CHORÈBE.

Ah! Seigneur.

ARGENIE.

De mon sort vous pouvez ordonner.

IPHITE.

Vos feux me sont connus, je les veux couronner ;
Et comme ce succès, qui passe notre attente,
Du zele d'Arlequin est la preuve éclatante ;
Comblé de mes bienfaits, je prétens qu'avec nous
Il partage un bonheur que nous lui devons tous ;
Qu'il épouse Dorine, & que cette journée
S'acheve avec éclat par un triple hyménée.

ARLEQUIN.

Jeux, spectacles bruyans, amusemens royaux,
Qui fatiguez souvent à force d'être beaux,
Faites place aux apprêts d'une fête arlequine,
Dont je veux régaler ma charmante Dorine.

Fin du troisiéme & dernier Acte.



TROISIEME INTERMEDE.

CHŒUR.

IGnorans médecins, éloignez-vous de nous,
L'amour seul en fait plus que vous n'en savez
tous.

UNE MUSICIENNE.

Par des ordonnances bizarres,
Et de grands mots durs & barbares,
Vous abusez de notre bonne foi.
L'on ne devroit avoir envie
De vous appeller près de soi,
Que lorsqu'on est las de la vie.

CHŒUR.

Ignorans médecins, éloignez-vous de nous,
L'amour est dans votre art plus grand maître
que vous.

ARLEQUIN.

Lorſqu'une fiévre mutine
S'allumera dans mon ſein,
Je ne veux pour médecin
Que les yeux de ma Dorine:
Eſculape & ſa doctrine,
Ne trouveroient pas ſitôt
Le remede qu'il me faut.

UNE MUSICIENNE.

Pour la langueur d'une belle
Qui devore ſon chagrin,
Il n'eſt meilleur médecin
Qu'un amant tendre & fidele:
Eſculape & ſa ſequelle,
Ne trouveroient pas ſitôt
Le remede qu'il lui faut.

UN MUSICIEN.

Un mari qui ſe déſole
Du train qu'on mene chez lui,

Dans l'usage d'aujourd'hui,
Doit chercher qui l'en console :
Esculape & son école
Ne fourniroient pas sitôt
Les remedes qu'il lui faut.

CIPARISSE.

De l'amour, dans la jeunesse,
Le mal est peu dangereux ;
Mais son retour est fâcheux,
Quand il surprend la vieillesse :
Tous les Docteurs de la Grece
Ne conviendront pas sitôt
Des remedes qu'il lui faut.

DORINE.

Lorsqu'une veuve lamente
Pour l'époux qu'elle a perdu,
Et qu'un amant assidu
Brigue la place vacante ;
D'abord sa douleur s'augmente,

Mais l'amant trouve bientôt
Le remede qu'il lui faut.

LE DOCTEUR.

Quand quelque mélancolie
Vient offusquer mon cerveau,
Je trouve dans mon caveau
La fin de ma maladie ;
Et toute la pharmacie
Ne m'offriroit pas sitôt
Les remedes qu'il me faut.

ALMIRE.

Qand un amant nous échape
Pour suivre d'autres amours ;
Si nous cherchons du secours
Contre le coup qui nous frappe,
N'allons point chez Esculape ;
Le dépit donne plutôt
Les remedes qu'il nous faut.

ARLEQUIN *au parterre.*

Notre malade souhaite
De vous voir ici souvent ;
S'il obtient votre agrément,
Sa guérison est parfaite :
Il n'est drogue ni recepte
Qui pût lui donner sitôt
Les remedes qu'il lui faut.

Fin du troisieme Tome.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06577 8733